
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01657565 6


DE BIBLIOTHÈQUES
EDG. VERHOOST
LIEUR DE SA MAJESTÉ LE ROI
RUE LOCQUENGHIEN. BRUXELLES



LES

FILLES DE MARBRE

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 17 mai 1853.

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET CIE.

LES

FILLES DE MARBRE

DRAME EN CINQ ACTES

MÊLÉ DE CHANT

PAR

TH. BARRIÈRE ET L. THIBOUST

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

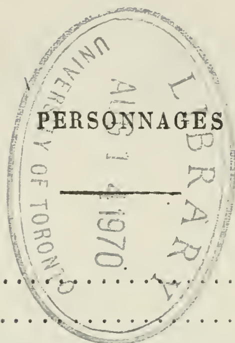
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872



PERSONNAGES

PHIDIAS / RAPHAEL	MM.	FECHTER.
DIOGÈNE / DESGENAIS		FÉLIX.
GORGIAS / DE FRESNES		CHAMBÉRY.
ALCIBIADE / JULIAN		ALLIÉ.
UN ATHÉNIEN / FRANCIS		BASTIEN.
MAULÉON		LÉON DÉSORMES.
STRABON / JOHN		ALBERT.
UN VIEUX MONSIEUR		FERDINAND.
PREMIER JEUNE HOMME		ZELGER.
DEUXIÈME JEUNE HOMME		ROGER.
UN GARÇON DE CAFÉ		BACHELET.
ASPASIE / MARCO	Mmes	FARGUEIL.
THÉA / MARIE		SAINT-MARC.
Mme DIDIER		CHAMBÉRY.
LAIS / JOSEPHA		CÉCILE.
PHRYNÉ / JULIETTE		JEANNE.
FŒDORA		MARIE LAFON.
JULIE		FANNY.
PREMIÈRE DAME		ÉLISE.
DEUXIÈME DAME		MARIA.
UN GROOM		ANTONIA.

LES FILLES DE MARBRE

ACTE PREMIER

Intérieur grec, chez Phidias. Porte au fond; à droite de la porte, un grand rideau masquant les statues. — Ça et là, bustes, objets et instruments de sculpture.

SCÈNE PREMIÈRE

STRABON, seul, assis sur un escabeau et déjeunant avec des figues. Au lever du rideau, on entend crier au dehors : « Vive Alcibiade ! vive Alcibiade ! »

STRABON.

Est-il possible d'être bête comme ces Athéniens!... Allez, mes braves gens, courez nommer Alcibiade; pour être général maintenant, on n'a plus qu'à couper la queue à son chien. Et mon maître Phidias, qui a du talent, mon maître Phidias, qui a fait le Jupiter Olympien et la Minerve du Parthénon, n'a même pas... mes figues pour déjeuner. O humanité! où vas-tu? (Il mange.)

LA VOIX DE THÉA, chantant au dehors.

La déesse a dit : « Aime encore ! »
Et cependant le maître ignore
Mes pleurs.
Puisque les fleurs viennent de naître,
Cueillons-les... Il verra peut-être
Mes fleurs!...

(Entre Théa lentement par la gauche, un petit bouquet à la main.)

SCÈNE II

STRABON, THÉA *.

STRABON.

Qu'est-ce qui chante donc?... Ah! c'est Théa! Bonjour, Théa. (Théa va déposer son bouquet sur la table et s'assied tristement auprès.) Tu viens encore du temple de Vénus?

THÉA

Oui!

STRABON, se levant et s'approchant d'elle.

On ne voit que toi dans le temple de Vénus... Est-ce que tu serais amoureuse, par hasard? Ah! j'y suis... tu aimes Alcibiade... Cet Alcibiade, il n'en manque pas une! le temple de Vénus ne désemplit pas... c'est comme le temple de Mercure! (Riant.) Il n'y a plus que les femmes et les voleurs qui croient aux dieux! Allons, conviens-en, tu aimes Alcibiade!... (Théa secoue la tête.) Ce n'est pas lui?...

THÉA.

Est-ce que j'ai le droit d'aimer?

STRABON.

Il est vrai que tu es une esclave, que le maître a recueillie un jour que tu tombais de lassitude et de faim devant sa porte. Tu t'es bien conduite, quand cette fièvre a pensé l'emporter... Toujours là, la nuit, le jour, à le veiller, à le soigner. Il avait tant travaillé à ces trois statues... que le délire est venu!... Et que disait-il dans ce délire?

THÉA, se levant vivement.

Rien!... rien!...

STRABON **.

Tu mens! car il parlait tout seul! comme il fait chaque jour

* Théa, Strabon.
** Strabon, Théa.

quand il s'enferme dans cet atelier... Après ça... qu'il dise tout ce qu'il voudra... que m'importe à moi!... pourvu que la Béotie produise de bonnes figues et la Crète de bon vin!... (Il prend une amphore et boit à même. — Théa va s'asseoir au pied des statues, à droite, immobile et pensive.)

SCÈNE III

LES MÊMES, GORGIAS, puis ALCIBIADE.

GORGIAS, entrant.

Où est Phidias?

STRABON.

Partout, excepté chez lui!...

GORGIAS, s'asseyant près de la table, à gauche.

Je veux le voir!... J'attendrai.

ALCIBIADE, entrant, suivi de jeunes Athéniens.

Comment!... Phidias n'est pas dans son atelier? Attendons.

GORGIAS.

Eh! c'est l'heureux Alcibiade.

ALCIBIADE.

Eh! c'est le riche Gorgias!... (A ses amis.) Le voilà, cet homme, dont le nom est dans toutes les bouches, comme le mien... Je croyais être le seul extravagant d'Athènes. Ta main, Gorgias; nous sommes deux.

GORGIAS.

Que veux-tu dire?

ALCIBIADE.

On m'oubliait hier; je coupe la queue de mon chien aujourd'hui, et me voilà général. (A ses amis.) Mais savez-vous ce qu'il a fait, lui, ce Gorgias, ce Plutus d'Athènes, ce lingot habillé en homme?

LES ATHÉNIENS.

Non... non...

ALCIBIADE.

Il n'a pas dérobé un morceau du ciel... c'était trop facile... Il n'a pas acheté la toison d'or pour s'en faire une tunique neuve... c'était trop simple... Non, citoyens. La récolte des vins de Chypre a été abondante; Gorgias a acheté l'île entière. (Rires des jeunes gens.) Gorgias possède seul ce nectar des hommes... Mais le difficile n'était pas d'acheter une île; le difficile était de trouver des tonneaux pour mettre l'île... Gorgias a acheté tous les tonneaux de la Grèce, et cela ne suffisait pas; il en fallait encore un!... Grand désespoir de Gorgias!... Lorsque ce matin, en passant sur l'Agora, il avise... Diogène dans sa maison. Diogène couchait dans le dernier tonneau!

LES ATHÉNIENS, riant.

Ah! ah! ah!

ALCIBIADE.

Ce qu'il a fait, mes amis? Il a acheté à la ville, et à prix d'or, le tonneau que Diogène refusait de vendre; il a mis sans façon Diogène à la porte! voilà ce qu'a fait Gorgias!... le riche bourgeois d'Athènes. Vive donc la fortune! et vive le vin de Chypre! Nous souperons chez toi cette nuit, Gorgias; nous nous griserons; puis, nous irons par la ville casser quelques statues, pour faire gagner à Phidias de quoi manger pendant huit jours! (Tout le monde rit.)

GORGIAS, riant comme les autres; il se lève et passe au milieu.

Par Plutus! c'est la vérité!... la vérité vraie. J'ai acheté le tonneau du cynique. Tiens!... tu as là une bien belle bague, Alcibiade!... Le plongeur qui a pêché cette perle m'avait dit qu'il n'en existait qu'une par le monde; je l'avais achetée et donnée à Aspasie hier au soir.

ALCIBIADE.

Aspasie me l'a donnée cette nuit. (On rit.)

GORGIAS, riant aussi.

Ah! en vérité!

ALCIBIADE.

En soupant.

GORGIAS, riant plus fort.

Elle m'a juré par Vénus Pudique et la chaste Diane qu'elle n'avait pas soupé.

ALCIBIADE.

Alors, c'est en causant... près de la fenêtre. (A Gorgias.) Est-ce que tu serais jaloux ?

GORGIAS.

Moi, jaloux d'Aspasie ! Pour qui me prends-tu?

ALCIBIADE.

A la bonne heure !

GORGIAS.

Pour cela, il faut être amoureux, et, par le fils de Mars ! je ne le suis point ; l'amour est l'occupation des désœuvrés, comme dit Diogène.

ALCIBIADE.

A propos d'amour, hier au soir, Aspasie et moi, comme nous regardions Phœbé, nous avons aperçu sous le balcon comme une forme humaine, quelque chose ressemblant à Phidias.

TOUS.

A Phidias ?

ALCIBIADE.

Je crus d'abord que c'était un mendiant ; je lui jetai quelques oboles. En me voyant, il poussa un cri et s'éloigna ; alors je reconnus Phidias...

THÉA, se levant au fond, à part.

Phidias !... Phidias !... Dieux immortels !... est-ce donc Aspasie qu'il aime ?

GORGIAS, riant.

C'est un original ; je l'ai vu moi-même, l'autre nuit, enveloppé dans son manteau, couché sur un banc, devant la porte de Phryné.

THÉA, à part.

Phryné !

UN ATHÉNIEN.

Et moi, je l'ai vu devant la demeure de Laïs; il avait pris racine comme une fleur et recevait la première rosée du jour.

THÉA, à pa .

Et aussi Laïs!... Laquelle donc ?... laquelle?...

ALCIBIADE.

C'est un fou!... Gorgias, il n'y a que toi et moi de raisonnables à Athènes. (Des esclaves passent au fond, portant un tonneau. Tous remontent.)

GORGIAS.

Par Bacchus! voilà la maison de Diogène que l'on vient de remplir et que l'on emporte.

ALCIBIADE.

Holà! esclaves, entrez, et buvons.

TOUS.

Buvons!

ALCIBIADE.

Des coupes pour tout le monde. (Les esclaves distribuent des coupes.)

ALCIBIADE, élevant la sienne.

A Gorgias!

TOUS, de même.

A Gorgias! à Gorgias!

ALCIBIADE, chantant.

Bacchanale, et vive l'orgie!

TOUS.

Chantons!

ALCIBIADE.

Bacchus a la lèvre rougie.

TOUS.

Buvons!

ALCIBIADE.

Vidons par le vieux Silène
La maison de Diogène.

REPRISE.

Buvons!...
Bacchanale, etc.

ALCIBIADE, à Gorgias.

Quand nous aurons hâté la fin
De ce chypre, nectar divin,
Gorgias, cherche bien à la ronde ;
Que n'a-t-on pas avec de l'or!
Va, pour le boire, achète encor
Le monde!

REPRISE DU CHŒUR.

(Pêle-mêle, rires, commencement d'orgie. La nuit vient progressivement.)

ALCIBIADE.

Tout s'achète : plaisirs, amis,
Chansons, Aspasie ou Laïs.
Et le monde ira de la sorte ;
Oui, lorsqu'un peu d'or frappera,
Danaé toujours ouvrira
Sa porte.

REPRISE DU CHŒUR.

ALCIBIADE, un peu gris.

A propos, Gorgias, n'avais-tu pas commandé trois statues à Phidias ?

GORGIAS, gris.

Oui... Aspasie, Laïs, Phryné.

ALCIBIADE.

Par les trois Grâces! voilà bien les trois femmes que tu aimes, les trois belles créatures que tu as mises à la mode.

GORGIAS.

Oui... les statues doivent être achevées. (A Théa.) N'est-ce pas, esclave ?

THÉA.

Non.

GORGIAS.

Allons donc !... (Jetant une bourse à Strabon.) Les statues ont reçu le dernier coup de ciseau, n'est-il pas vrai ?

STRABON, serrant la bourse.

Oui, maître.

GORGIAS.

Je le savais bien.

ALCIBIADE.

Voyons-les... (Mouvement général pour s'approcher des statues.)

THÉA, se dressant devant les rideaux qui les cache.

Seigneurs, vous ne les verrez pas.

GORGIAS.

Et qui donc nous en empêchera ?

PHIDIAS, paraissant et se plaçant devant les statues

Moi-même, Gorgias !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PHIDIAS.

TOUS.

Phidias !

PHIDIAS.

Oui... les statues sont achevées... mais je ne veux plus les vendre.

ALCIBIADE.

Et pourquoi ?

PHIDIAS.

Parce que je ne le veux plus.

GORGIAS.

Par la balance de Thémis !... je suis dans mon droit ; je les ai payées : il me les faut.

PHIDIAS.

Je te rendrai ton argent, Gorgias... et je garderai mon travail. — Mais de quel droit venez-vous tous ainsi boire et chanter dans ma demeure?... est-ce ainsi que tu te prépares à combattre les ennemis d'Athènes, Alcibiade?... Ici, l'on ne tient pas des coupes à la main, mais des outils! ici, on ne chante pas, on pense; on ne boit pas, on travaille!

GORGIAS.

Et, comme tu as travaillé et que je t'ai payé ton travail, je le veux... J'ai des preuves qui te feront condamner par les juges. Veux-tu me livrer tes statues?

PHIDIAS.

Jamais!... (Rire des jeunes gens.)

GORGIAS.

Je vais porter ma plainte. A bientôt, Phidias le rêveur!

ALCIBIADE.

Salut, Phidias!

TOUS.

Adieu, Phidias!

GORGIAS.

Ah! tu ne veux pas que l'on boive? Amis, buvons encore une dernière coupe!... Ah! tu ne veux pas que l'on chante? Amis chantons toujours... Et vous, esclaves, achevez ce tonneau.

REPRISE DU CHŒUR.

Bacchanale et vive l'orgie!... etc.

(Ils sortent tous en grande confusion, en riant et se heurtant. Demi-nuit, éclats de rire de Diogène à la cantonade.

SCÈNE V.

PHIDIAS, STRABON, THÉA. Phidias va à la table, trouve le bouquet de Théa, le jette et s'assied.

THÉA, à part, avec un soupir.

Pauvres petites fleurs!... Il ne vous a pas vues! (Écoutant.)

PHIDIAS.

Quelle heure ?

STRABON.

La huitième heure du jour, maître.

PHIDIAS.

Vite... ma lampe... de la lumière...

DIOGÈNE, entrant, sa lanterne à la main.

De la lumière?... Voilà... (Il pose sa lanterne sur la table.)

PHIDIAS, lui tendant la main.

Diogène !...

STRABON, en sortant.

Ce pauvre Diogène !... il n'a plus que sa lanterne !

SCÈNE VI.

DIOGÈNE, PHIDIAS.

DIOGÈNE.

Tu sais ce qui m'arrive?...

PHIDIAS.

Oui.

DIOGÈNE, riant.

On m'exproprie, je suis sans gîte, à la belle étoile ; je voulais m'enrôler pour combattre un peu Lacédémone, à qui l'on va faire la guerre, je ne sais pas pourquoi... On m'a répondu que j'étais un chien et que les chiens étaient les seuls animaux qui n'eussent pas le droit de se faire tuer pour la patrie ; on me refuse comme soldat et on prend Alcibiade pour chef.

PHIDIAS, s'asseyant, rêveur.

Alcibiade !

DIOGÈNE.

C'est que je suis un chien qui mord, et qu'Alcibiade est un

chien couchant. Il grandit en se faisant petit ; il s'élève à plat ventre ; les femmes le trouvent bien fait et disent aux hommes qu'il a du talent ; il rit pour faire voir ses dents et mange dans la main du riche ; oh ! les flatteurs !... Vois-tu, Phidias, le médisant est la plus cruelle des bêtes farouches ; mais le flatteur, c'est la plus dangereuse des bêtes privées, et dire qu'il y en aura toujours !.... Tiens !... il m'est venu une idée.

PHIDIAS.

Laquelle ?

DIOGÈNE.

On devrait fonder une feuille... hebdomadaire ou quotidienne... cette feuille pourrait s'appeler *journal* et serait rédigée par une certaine classe d'hommes bizarres que l'on appellerait journalistes ; — ces hommes ne laisseraient rien passer ; ils attaqueraient Aristophane et Lycurgue , Miltiade et le peuple, les hommes et les choses ; de toute façon, ce serait une excellente affaire ; car, s'ils disaient hautement leur avis, ils deviendraient grands, et, s'ils voulaient transiger avec leur conscience, ils deviendraient riches ; car le troupeau des autres hommes s'abonnerait bien vite, ainsi que le berger : le troupeau, pour faire dire qu'il aime le berger, et le berger, pour faire dire qu'il ne tond pas la laine du troupeau !... C'est une assez bonne idée !... on y viendra !... on y viendra !... En attendant, je suis sans asile, et je viens te demander un coin pour dormir.

PHIDIAS.

Tiens, prends cette natte.

DIOGÈNE, se couchant *.

Merci !... Que les voleurs viennent, j'aboierai pour ta récompense.

PHIDIAS.

Il n'y a rien à voler chez moi, Diogène... rien... que mon travail, et ils vont venir !... ils vont venir !... (Il pleure la tête dans ses mains.

* Phidias, Diogène.

DIOGÈNE.

Qui donc?

PHIDIAS.

Gorgias et les juges.

DIOGÈNE.

Ah! oui... Gorgias, l'homme qui m'a chassé.

PHIDIAS.

Il va venir, et vous serez forcées de le suivre, ô mes belles statues!

DIOGÈNE, se soulevant un peu.

Il y avait une fois un sculpteur nommé Pygmalion. Ce sculpteur aimait sa statue; voilà une histoire à laquelle on croira parce qu'elle est fausse. Il y avait une fois un sculpteur, nommé Phidias, qui aimait trois statues... voilà une histoire à laquelle on ne croira pas, parce qu'elle est vraie.

PHIDIAS, vivement.

Que dis-tu?

DIOGÈNE.

Est-ce que je ne sais pas tout! Phidias, ne cherche pas à tromper Diogène; Phidias, les esculapes ont mal guéri ta fièvre, ils te l'ont laissée dans le cœur.

PHIDIAS.

Eh bien!... oui!... Laïs!... Aspasie!... Phryné!... femmes ou statues, je vous aime; mon ciseau vous a donné un seconde vie; il vous a immortalisées. Tiens!... nous sommes bien seuls, Diogène, tu vas les voir. (Il tire le rideau; et trois statues apparaissent, éclairées par les rayons de la lune.)

DIOGÈNE, se levant *.

Par Apollon!... c'est sublime!...

* Diogène, Phidias.

PHIDIAS.

Qu'elles sont belles !... vois, Diogène, elles semblent vivre ; oui, elles vivent, et mon génie qui les a crées n'a rien omis en elles...

DIOGÈNE.

Oui, voilà de bien belles filles de marbre, Phidias! voilà de belles filles de marbre!

PHIDIAS.

Non!... elles sont femmes, et je les aime!... Oui, oui, travail de mes jours, rêves sans sommeil de mes nuits ; je ne travaillerai plus, je briserai l'outil qui vous a fait naître ; car vous êtes mes chefs-d'œuvre, et j'ai laissé mon génie endormi à jamais dans chaque pli de vos robes blanches, dans chaque ligne de vos pâles visages... Vivez!... aimez!... appartenez-moi comme je vous appartiens ; on ne vous aura pas, on ne peut vous acheter, créations de l'artiste ; non, non, on n'achète pas le génie, on n'achète pas l'amour.

DIOGÈNE.

Tu te trompes! on achète tout dans ce monde, et ce sera encore comme ça dans deux mille ans et plus. Bonsoir, j'ai sommeil. (Il s'étend sur sa natte et s'endort. Bruit de voix au dehors. Phidias tire vivement le rideau.)

SCÈNE VII

PHIDIAS, DIOGÈNE, endormi ; GORGIAS, ALCIBIADE, JEUNES GENS, GARDES, SERVITEURS.

GORGIAS, un rouleau de papyrus à la main.

C'est moi, Phidias ; voici qui prouve que je t'ai payé, car tu le reconnais toi-même. La loi me rend mon bien. Mes statues... je les veux!

PHIDIAS.

Jamais!

GORGIAS.

Esclaves, saisissez cet homme! (On saisit Phidias, qui se débat.)

PHIDIAS.

A moi!... à moi!...

GORGIAS, à d'autres esclaves.

Et vous, emportez mon bien. (Les esclaves tirent le rideau et s'apprêtent à emporter les statues.)

PHIDIAS, s'échappant de leurs mains et se plaçant devant les statues.

Arrêtez!—Gorgias... je t'en conjure!... oui, tu es le plus fort... oui, la loi te donne raison... Mais, par les dieux, par ta mère, laisse-moi mon travail, je te rendrai ton argent... mais grâce pour elles! grâce pour moi!

GORGIAS.

Comment pourrais-tu me payer? Tu n'as pas une obole. (Aux esclaves.) Faites ce que j'ai dit.

THÉA, sortant de la foule des Athéniens et se précipitant en scène.

Arrêtez!

GORGIAS.

Que veux-tu?

THÉA.

Gorgias... oui, Phidias est pauvre; mais il a une esclave; écoute, je suis jeune et forte; laisse-lui son œuvre et achète-moi, Gorgias; je me vends, prends-moi, me voilà! (Elle tombe à genoux devant Gorgias.)

GORGIAS.

Toi? Pauvre folle, tu ne vaux pas seulement cinquante drachmes... Allons, arrière! laisse-moi. (Théa se relève, gagne la porte du premier plan, à gauche, adresse un dernier regard à Phidias, et sort.)

UN ATHÉNIEN.

Gorgias a payé; il a raison.

LES AUTRES.

Oui, oui...

DIOGÈNE, se soulevant; nuit complète.

Ah çà! on ne peut donc pas dormir ici?

TOUS.

Diogène!

GORGIAS.

Toi, ici?... Tu vas nous mettre d'accord.

DIOGÈNE.

Parfaitement! Il faut d'abord savoir qui les statues veulent suivre. (On se regarde avec étonnement.)

TOUS.

Il est fou.

DIOGÈNE, se levant et allant prendre sa lanterne, qu'il avait déposée en entrant sur la table à gauche *.

Pas du tout. Faites tous deux valoir vos droits; ma lanterne s'appelle la Vérité. J'éclairerai les filles de marbre, et vous, Athéniens, soyez juges. Allons, Phidias! allons, Gorgias!... (Il se place en face des statues, élevant sa lanterne, dont la lueur frappe les trois visages. Musique.)

PHIDIAS.

Eh bien, soit! (S'adressant aux statues.) Laïs, Aspasie, Phryné, je suis Phidias... vous me devez la vie, et je vous aime; vous le savez, je suis pauvre.

DIOGÈNE.

Mauvais moyen, Phidias, mauvais moyen.

PHIDIAS.

Je suis pauvre et je n'ai que vous. Restez près de celui à qui vous devrez votre gloire et votre immortalité. (Les statues demeurent immobiles.)

GORGIAS.

A moi!... (S'adressant aux statues.) Je suis Gorgias, le bourgeois d'Athènes; je suis riche à moi seul comme tous les rois de l'Asie, et je vous offre des palais tout pavés d'or. Aspasie, Laïs, Phryné, qui choisissez-vous? (Les statues tournent la tête et sourient à Gorgias.)

* Gorgias, Phidias, Diogène.

PHIDIAS, poussant un cri.

Ah! (Il couvre son visage de ses mains. Les Athéniens parlent entre eux avec stupéfaction *.)

GORGIAS.

Par tous les dieux! j'ai cru voir les statues remuer les lèvres pour me sourire.

DIOGÈNE.

Je vous reconnais bien là, ô filles de marbre! courtisanes du passé, courtisanes de l'avenir! (Il se couche.)

LA VOIX DE THÉA, dans le lointain.

La déesse a dit : « Aime encore
De tout cet amour qu'il ignore. »
Enfin,
Puisque les fleurs viennent de naître,
Cueillons... Il les verra peut-être
Demain!

(Phidias est anéanti. — Gorgias sourit. — Les esclaves se disposent à enlever les statues.)

** Phidias, Gorgias, Diogène.

ACTE DEUXIÈME

Madrid 1853.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE, FŒDORA, FRANCIS, PLUSIEURS JEUNES GENS.

(Fœdora, Francis et Juliette sont en tenue de ville; ils sont assis à gauche; les autres jeunes gens sont aux autres tables en dehors des bosquets. Un jeune homme est debout au lever du rideau, au fond, et s'adresse à la cantonade, côté gauche du public.)

LE JEUNE HOMME *.

Promenez-le un peu. (Il va à la dernière table en dehors et donne des poignées de main aux autres qui sont attablés.)

UNE VOIX DANS LES BOSQUETS.

Frédéric !... (Un domestique qui se promenait de long en large du côté gauche, se dirige vers les bosquets, puis sort ensuite par le fond. Un garçon sort des bosquets et rentre dans la maison au fond.)

FRANCIS, à Fœdora, continuant une conversation commencée.

Et avez-vous gagné...?

FŒDORA.

Oui, mais une vingtaine de louis seulement.

FRANCIS.

Pour qui aviez-vous parié?

* Juliette, Fœdora, Francis.

FŒDORA.

Pour Émilie à lord Prigthon.

JULIETTE, à Francis.

Est-ce que vous n'aviez pas de chevaux engagés, vous ?

FRANCIS.

Non, je ne fais plus courir. Vous ne savez pas ce que je fais de mes fonds à présent?

JULIETTE.

Non.

FRANCIS, riant.

Je subventionne un théâtre.

FŒDORA, riant.

Oh! la mauvaise affaire!...

UN DES JEUNES GENS, aux tables du fond, au garçon qui passe avec une longue boîte.

Donnez-moi donc un cigare, garçon! (Le garçon s'approche.)

FŒDORA.

Ah! vous ne savez pas! le jockey de Mauléon a fait une chute terrible l'autre jour.

FRANCIS, allumant une cigarette.

Vraiment?

JULIETTE.

Oui; même que cet imbécile-là m'a fait perdre cinq cents francs.

FRANCIS.

Comment?

JULIETTE.

J'avais parié qu'il s'était cassé le cou.

FRANCIS.

Eh bien?...

JULIETTE, avec humeur.

Eh bien! je vous dis que j'ai perdu.

FŒDORA.

Francis, avez-vous vu Marco ces jours-ci?

FRANCIS.

Je l'ai entrevue hier à l'Opéra.

JULIETTE.

Avez-vous été lui dire bonsoir?

FRANCIS.

Ma foi, non. Il y avait un tas de gens dans sa loge ; des peintres, des hommes de lettres.

FŒDORA.

Quelle drôle de fille!...

JULIETTE, avec indulgence.

Ah! dame, écoute donc, Marco en a besoin. (En ce moment, on voit passer de droite à gauche un palefrenier portant une selle. Un monsieur sort par le fond et se croise avec un autre qui entre et qui monte dans le restaurant.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MARCO, JOSÉPHA, en amazones, MAULÉON et JULIAN, en habit de cheval.

JULIAN, donnant le bras à Josépha, paraissant le premier. A John qui reste sur le seuil de la porte.

John, emmenez les chevaux ; nous prendrons la calèche pour retourner à Paris. (John s'incline et sort. Julian prend un cigare au passage du garçon. Marco paraît au bras de Mauléon.)

JULIETTE.

Ah! voilà Julian avec Josépha.

JULIAN, à Francis.

Tiens! bonjour... (Saluant.) Mesdames!...

FŒDORA.

Quel est donc ce monsieur qui donne le bras à Marco?

FRANCIS.

C'est Mauléon, un agent de change. Je le crois amoureux de notre belle prima donna. (On rit. Josépha est venue s'asseoir à la première table, auprès du bosquet de droite.)

JOSÉPHA, assise.

Dieu! que je suis lasse! Tout le bois à franc étrier. Cette Marco a le diable au corps. (Mauléon et Marco sont descendus lentement.)

MAULÉON.

En vérité, vous avez été adorable dans la représentation de jeudi; d'honneur, on ne chante pas comme ça.

MARCO, s'asseyant après avoir fait un petit signe de la main aux gens du bosquet. A Mauléon.

Vous savez que ce n'est pas aimable du tout, ce que vous me dites là.

MAULÉON, se défendant.

Oh! vous ne me comprenez pas.

JULIAN.

Eh! si, on te comprend; et la preuve, c'est que Marco se moque de toi.

MAULÉON.

Comment?...

JOSÉPHA, à Julian.

Appelez donc le garçon; je meurs de soif.

JULIAN.

Garçon! (Continuant.) Eh! sans doute, mon cher, tu tournes au madrigal, au bouquet à Chloris, aux mille fleurs, et ces dames n'aiment pas ça... Que diable! on doit attendre autre chose d'un agent de change. (Le garçon entre dans le bosquet.)

JOSÉPHA, se levant.

Ah! à propos, mon petit Mauléon, il faut que vous signiez ma liste... Et vous aussi, monsieur Francis.

JULIAN.

Ah! voyons, Josépha! on ne fait pas d'affaires ici; allez à la Bourse ou devant Tortoni.

JOSÉPHA.

Monsieur Julian, vous ne savez ce que vous dites; c'est pour une bonne action, et on en fait partout.

JULIAN, riant.

Ne dites donc pas de farces, Josépha.

JOSÉPHA.

Plaît-il?... (Souriant.) Monsieur Mauléon... combien mettrai-je?...

MAULÉON.

Mettez dix francs...

JOSÉPHA.

Voilà!... Ah! mon Dieu!... j'ai mis un zéro de trop!

MAULÉON.

Oh! laissez-le puisqu'il y est.

JOSÉPHA, passant à gauche.

C'est très-gentil!... Et vous, monsieur Francis...

FRANCIS.

La même chose, mais n'ajoutez rien cette fois!

JOSÉPHA.

Que ce Julian est insolent, quand j'y pense!

JULIAN, riant.

Tiens, cette réflexion...

MARCO.

Le fait est qu'il abuse un peu de la permission qu'on lui laisse de tout dire.

JULIAN.

Que voulez-vous! ça me réussit.

JOSÉPHA; elle s'assied près de Francis.

Le fat!

FRANCIS.

Il dit vrai, mesdames, et, ma foi ! c'est bien votre faute, vous le gâtez trop.

JOSÉPHA.

Et il mord les mains qui le flattent.

JULIAN.

C'est exprès !... vous n'aimez que ces gens-là ; demandez à Desgenais.

MARCO.

Notre Diogène !... Ah ! ma foi !... il m'amuse, lui.

JULIAN, à Josépha.

Vous voyez ?

JOSÉPHA.

Oui, mais Desgenais a presque de l'esprit au moins...

JULIAN.

Eh bien, moi, je ne suis que presque bête. (Fredonnant la fin de l'air de Joseph.)

Combien de femmes en ce monde
Ne pourraient pas en dire autant.

JOSÉPHA, se levant, avec colère.

Est-ce pour moi que vous dites ça ?...

JULIAN, riant.

Mais non, mais non. Quelle querelleuse que cette Josépha !

JOSÉPHA.

Non ; mais c'est que vous avez toujours l'air de me mécaniser, et je n'aime pas ça, moi !...

JULIAN.

Qu'est-ce que c'est que ce mot-là ? (Riant.) Depuis que Marco l'a fait entrer dans les chœurs des Italiens, Josépha se croit dispensée de parler français.

JOSÉPHA.

Oh! les mots n'y font rien... Mais Marco a raison... vous abusez des bontés que l'on a pour vous.

JULIAN.

Vous appelez ça des bontés?

MAULÉON.

Comment!... aurais-tu été assez heureux pour toucher le cœur de la charmante Josépha?

JULIAN.

Non, non, il n'est pas question de ça.

JOSÉPHA.

Plaît-il?

JULIAN, riant.

Rien, rien...

FRANCIS.

Allons, je vois que tu es un ingrat, Julian.

JULIAN, se levant et passant au milieu.

Oh! messieurs, ne parlons pas d'ingratitude devant ces dames.

MARCO, avec nonchalance.

Pourquoi?

JULIAN.

Parce qu'il ne faut pas parler de corde devant un pendu. (Marco sourit et hausse les épaules.) Vous souriez, Marco. Voyons, franchement, aimez-vous ceux qui se ruinent pour vous plaire? accordez-vous une fleur de votre bouquet à celui qui soupire, une larme à celui qui meurt?

MARCO, raillant.

Écoutez! écoutez!

JULIAN.

Pardieu! je vous connais! et, je le répète, vous êtes les muses de l'ingratitude, et c'est bien fait pour l'humanité... ça lui apprendra à vous croire bonnes sous prétexte que vous êtes belles.

MARCO, bâillant.

Décidément, j'aime encore mieux Desgenais.

JOSÉPHA, toujours en colère.

Mais enfin, voyons...

MARCO.

Oh! assez, hein!

JOSÉPHA.

Non, car ça me révolte, ça. (On rit.) Si nous sommes si mauvaises que vous le dites, pourquoi nous recherchez-vous? pourquoi venez-vous à nos bals, à nos fêtes?

JULIAN.

Parce que j'aime le bruit et les lumières.

MARCO.

Mais, si nous sommes si dangereuses, ne craignez-vous pas pour votre cœur, pour votre repos?

JULIAN.

Non, non; je suis assuré.

MARCO, riant.

Prenez garde!

JULIAN, se rapprochant d'elle.

Je vous en défie!

MARCO, le regardant fixement.

Eh bien! (Reprenant sa pose nonchalante.) Ah bah! non, il fait trop chaud! (On rit.)

MAULÉON.

Belle Marco, toujours aussi indifférente?

JULIAN.

Puisque je vous dis que Marco n'aime rien.

MARCO.

Plaît-il?

JULIAN.

Ah! si!... pardon! (A demi-voix, aux autres.) J'oubliais la chanson.

TOUS.

Quelle chanson?

JULIAN.

Une chanson sur Marco.

MARCO.

Hein? Ah! oui, des méchancetés en vers...

JULIAN.

Précisément!

MARCO.

Oh! chantez-la, allez!

JULIAN.

Vous le voulez?...

MARCO.

Oui!... oui!...

TOUS.

Oui!... oui!... chantez!... Il n'y a personne.

JULIAN, à cheval sur une chaise au milieu; Juliette, Joséphа et Fœdora, groupées autour de lui.

Premier couplet!...

Air *nouveau de Montaubry.*

I

Aimes-tu, Marco la belle,
Dans les salons tout en fleurs,
La joyeuse ritournelle
Qui fait bondir les danseurs?
Aimes-tu, dans la nuit sombre,
Le murmure frémissant
Des peupliers qui dans l'ombre
Chuchotent avec le vent?
Non, non, non, non!
Marco, qu'aimes-tu donc?

Ni le chant de la fauvette?
Ni le murmure de l'eau?
Ni le cri de l'alouette?
Ni la voix de Roméo?...

(Bruit de pièces d'or.)

Non, voilà ce qu'aime Marco.

(Julian se lève et se rapproche de Marco ; les autres personnages versent du champagne.)

II

Aimes-tu les chants de joie,
De l'orgie ardent signal,
Lorsque la raison se noie
Dans les coupes de cristal?
Aimes-tu les orgues saintes
Jetant leurs divins accents,
Qui ressemblent à des plaintes
Et montent avec l'encens?...
Non, non, non, non!
Marco, qu'aimes-tu donc?
Ni le chant de la fauvette?
Ni le murmure de l'eau?
Ni le chant de l'alouette?
Ni la voix de Roméo?...

(Bruit de pièces d'or.)

Non, voilà ce qu'aime Marco.

(Julian remonte un peu vers le fond.)

MARCO.

Julian!... mais il doit y avoir un troisième couplet à cette chanson-là ?

JULIAN.

Parbleu!... Garçon!... du champagne!... et le troisième couplet.

III

Aimes-tu, quand tu t'égares
Dans les profondeurs des bois,
Les éclatantes fanfares
Suivant le cerf aux abois?...

Aimes-tu, quand la nuit gagne,
La grande voix du clocher,
Aux troupeaux dans la campagne,
Disant de se dépêcher?

Non, non, non, non!
Marco, qu'aimes-tu donc?...

MARCO, se tournant vers Julian.

Ni le chant de la fauvette,
Ni le murmure de l'eau,
Ni le cri de l'alouette,
Ni la voix de Roméo.

(Bruit de pièces d'or.)

TOUS.

Non, voilà ce qu'aime Marco.

TOUS.

Bravo! bravo!... L'auteur?

JULIAN.

L'auteur désire garder l'anonyme... C'est moi, Marco.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE. Un monsieur est avec lui. Ils entrent en causant. — Le comte a dit un mot à son domestique, qui s'incline et entre dans la maison.

JOSÉPHA, bas, à Marco.

Dis donc, Marco, voici M. le comte de Fresnes.

MARCO, sans se déranger.

Eh bien?

JOSÉPHA.

Il a à te parler, peut-être.

MARCO.

Non.

JOSÉPHA.

Mais ces messieurs qui sont là...

MARCO.

Qu'importe?

JOSÉPHA.

Comment!

MARCO.

Ma chère, M. le comte est un homme sérieux et bien élevé! (Le comte, qui causait avec la personne qui l'accompagne, aperçoit Marco.)

LE COMTE, au monsieur.

Pardon!... (Il s'avance vers Marco, le chapeau à la main, après avoir salué légèrement les autres.) Mademoiselle Marco, je suis heureux de vous rencontrer!... Vous avez été souffrante, m'a-t-on dit?

MARCO.

Oui, monsieur le comte; mais je vais mieux.

LE COMTE.

Je me suis présenté hier à votre hôtel, mais vos gens m'ont dit que vous reposiez...

MARCO.

En effet, et je vous remercie, monsieur le comte. (Mauléon s'est levé; il offre sa chaise au comte.)

LE COMTE, souriant et très-froidement.

Mille grâces!... je suis en compagnie!... (Il salue très-profondément, rejoint le monsieur, et entre avec lui dans la maison.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LE COMTE; puis DESGENAIS.

JOSÉPHA, à demi-voix.

Il est charmant!... Quel dommage que nous n'ayons pas pu le garder un peu!

MARCO, avec un sourire.

D'où sors-tu donc, Josépha ?

JOSÉPHA.

Mais...

JULIAN.

Marco vous a dit que M. le comte était un homme sérieux.

JOSÉPHA.

Eh bien ?

JULIAN.

Eh bien, voilà !... comprenez si vous pouvez !

JOSÉPHA.

Je ne peux pas. (On rit.)

JULIAN.

Ça ne fait rien ; tenez, un verre de champagne !... (Il verse.)

DESGENAIS, qui est entré.

Du champagne ?... J'en suis !...

TOUS.

Desgenais !...

DESGENAIS.

Mesdames, je vous salue. (Donnant une poignée de main à Julian.) Bonjour, cher !... (Aux autres.) Messieurs !...

JULIAN, se levant et allant serrer la main de Desgenais. — A Francis et à Mauléon.

Messieurs, je vous présente mon ami Desgenais, rédacteur en chef de...

DESGENAIS.

Lâche le mot, appelle-moi journaliste ; c'est un titre, pardieu !... Vive le feuilleton ! ce binocle intelligent, ce creuset de tout ce qui s'appelle génie, talent, esprit, gloire, fantaisie. (Au public, en saluant.) *La Lanterne indépendante*, journal de tout le monde, quarante francs par an, quarante-huit francs pour les départements.

TOUS, riant.

Bravo la réclame! bravo!

MARCO.

Vous venez du bois?

DESGENAIS.

Ma foi, oui!... Je fais du genre à l'heure; tout Paris est au bois aujourd'hui : des carosses superbes, des femmes charmantes, des hommes très-bien, des jockeys diaphanes, et le soleil d'avril sur sur tout ça... Quel article!... *Le premier rayon de l'année!*... J'ai trois colonnes au moins.

JOSÉPHA.

Nous parlions de vous tout à l'heure.

DESGENAIS.

Vraiment?

JOSÉPHA.

Dites donc, Desgenais, vous savez que je vous aime toujours?

DESGENAIS.

Pardon ; est-ce moi que vous aimez ou mon journal?

JOSÉPHA.

C'est bête, ce que vous dites-là, Desgenais ; jusqu'à présent, je vous avais cru de l'esprit.

DESGENAIS.

Ça ne m'étonne pas, j'y ai été trompé moi-même; mais, c'est égal, je ne vous oublierai pas dans mon feuilleton de lundi... « Mademoiselle Josépha, une artiste de talent qui a un million dans le gosier et quatre dans les yeux, ce qui fait qu'elle sourit plus souvent qu'elle ne chante! »

JOSÉPHA.

Eh bien, avisez-vous de dire ça! (On rit.)

DESGENAIS.

C'est déjà envoyé à l'imprimerie.

MARCO.

Quel fou que ce Desgenais !

JOSÉPHA.

Dis qu'il est méchant !

DESGENAIS.

Je le crois bien, que je suis méchant, et je m'en flatte : la méchanceté, c'est ce qui distingue l'homme de la brute.

JOSÉPHA.

Pourtant...

DESGENAIS.

Tout le monde est méchant, les bons eux-mêmes, puisqu'en faisant le bien, ils contrarient ceux qui ne le font pas. (On rit.) A votre santé, messieurs!

JULIAN, levant son verre.

Aux belles infidèles !

DESGENAIS.

Alors, permettez ; il faut faire revenir du champagne. (On rit.)

TOUS.

Oui ! oui !

DESGENAIS, appelant.

Garçon !...

SCÈNE V

LES MÊMES, MARIE, UN GARÇON DE CAFÉ. Marie est entrée depuis une minute.

MARIE, arrêtant un garçon qui passe.

Monsieur, pourriez vous m'indiquer le chemin de la Charité ?

DESGENAIS.

Garçon, du champagne !...

LE GARÇON.

Voilà, monsieur. (Il sort sans répondre à Marie.)

DESGENAIS, l'apercevant.

Tiens! cette petite, elle est jolie; on dirait la Mignon de Gœthe...

JULIAN.

Oui, en effet...

MARCO.

Que cherche-t-elle donc?

JULIAN.

Voulez-vous que je le lui demande?

MARCO.

Oui.

JULIAN, à Marie, qui cherche encore à qui s'adresser.

Dis donc, petite, viens donc ici. (Marie regarde, étonnée, et ne bouge pas.)

DESGENAIS, allant au-devant d'elle.

Ne faites pas attention, mon enfant, si monsieur vous a tutoyée: c'est qu'il vous a prise pour une de ses parentes. (On rit.)

MARCO.

Vous demandiez quelque chose?

MARIE, descendant.

Oui, madame, je demandais la Charité

MAULÉON, riant.

Ah! (Il fouille à sa poche.)

DESGENAIS, l'arrêtant.

Attendez donc, monsieur l'homme de Bourse... (A Marie, qui s'est reculée sur le mouvement de Mauléon.) La Charité, dites-vous?

MARIE.

Oui, monsieur; j'ai une lettre pour une des sœurs.

DESGENAIS.

Ah! très-bien! (En riant, à Mauléon.) Gardez vos médailles.

MARCO, à Marie.

Est-ce que vous êtes malade, mon enfant ?

MARIE.

Non, madame ; mais je l'ai été très-loin d'ici, et, à l'hospice où j'étais, on m'a donné une lettre de recommandation qui doit me procurer une place ou de l'ouvrage.

MARCO, à sa société.

Elle est charmante... (A Marie.) Comment êtes-vous venue jusqu'ici ?...

MARIE.

C'est un voiturier qui m'a amenée ; mais ce n'était plus sa route, et il m'a laissée là-bas, à un pont...

MARCO.

Pauvre petite !... Voulez-vous venir avec moi ?

MARIE.

Oh ! je vous remercie, madame ; mais on m'a bien recommandé d'aller là-bas.

MARCO.

Je pourrais vous être utile.

MARIE, timidement.

Merci, madame... j'aime mieux aller là-bas.

MARCO, souriant.

Alors, allez là-bas ; mais il ne faut pas y aller à pied.

MARIE.

Oh ! ça ne fait rien.

MARCO.

Je ne le veux pas, (A John, qui est à quelque distance.) John, faites avancer la voiture, et...

DESGENAIS.

Pardon, pardon... (A John.) Faites avancer la mienne. (John sort.)

MARCO.

Mais...

DESGENAIS.

Cette enfant m'intéresse, Marco, et, dame! cette jolie voiture ces coussins moelleux... on ne sait pas, ça n'aurait qu'à lui porter bonheur.

MARCO.

Monsieur Desgenais!...

DESGENAIS.

La Lanterne indépendante, madame.

JOHN.

La voiture est avancée.

DESGENAIS.

Allez, mon enfant, allez...

MARIE.

Merci, monsieur!

MARCO.

Adieu, ma petite.

MARIE.

Adieu, madame... (Elle sort avec John.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins MARIE.

DESGENAIS, après l'avoir suivie de l'œil, descend en scène.

Elle est gentille, n'est-ce pas?

MAULÉON.

Elle est charmante! *

* Marco, Desgenais, Josépha, Mauléon.

MARCO.

Monsieur Desgenais, vous m'avez fait de la peine.

DESGENAIS, riant.

Ah ! je ne croirai jamais ça, par exemple !

JOSÉPHA.

C'est extraordinaire, cela ; mais comment donc nous jugez-vous, messieurs ?

JULIAN, riant

Avec indulgence.

JOSÉPHA.

Nous-avons le cœur très-bien placé, entendez-vous ?

DESGENAIS.

A sept et demi ?

JOSÉPHA.

Je porte beaucoup d'intérêt à mes amis ; et vous ?

DESGENAIS.

Moi, je porte de la flanelle. (On rit.)

JOSÉPHA.

Vous êtes insupportable !

DESGENAIS.

Écoutez, ma belle Josépha... je ne parle pas agriculture avec un tonnelier, mécanique avec un vigneron, bataille avec un apothicaire... Je ne dois donc pas parler sentiment avec vous

JOSÉPHA.

Prenez garde, Desgenais !

DESGENAIS.

Désabonnez-vous si vous voulez ; mais je ne puis mentir à mon frontispice : *la Lanterne indépendante*, sacrebleu !... (On rit.)

MARCO, riant.

Ah ! ah ! ah !... ma parole !... je voudrais entendre parler Desgenais pendant quinze jours de suite.

DESGENAIS.

Il ne faudrait pas m'en défier.

SCÈNE VII

Les Mêmes, RAPHAEL.

RAPHAEL. Il a un livre à la main. A lui-même.

Cette enfant a vraiment une tête de vierge! Je suis bien sûr de m'en souvenir. (A un garçon qui passe.) Garçon, de la bière!

DESGENAIS, se retournant.

Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est Raphaël!

RAPHAEL.

Desgenais! (Ils se serrent la main.)

DESGENAIS, le présentant.

Raphaël Didier, un vieux compagnon de misère, quand nous apprenions à devenir riches.

RAPHAEL, saluant.

Messieurs, mesdames!... (Apercevant Marco.) Oh! qu'elle est belle! (Marco salue à peine; les autres en font autant.)

JOSÉPHA, bas, à Desgenais.

Desgenais! Il est bien gentil, votre ami Raphaël. Joli profil. D'où vient-il?

DESGENAIS.

Le profil?... Il vient du grec. (Il quitte Josépha et va auprès de Raphaël, qu'il tire à l'écart.)

RAPHAEL, riant du salut de Marco.

Tudieu! quels grands airs!... Quelle est cette dame?

DESGENAIS.

Cette dame, c'est mademoiselle Marco, artiste du Théâtre-Italien.

RAPHAEL.

Elle a une tête adorable; mais... (riant.) Elle la porte un peu trop haut.

DESGENAIS.

Ah! dame! elle a vu tout de suite que tu ne venais ni de la Bourse ni du club.

RAPHAEL, riant.

Ah! pour être de ses amis, il faut donc...

DESGENAIS.

Il faut prendre ses habits chez Ferenbach, ses gilets chez Dusautoy, ses pantalons chez Renard, son linge chez Longueville, ses chapeaux chez Pinaud, et son esprit chez le changeur.

RAPHAEL.

Diable! c'est une amitié qui coûte cher!

DESGENAIS. Ils s'asseyent à gauche.

Ah! je t'en réponds! Mais parlons de toi, de nous. (Lui prenant la main.) Ce cher Raphaël! y a-t-il longtemps que je ne t'ai vu! Ah çà, que fais-tu?

RAPHAEL.

J'arrive de Rome, où je suis resté trois ans comme premier grand prix de l'Institut.

DESGENAIS.

Ah! bah!

RAPHAEL.

Je suis sculpteur... J'ai exposé cette année... le gouvernement m'a acheté mon *Hébé*... Je suis très-heureux. (Avec sentiment.) J'ai encore ma mère.

DESGENAIS.

Bon Raphaël! Et ta fortune?

RAPHAEL, gaiement.

J'ai placé dix mille francs, il y a un mois, et j'ai payé mon terme ce matin. Et toi, que fais-tu?

DESGENAIS.

Moi?... Je fais comme les autres... je suis journaliste! Et où demeures-tu, que j'aille te serrer la main?

RAPHAEL.

Rue de l'Abbaye, 23; une ancienne maison de religieux; de vieux arbres moussus et des murs tapissés de lierre au fond d'une grande cour où l'on a laissé croître l'herbe depuis l'édit de Nantes. C'est à donner envie de se faire moine.

DESGENAIS.

Ta mère est avec toi?

APHAEL.

Oui, oui. Elle a la plus belle chambre; moi, j'ai un atelier magnifique, et, pour dormir, une mansarde avec un rayon de soleil.

DESGENAIS.

Enfin, tu es heureux?

RAPHAEL.

Très-heureux.

DESGENAIS.

Tant mieux, sacrebleu! tant mieux! économise bien ton bonheur, ami, et prends garde qu'on ne te le vole.

RAPHAEL.

Oh! il n'y a pas de danger; ma mère fait sentinelle!

DESGENAIS. Ils se lèvent.

Tu es un brave garçon. (Il l'embrasse; Marco éclate de rire.)

DESGENAIS, avec un mouvement.

Ah!...

RAPHAEL.

Qu'as-tu donc?

DESGENAIS, riant.

Rien!... rien... mais, au moment où nous parlions de ton bonheur, le rire de cette femme.

RAPHAEL, riant.

Eh bien?

DESGENAIS.

Une folie. (S'approchant de Marco, qui rit toujours.) De quoi riez-vous, belle Marco?

MARCO.

Pardon!... c'est que M. Desgenais ne nous avait pas fait connaître encore sa sensibilité.

DESGENAIS.

Écoutez donc, je la garde pour les bonnes occasions. (Il serre la main de Raphaël.)

MARCO.

Méchant! Toujours le même.

DESGENAIS.

On ne change pas à notre âge, Marco.

JOSÉPHA, se levant.

Ah çà! messieurs, vous savez que vous dînez chez moi? Monsieur Desgenais, vous êtes des nôtres?

DESGENAIS, montrant Raphaël.

Mais?...

JOSÉPHA.

Et votre ami aussi?...

RAPHAEL *.

Oh! pardon, madame, mais on m'attend..

JOSÉPHA, riant.

Qui ça?... votre maman?

RAPHAEL, sérieux.

Précisément, madame!

* Desgenais, Raphaël, Josépha.

JOSÉPHA.

On l'enverra prévenir!... Voyons, ne nous quittez pas, je vous en prie.

RAPHAEL.

Madame... en vérité...

DESGENAIS.

Refuse!... refuse!

RAPHAEL, bas, en riant.

C'est bien difficile.

JULIAN.

Voyons, messieurs, partons! (Appelant.) John, les voitures!

DESGENAIS.

Raphaël, prends garde à ton cœur! prends garde à Marco!

RAPHAEL, souriant.

Oh! ne crains rien.

DESGENAIS.

Dieu le veuille!

JOHN, entrant et annonçant.

Les calèches! (On se dispose à partir. Josépha va prendre le bras de Raphaël; Marco passe négligemment le sien dans celui du jeune homme, et éclate de rire au nez de Josépha.)

JOSÉPHA, à Marco.

Histoire de contrarier; je te reconnais bien là!

MARCO, riant.

Tout le monde est méchant, c'est Desgenais qui l'a dit! (A Raphaël.) Monsieur, vous avez un nom d'un heureux augure pour un artiste... (Ils remontent.)

JOSÉPHA; elle a pris le bras de Francis.

Ce pauvre M. de Mauléon, il va être désolé, lui qui aime tant Marco.

FRANCIS.

Lui ! Depuis une heure, il ne me parle que de pesage de jockeys. (Ils remontent.)

JULIAN, allumant son cigare à celui de Mauléon.

Qu'est-ce qu'on a fait à la Bourse aujourd'hui?

MAULÉON.

Soixante-cinq de hausse.

DESGENAIS, regardant sortir Raphaël et Marco.

Sacrebleu ! je ne sais pas, mais je crois que Raphaël aurait bien fait de rester à Rome. Enfin... (Il s'élance derrière les autres et salue en passant de Fresnes, lequel lorgne avec distraction Marco et Raphaël, qui sortent par la gauche.)

ACTE TROISIÈME

L'atelier de Raphaël. Au fond, une porte donnant sur une cour plantée d'arbres, dont on voit le sommet au travers de hautes fenêtres placées au-dessus et qui éclairent l'atelier.

SCÈNE PREMIÈRE

RAPHAEL, MADAME DIDIER.

(Raphaël est assis à droite, la tête dans ses mains, devant un bloc de terre dégrossi, Madame Didier est assise à gauche; le travail qu'elle tenait s'est échappé de ses mains. Elle regarde Raphael et essuie une larme. Moment de silence.)

RAPHAEL, à lui-même, avec passion *.

O Marco! Marco!... Dangereuse syrène... créature bizarre, dont les yeux sont ici et le geste là-bas, dont la pensée est tout près... et le cœur... Ah! Marco, où est-il ton cœur? (Madame Didier s'est levée tout doucement et s'est approchée de Raphaël.)

MADAME DIDIER, lui touchant l'épaule.

Raphaël! Raphaël!

RAPHAEL, se réveillant.

Plaît-il, ma mère?

MADAME DIDIER.

Tu ne travailles donc pas?

RAPHAEL.

Mais non, je pensais...

* Madame Didier, Raphaël.

MADAME DIDIER, avec douceur.

A quoi?

RAPHAEL, avec impatience.

Mais... à ma statue.

MADAME DIDIER.

Raphaël, ne me brutalise pas...

RAPHAEL, la prenant dans ses bras.

Ma mère!...

MADAME DIDIER.

Dis, qu'as-tu, mon enfant? est-ce que tu souffres?

RAPHAEL, s'efforçant de sourire.

Non, non, ma mère!

MADAME DIDIER.

Pourquoi rêves-tu le jour? Pourquoi ne dors-tu plus la nuit?

RAPHAEL.

Mais vous vous trompez... tu te trompes, mère.

MADAME DIDIER.

Non, mon enfant; car, chaque nuit, je veille aussi, moi, et chaque nuit, je vois de la lumière dans ta chambre, et, quand j'écoute à ta porte, je t'entends marcher.

RAPHAEL.

Je vais te dire, mère... Je... je prépare... j'ai une grande idée!... et... vous comprenez?... cela me donne la fièvre.

MADAME DIDIER.

Non, mon ami, ce n'est pas ton travail qui trouble ton sommeil maintenant... c'est autre chose.

RAPHAEL.

Mais... je t'assure...

MADAME DIDIER.

Écoute... il s'est passé quelque chose d'étrange dans ta vie, Raphaël... il y a un mois de cela... Tiens, ça date d'un jour où tu

étais allé au bois de Boulogne. (Mouvement de Raphaël.) Vois-tu que c'est vrai!... Mon Raphaël, mon enfant bien-aimé, dis-moi tout... Tout ce beau monde, tous ces riches équipages, ça t'a rendu ambitieux peut-être, hein? est-ce cela?

RAPHAEL.

Oui... oui...

MADAME DIDIER.

Mais tu seras riche, mon ami; tu as du talent... Travaille, et tout ce luxe qui te fait envie... (Changeant de ton.) Non, vois-tu, ce n'est pas ça... Confie-moi tes chagrins, mon bien-aimé... car, tu le vois... je ne les devine pas, et cependant je t'aime bien, va!

RAPHAEL.

Mère!...

MADAME DIDIER.

Oh! je t'aime autant que le bon Dieu!... Dame!... je n'ai plus que toi au monde!

RAPHAEL, avec amour*.

Écoute, ne te fais pas de chagrin... c'est vrai que j'ai eu des idées... des chimères, mais ça se passera.

MADAME DIDIER, assise dans son fauteuil, et Raphaël sur le bout de la table.

Oh! si ça se pouvait!... songe donc, nous pourrions être si heureux tous les deux; car enfin, moi, je suis une pauvre femme qui ne sait rien faire; mais, si tu deviens un grand homme, j'en aurai une part tout de même, car enfin, je suis ta mère, et je suis fière de toi... C'est bien pardonnable, n'est-ce pas?

RAPHAEL, avec des larmes et l'embrassant.

O ma chérie! si tu savais le bien que tu me fais!

MADAME DIDIER, joyeuse.

N'est-ce pas que c'est bon de pleurer sur le cœur de sa mère? On a beau être grand, on a beau être un homme, ça n'y fait rien, vois-tu, on n'est jamais un homme pour sa mère...

* Raphaël, madame Didier.

RAPHAEL, à lui-même, en passant à droite.

O mon Dieu! faites que je l'oublie!...

MADAME DIDIER.

Tu sais, je suis superstitieuse, moi : eh bien, il y a une chose qui m'a frappée!

RAPHAEL.

Quoi donc?

MADAME DIDIER.

C'est depuis que notre vieux chien est mort que le bonheur nous a quittés!... Il est mort ici dans ton atelier, en tournant ses yeux vers toi, puis vers moi... Il avait l'air de te dire : « Je m'en vais; mais, toi, ne la quitte pas. »

RAPHAEL, s'agenoullant près d'elle.

Mais je ne te quitterai pas, mère.

MADAME DIDIER, le pressant sur son cœur.

Bien vrai?... O mon Dieu! mon rêve!... veux-tu le savoir?...

RAPHAEL.

Oui... dis-le moi.

MADAME DIDIER.

Je voudrais que le bon Dieu t'envoyât une jolie petite femme bien douce, bien simple... qui t'aimerait bien, et moi aussi... Tu diras que c'est de l'égoïsme; mais, que veux-tu! tous les amours, c'est pas autre chose.

RAPHAEL, à lui-même.

C'est vrai.

MADAME DIDIER.

Oh! comme je l'aimerais, cette femme-là! comme je la gâterais!... Et si le ciel lui avait repris sa famille... comme je la remplacerais avec bonheur!

RAPHAEL, avec force.

Je te donnerai cette bru-là!

MADAME DIDIER, joyeuse.

Tiens, tu n'es déjà plus le même; tes joues ont repris leurs couleurs.

RAPHAEL, avec gaieté.

Oui, je te donnerai une fille comme celle de tes rêves, une pauvre enfant qui n'aura que nous et que nous pourrons aimer comme deux égoïstes que nous sommes. (Il se lève.)

MADAME DIDIER, se levant aussi.

O mon Raphaël!... comme je suis heureuse aujourd'hui!... Je ne crains plus rien, va!... Tu vas travailler?...

RAPHAEL.

Oui... l'inspiration m'est revenue.

MADAME DIDIER.

Eh bien, je te laisse!... (Avec orgueil.) Je sais ce que c'est qu'un artiste, moi! Adieu, à bientôt. (Elle sort.)

SCÈNE II

RAPHAEL, seul.[1]

Pauvre femme!... (Il essuie une larme.) Allons!... (Il se remet à son travail; moment de silence pendant lequel Raphaël essaye de travailler, mais on sent qu'il est sous l'empire de la fièvre; la fièvre augmente peu à peu. Tout à coup, Raphaël se lève et jette ses outils avec douleur.) Non... non... je ne peux plus... je ne peux plus!... (Avec passion.) Marco! Marco! je t'aime!... (Il prend un médaillon et l'embrasse avec transport. Se levant.) Où est-elle à cette heure?... Hier, je ne l'ai pas vue... on m'a dit qu'elle était sortie... c'était Faux!... Oh! cette vie est un supplice!... car elle ne m'aime pas : c'était un caprice!... Il faut l'oublier, oui... oui... je... (Avec rage.) Non, je sens bien que je ne le pourrai plus!...

SCÈNE III

RAPHAEL, DESGENAIS*.

DESGENAIS, entrant.

Enfin, m'y voilà!... Bonjour, Raphaël... Comment se porte ta gaieté?

RAPHAEL.

Mal, mon ami... Je m'ennuie affreusement aujourd'hui.

DESGENAIS.

Heureux homme! tu t'es donc amusé hier?... Ah! tu ne sais pas, j'ai reçu avant l'aube d'un certain monsieur un coup d'épée dans mon habit parce que j'ai dit l'autre jour, dans un article, qu'à ses vaudevilles je préférais ceux de Corneille; il a pris cela au sérieux, et... Ah! quelle vilaine invention que l'imprimerie!... c'est très-compromettant! aussi, à l'avenir, je dirai la vérité, mais je ne l'imprimerai plus.

RAPHAEL, assis à droite.

Eh bien!... et ton journal?...

DESGENAIS.

J'y renonce!... j'en ai assez, et puis, d'ailleurs, ça m'humilie qu'on me lise pour une demi-tasse. Ah çà! qu'est-ce que tu fais? car il y a quinze jours que je ne t'ai entrevu... Est-ce fini là-bas?

RAPHAEL.

Oui... oui, sans doute!...

DESGENAIS, s'asseyant près de lui.

Ah! sacrebleu! mon cher!... permets-moi de te serrer la main... tu m'as fait une peur atroce!... Tu n'as pas du tout ce qu'il faut pour vivre sans danger dans ce monde-là; il n'y a qu'un Julian qui puisse s'en tirer sain et sauf! et c'est tout simple! Julian, c'est l'amour artificiel, la passion sans racine, les vers sans poésie, la tendresse sans lendemain, et c'est ce qu'il faut à ces âmes

* Desgenais, Raphaël.

oisives, que l'on nomme femmes à la mode aujourd'hui et que l'on nommait Laïs autrefois.

RAPHAEL.

Desgenais!... est-ce que jadis tu as été mordu au cœur par une coquette?

DESGENAIS.

Oui, et elle en est morte; c'est la propriété des vipères...

RAPHAEL.

Et depuis?

DESGENAIS.

Je n'ai plus rien aimé que le bordeaux et les écrevisses.

RAPHAEL.

Et ta famille?...

DESGENAIS, gaieté triste.

Je n'en ai jamais eu; j'ai été découvert dans un éboulement entre un mammouth et un mastodonte. (Se levant.) Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit; c'est de toi; permets-moi de me réjouir de ta délivrance et accepte toutes mes folies en guise de feu d'artifice!... (Changeant de ton.) Non, mais, là, sérieusement, tu viens d'échapper à un grand danger. (Mouvement de Raphaël, qui s'est levé.) Oui, mon cher; Marco est une... calamité. Il y a une chose que tu ignores... je vais te la narrer... Tu sais bien le jour de Madrid...

RAPHAEL.

Oui.

DESGENAIS.

Elle était gaie et rieuse, n'est-ce pas? Eh bien, mon cher... sir Maurice Lindey était parti, huit jours auparavant, pour l'Amérique, parce qu'il était complétement ruiné et ruiné par...

RAPHAEL, involontairement.

C'est impossible!

DESGENAIS, le regardant fixement; Raphaël baisse les yeux.

Ah! sacrebleu! tu n'es pas guéri!... au contraire!

RAPHAEL.

Eh bien, non, non, mon ami, je l'aime! je l'aime plus que jamais!

DESGENAIS.

Ah! sapristi! voilà donc mes craintes réalisées!... Mais, sacrebleu! mon bon!... il est peut-être temps encore, il faut soigner cela... Si tu veux aimer absolument, eh bien! aime une fermière de la Beauce qui ne sera jamais venue à Paris, ou la fille de ton portier, si elle n'a jamais été au Conservatoire; aime une grisette qui chantera faux et qui aimera juste, une ouvrière qui aura des calus aux mains et non au cœur... une créature bien simple qui gardera toute la semaine, à sa ceinture, les fleurs que vous aurez cueillies ensemble le dimanche, et tu pourras être heureux, Raphaël; mais, si tu aimes Marco, tu es perdu!

RAPHAEL.

Je me suis dit tout cela, Desgenais; mais c'est plus fort que moi; mon cœur ne peut se détacher de Marco; je n'ai plus qu'un désir, qu'une ambition: être aimé d'elle.

DESGENAIS.

Oui, oui, je comprends: « Être aimé d'une jeune fille chaste, certes, c'est une grande félicité; mais c'est la chose la plus simple!... mais être aimé d'une courtisane, c'est une victoire bien autrement difficile. » (Commencement d'orage.) Un poëte a dit cela, et les honnêtes femmes ont battu des mains... mais qu'est-ce que ça prouve? Voyons, sacrebleu!... un bon mouvement, un peu de courage!... tâche de l'oublier... (Il le presse dans ses bras, puis remonte; moment de silence.)

RAPHAEL.

Desgenais, l'as-tu vue hier?

DESGENAIS, se retournant.

Ah! très-bien!... (Avec colère.) Oui, je l'ai vue.

RAPHAEL.

Je l'ai attendue une partie de la nuit sous ses croisées...

DESGENAIS.

C'était une bonne idée!... elle était au bal.

RAPHAEL, avec tristesse.

Au bal?

DESGENAIS.

Et elle y va ce soir, et puis encore demain probablement, et toute la vie comme ça.

RAPHAEL.

A moins que je ne vienne à bout de la décider...

DESGENAIS.

A quoi?

RAPHAEL *.

A rien.

DESGENAIS.

Je gage que tu couves quelque absurdité imitée de l'abbé Prévost; mais, mon ami, je t'en préviens! je serai là, toujours là... avec mes conseils et ma lanterne. (L'orage commence; éclairs, coups de tonnerre; Raphaël s'assied sur la table.) Ah! ah! voici l'orage. Tant mieux! J'étais las de cette teinte de cobalt étalée depuis huit jours sur toute la nature. Je ne connais rien de laid comme un soleil sans nuages. Ça me fait l'effet d'un œil sans paupières; et toi?

RAPHAEL, absorbé.

Hein?... quoi?

DESGENAIS, continuant sans y prendre garde.

Et puis, le soleil a cela de mauvais qu'il fait tout à coup éclore dans la poussière une myriade d'enfants criards avec des cerceaux, et de pesants bourgeois avec des chapeaux neufs; franchement, le soleil n'est bon que pour les blés, les raisins et les rhumatismes; mais il est détestable pour les poëtes. (Voyant Raphaël, qui est plongé dans ses pensées.) Heureusement, il leur reste la lune. (Lui frappant sur l'épaule.) N'est-ce pas, Raphaël?

* Raphaël, Desgenais.

RAPHAEL.

Pardon, mon ami.

DESGENAIS.

Ne te gêne pas, je connais cette maladie-là. Je l'ai beaucoup étudiée sur les autres. (Se frappant le front.) Ça commence ici... et, si on n'a pas le courage d'y fourrer le bistouri de la raison, ça gagne le cœur... et je crois bien que tu en es au second degré ; oui, Raphaël, tu es bien malade.

RAPHAEL, se levant.

Et je ne veux pas guérir... (L'orage redouble.) Ah ! ah ! les vents d'orage frappent à ma porte ; ma foi ! qu'ils soient les bienvenus. Je vais leur ouvrir ; ma tête brûle, ils rafraîchiront mes idées. (Il va ouvrir la porte. On voit Marie, qui s'est abritée sous l'auvent.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARIE.

RAPHAEL *.

Eh! mais, je me trompais, ce n'était pas le vent qui grouillait à ma porte.

DESGENAIS.

Une jeune fille ! (Marie va s'éloigner.)

RAPHAEL, l'arrêtant.

Vous fuyez, mademoiselle?

MARIE.

Non, monsieur, je ne fuis pas ; je m'en vais. Je m'étais abritée là ; mais un éclair m'a effrayée ; alors, involontairement, je me suis pressée contre la porte et j'ai fait du bruit. Je vous en demande pardon. Adieu, monsieur.

* Raphaël, Marie, Desgenais.

RAPHAEL.

Permettez, mademoiselle, je ne puis souffrir... (Il la fait entrer ; la reconnaissant.) Eh ! mais je ne me trompe pas...

DESGENAIS, la reconnaissant aussi.

La jeune fille de Madrid !

MARIE, à Desgenais.

Ah ! je vous reconnais, monsieur.

RAPHAEL.

Moi aussi ; je vous ai vue ce jour-là ; vous étiez...

MARIE.

Dans une belle voiture, n'est-ce pas ?

DESGENAIS, riant.

C'est bien ça ; c'était la mienne.

RAPHAEL.

Pauvre enfant !... elle est toute trempée !... Attendez ; il y a toujours du feu ici !...

MARIE.

Comment ! dans l'été ?

DESGENAIS.

Oui, c'est pour les modèles. Vous comprenez, quand on pose, par exemple, pour la Vérité. (Marie le regarde étonnée.)

DESGENAIS, à part.

Tiens ! qu'est-ce que je lui dis donc ? Suis-je bête !... c'est qu'elle a l'air toujours aussi honnête ; il paraît qu'elle n'a pas eu de bonheur ; tant mieux ! (Marie a regardé autour d'elle.)

MARIE.

C'est beau ici !

RAPHAEL, qui a rallumé le feu *.

Tenez, mademoiselle, séchez vos habits.

* Marie, Raphaël Desgenais.

MARIE.

Oh! mais non, je veux m'en aller.

RAPHAEL.

Pourquoi? Mais vous n'êtes pas chez des garçons ici. J'ai ma mère. (Désignant la porte à gauche.) Elle est là!

MARIE.

Ah!

RAPHAEL, lui donnant une chaise.

Mettez-vous ici. (A Desgenais.) Comme elle est jolie! quel air modeste!...

DESGENAIS.

C'est ce que je me disais : que diable ça peut-il être?... (Haut.) Vous êtes arrivée à bon port l'autre fois?

MARIE.

Oh! oui, monsieur; j'ai vu sœur Marthe : elle m'a gardée jusqu'à ce jour; mais il paraît que les règlements de la maison s'opposaient à ce que je reste davantage. Alors elle m'a adressée à quelqu'un pour servir...

RAPHAEL.

Servir?... Cela ne vous convient pas.

MARIE.

Oh! tout me convient, à moi.

RAPHAEL.

Comment vous appelle-t-on?

MARIE.

Marie, monsieur.

RAPHAEL.

Marie seulement?

MARIE.

Oh! j'ai encore beaucoup de noms; autrefois, tout le monde m'en donnait un.

DESGENAIS.

Et moi, j'ai fait comme tout le monde ; car, la première fois que je vous ai vue, je vous ai appelée Mignon.

MARIE.

Mignon!... qui est-ce?

RAPHAEL.

C'était une enfant perdue.

MARIE, avec tristesse ; elle se lève.

Ah! alors vous pouvez m'appeler comme ça.

RAPHAEL.

Je vous ai fait de la peine?

MARIE, souriant.

Non, c'est passé...

RAPHAEL.

Mais vous disiez tout à l'heure que chacun vous donnait un nom autrefois ; comment cela se fait-il?

MARIE.

Ah! c'est toute mon histoire ça, monsieur...

RAPHAEL.

Et vous ne voulez pas nous la conter?

MARIE.

Si... je veux bien... Elle est bien simple, allez. D'abord, étant toute petite, ma mère m'avait confiée à une vieille femme qui me battait...

DESGENAIS.

Elle avait bien placé sa confiance, votre maman... Elle est donc folle ?

MARIE.

Je ne sais pas, monsieur ; je ne l'ai jamais connue.

DESGENAIS.

Ah! très-bien...

MARIE.

Cette femme, voyant qu'on ne venait pas me reprendre, me faisait des reproches, et, comme je n'avais pas encore de nom, à ce qu'il paraît... elle m'en avait donné un, elle; ça me faisait bien de la peine, quand elle m'appelait de ce nom-là.

RAPHAEL.

Quel était-il?

MARIE.

Elle m'appelait *Misère!*

RAPHAEL, ému.

Oh!...

MARIE.

Un jour, cette vieille femme est morte, et j'ai été recueillie par le curé du pays, un vieux prêtre qui m'a emmenée au presbytère; j'étais bien heureuse là... Il y avait une vieille église... tenez, que je me suis rappelée en passant ici tout à l'heure, et c'est pour ça que je suis entrée.

RAPHAEL.

Il vous avait donné un nom aussi, lui?

MARIE.

Oui, mais pour tout de bon, il m'avait baptisée *Marie.*

RAPHAEL, avec intérêt.

Et enfin?

MARIE.

Enfin... un jour, le pauvre vieux prêtre est mort à son tour tout à coup. (Elle essuie une larme.) Et m'a encore laissée toute seule... J'ai eu tant de chagrin, que je suis tombée malade, et c'est alors qu'on m'a portée à l'hôpital de la ville voisine; j'ai souffert pendant bien longtemps, et, comme je ne me plaignais jamais, les bonnes sœurs, elles aussi, avaient ajouté un nom à mon nom... elles m'appelaient *Marie la Résignée.*

RA HAEL, entraîné.

Pauvre petite! (Il l'embrasse.)

MARIE, avec un mouvement.

Ah!...

RAPHAEL.

Je vous ai fâchée, Marie?

MARIE, souriant.

Oh! non... ce n'est pas cela.

RAPHAEL.

Mais vous êtes tout émue.

MARIE, à demi-voix.

Ah! je vais vous dire; c'est qu'on ne m'a jamais embrassée! (Raphaël lui embrasse la main.)

DESGENAIS, très-ému.

Eh bien... c'est très-joli, tout cela, sacrebleu! (A Raphaël.) Elle est adorable; voilà une vraie femme, au moins. (A part, frappé d'une idée.) Ah! mais, j'y songe, s'il pouvait... si le bonheur voulait... Oui... oui... Raphaël serait sauvé...

RAPHAEL.

Mademoiselle Marie, que savez-vous faire?

MARIE.

La mère Mathurine m'a appris à coudre et à garder les moutons; le vieux prêtre à lire et à prier, voilà tout.

DESGENAIS.

Je connais beaucoup de filles... très-bien, qui n'en savent pas autant.

RAPHAEL, qui regardait Marie.

Quelle pureté de lignes! quelle figure d'ange!...

DESGENAIS.

Oui, n'est-ce pas? tu feras une statue de plus.

RAPHAEL.

Oui, la Vierge des Sept Douleurs...

DESGENAIS, à part, avec joie.

Quelle chance! le travail revient, et le souvenir de Marco s'éloigne!

RAPHAEL.

Vous ne savez pas, Marie?

MARIE.

Quoi donc?

RAPHAEL.

Il ne faut pas entrer en service...

DESGENAIS.

Non.... Non, certainement, il ne faut pas nous quitter; nous serons votre père.

MARIE, souriant en les regardant.

Non! vous êtes trop jeunes.

DESGENAIS *.

Bah! à nous deux... ou bien, votre frère, votre oncle, la moindre des choses. (A part.) Cette enfant-là m'a rafraîchi le cœur.

RAPHAEL.

Il faut rester auprès de ma mère; vous serez son enfant, sa fille!...

DESGENAIS.

Elle a l'âge voulu.

MARIE, très-émue.

Mais elle ne consentira pas...

RAPHAEL.

Si, si, elle consentira; ce matin encore, elle demandait à Dieu une... une fille, et c'est lui qui vous a envoyée.

DESGENAIS.

Sur l'aile des aquilons, train direct.

* Raphaël, Marie, Desgenais.

RAPHAEL, à Marie.

Elle vous aimera bien.

MARIE, pleurant de joie.

Oh! mon Dieu! le joli rêve!

RAPHAEL.

Si c'est un rêve, Marie. (Lui montrant madame Didier sur le seuil de la chambre.) * Ce n'est pas ma mère qui vous réveillera.

MARIE, honteuse.

Madame!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME DIDIER. Madame Didier va à Marie et l'embrasse au front. Marie et Raphaël la regardent étonnés.

RAPHAEL.

Ma mère!

MADAME DIDIER **.

J'ai tout entendu, mon ami; j'étais là depuis longtemps.

RAPHAEL.

Vous savez donc?...

MADAME DIDIER.

Tout, pauvre ami; mais prends bien garde!... écoute les conseils de M. Desgenais; c'est un honnête homme.

DESGENAIS ***.

Merci, madame Didier.

MADAME DIDIER, à Marie. ****

Mon enfant!... je crois aux avertissements d'en haut; je crois que, si Dieu vous a envoyée, vous, pauvre, orpheline et délaissée, c'est qu'il veut que je vous serve de mère...

* Madame Didier, Raphaël, Marie, Desgenais.
** Raphaël, madame Didier, Marie, Desgenais.
*** Raphaël, Marie, madame Didier, Desgenais.
**** Marie, madame Didier.

MARIE.

Madame!

MADAME DIDIER.

Et je lui obéis avec joie ; ce que vous a offert mon fils, je vous l'offre à mon tour... Voulez-vous partager le pain de la veuve? voulez-vous être ma fille?

MARIE.

Votre... votre fille?... Ah! oui, je veux bien... (Elle se jette dans ses bras.)

MADAME DIDIER, bas.

Je te donne une mère ; tu me rendras peut-être mon enfant.

MARIE.

Comment?

MADAME DIDIER.

Silence!... (Marie se retourne et aperçoit Raphaël, qui, debout près de son chevalet, ébauche déjà le portrait de Marie.)

MARIE, courant à lui.

Oh! vous faites déjà mon image.

RAPHAEL, souriant.

Oui, ne bougez pas.

DESGENAIS, bas, à madame Didier.

Vous avez eu la même pensée que moi, n'est-ce pas?

MADAME DIDIER.

Peut-être!

DESGENAIS, de même.

Si cette enfant a dit vrai, si elle est ce qu'elle paraît être, comme j'en jurerais, d'ailleurs...

MADAME DIDIER.

Et moi aussi.

DESGENAIS.

Et enfin, si Raphaël en vient à l'aimer, un jour peut-être...

MADAME DIDIER.

Oui, c'est cela.

DESGENAIS, riant.

Au fait, pourquoi pas? Les arts et la misère, ça se marie très-bien ènsemble. (Regardant Raphaël.) Il ne pense déjà plus à Marco : ce que c'est que la vertu pourtant. Allons, ses actions ne sont pas tout à fait tombées. (On frappe trois coups à la porte du fond.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOHN, en grande livrée.

JOHN.

M. Raphaël Didier?

DESGENAIS, le reconnaissant.

Ah! sacrebleu! c'est le groom de Marco. (Raphaël a quitté précipitamment son travail et a été à lui; le domestique lui remet une lettre; Raphaël la lit.)

MADAME DIDIER, bas, à Desgenais.

C'est de la part de cette femme, n'est-ce pas?

DESGENAIS.

Hélas! oui; elles ont le diable au corps.

MARIE, qui compare devant une glace sa figure avec le dessin.

Ah! les yeux ne sont pas finis. (Elle se retourne et ne voit pas Raphaël.)

DESGENAIS, à part.

J'ai bien peur que ce portrait-là ne voie jamais clair.

RAPHAEL, au domestique.

Dites que j'irai... (John sort.)

DESGENAIS, à part.

Patatras! nous voilà encore embourbés; il va falloir remettre les grandes bottes *.

* Desgenais, Raphaël, madame Didier, Marie,

RAPHAEL, bas, à Desgenais.

Elle m'aime, mon ami! elle consent à tout.

DESGENAIS.

A quoi?

RAPHAEL.

Mais... à fuir le monde avec moi.

DESGENAIS.

Mais, malheureux insensé! sais-tu ce qui arrivera? sais-tu où te conduira cette... (Madame Didier s'est approchée avec inquiétude. Raphaël l'aperçoit.)

RAPHAEL, à Desgenais.

Tais-toi! (Haut.) Ma mère, il faut que je vous quitte; une affaire, qui me retiendra peut-être quelque temps loin de Paris...

MADAME DIDIER *.

Oui, oui, je devine ce que tu n'oses me dire, car tu en rougis toi-même.

RAPHAEL.

Ma mère!

MADAME DIDIER.

Raphaël, je t'en prie, ne me quitte pas...

RAPHAEL.

Il le faut, ma mère; mais je reviendrai te voir souvent...

MADAME DIDIER.

Mon Dieu! mon Dieu! (Elle va s'asseoir à droite, en pleurant.)

DESGENAIS, bas, à Raphaël.

Raphaël, est-ce que ton cœur se pétrifie déjà? Voyons, tu n'iras pas...

RAPHAEL, qui lutte depuis un instant.

Si, si, car Marco m'attend, et je l'aime! (Marie, qui a regardé toute

* Raphaël, madame Didier, Marie.

cette scène avec étonnement, vient s'agenouiller devant madame Didier, qui pleure ; madame Didier la serre sur son cœur.)

RAPHAEL, à part.

O Marco ! Marco ! vois tout ce que je te sacrifie.

DESGENAIS, regardant Marie.

Allons, si ce petit ange-là ne sauve pas l'enfant, du moins il consolera la mère ! (Le rideau baisse.)

ACTE QUATRIÈME

A Saint-James, dans le bois de Boulogne, un petit boudoir. — Au fond, un salon élégant ouvrant sur un jardin. Portes latérales.

SCENE PREMIÈRE

MARCO, JULIE.

Au lever du rideau, Marco, endormie, est étendue sur le sofa. Julie entre du fond et s'arrête à quelques pas de Marco ; elle a une lettre à la main.

JULIE.

Six semaines de retraite avec celui qu'on aime ; il paraît que c'est long ! car madame dort beaucoup depuis un mois. Il faut pourtant... (Elle remue un meuble, Marco se réveille.)

MARCO *.

Julie... Eh bien... ces invitations ?

JULIE.

Je les ai toutes portées.

MARCO.

Et lui .. l'as-tu vu ?

JULIE.

M. le comte ? Oui, madame.

MARCO.

Il a lu ma lettre ?

* Marco, Julie.

JULIE.

Oui, madame.

MARCO.

Et la réponse ?

JULIE.

Il la fera lui-même à madame.

MARCO.

Il viendra ici ?

JULIE.

Monsieur a dit : « Tiens, j'ai précisément un nouvel attelage à essayer ; je pousserai jusqu'à Saint-James. » Là-dessus, il a ordonné à Joseph de préparer la daumont.

MARCO.

Bien ; laisse-moi. (Avec joie.) Il revient !

SCENE II

MARCO, RAPHAEL *.

RAPHAEL.

Bonjour, Marco !... (Il l'embrasse au front.)

MARCO.

Bonjour ; d'où venez-vous ?

RAPHAEL.

Du bois...

MARCO.

Ah! il y a du monde ?

RAPHAEL.

Oui, ils y sont tous.

* Marco, Raphael.

MARCO.

Moi seule je manquais, c'est très-certain.

RAPHAEL.

Le regrettez-vous ?

MARCO.

Non, je suis heureuse, je suis parfaitement heureuse.

RAPHAEL.

Tenez, vous allez rire ; j'ai trouvé par le bois ces quelques petites fleurs, si bien blotties dans l'herbe, que, ma foi ! elles se riaient des promeneuses et des enfants ; elles riaient trop haut peut-être, car je les ai trouvées et cueillies pour vous... Marco, voulez-vous de mon pauvre bouquet ?

MARCO.

Très-joli ! très-joli. (Elle jette le bouquet sur la table.)

RAPHAEL, s'asseyant près d'elle.

Marco, dites-moi le secret que vous avez et que vous me cachez !

MARCO.

Moi ? Mais je n'ai pas de secret.

RAPHAEL.

Vous étiez si gaie il y a six semaines, quand je louai cette villa.

MARCO.

Eh bien, croyez-vous que ma gaieté a signé le bail?...

RAPHAEL.

Voyons, qu'as-tu ?

MARCO.

Ce que j'ai ? En vérité, vous êtes charmant ! j'ai... j'ai que je vous en veux... Oui, vous rêvez, vous cueillez des herbes et vous me les apportez avec la plus grande poésie du monde ; mais vous négligez vos amis.

RAPHAEL.

Dites-moi donc que vous m'en voulez de ce que vous négligez les vôtres.

MARCO.

Il n'est pas question de moi... J'ai rompu avec l'Opéra; d'un mot, je reprendrai ma position; mais vous... vous faisiez... des statues, je crois... Pourquoi ne faites-vous plus de statues? C'est très-gentil, ça.

RAPHAEL.

Ma main a désappris le travail, Marco, le jour où elle a appris à toucher la vôtre. J'avais du talent... mais je l'ai si bien serré dans mon amour, que je ne peux plus le retrouver; est-ce ma faute à moi, si j'ai perdu mes rêves d'ambition et mes désirs de gloire?... La gloire vaut-elle Marco? l'ambition vaut-elle notre jeunesse et notre amour?... (Tous les deux sont assis sur le sofa. Raphaël entoure Marco de ses bras.) Viens, loin d'ici, Marco... Faisons de notre bonheur une patrie nouvelle et de notre amour un rêve sans fin dont les bruits d'en bas ne réveilleront plus nos cœurs!... viens loin de Paris, loin de la France!

MARCO.

Oui... au bout du monde... n'est-ce pas?... C'est trop loin : je ne suis pas marcheuse!

RAPHAEL, se levant vivement.

Marco!

MARCO, se levant.

A mon tour, est-ce ma faute si je m'ennuie? La solitude, les rêves, le soleil... et toujours le même soleil, la même solitude et les mêmes rêves; c'est à périr! Mais je suis en prison ici, et vous aussi. Il pousse des barreaux aux fenêtres; tenez, là, tout à l'heure, je rêvais que j'avais des ailes et que je m'envolais... (Mouvement de Raphaël.) Cette sotte de Julie m'a réveillée au moment où je posais une patte sur ma croisée, rue d'Antin... et le réveil s'appelle six semaines d'égoïsme à deux... Ouf! que je m'ennuie. (Elle bâille en étendant les bras.)

RAPHAEL, avec colère *.

Eh bien!... soyez libre... retournez à Paris... aussi bien votre cœur a l'air de faire l'aumône au mien, et ma fierté!... (Changeant de ton.) Non, Marco, je n'ai pas de fierté... je suis sans courage et sans forces... reste, reste près de moi... Tu resteras, n'est-ce pas?... dis-moi que tu resteras... et que tu me pardonnes!... (Il s'agenouille.)

SCÈNE III

Les Mêmes, DESGENAIS.

DESGENAIS, paraissant au fond **.

M. Raphaël Didier, s'il vous plaît?...

MARCO.

Desgenais!... enfin!... voilà donc une figure humaine...

DESGENAIS ***.

Heureux enfants!... vous n'y êtes plus habitués... vous avez rompu avec cette humanité qui barbote dans la prose du macadam, et vous vivez de poésie sous l'acacia en fleurs. O Daphnis!... ô Chloé!... *Tityre tu patule recubans sub tegmine fagi!* C'est du latin, Marco... ça veut dire : « Vivent l'amour et les pommes de terre!... » Heureux enfants! je vous bénis! vous cueillez des bluets dans les blés ; vous avez un mouton... qui a des rubans roses... O Daphnis!... mon bon! tes pipeaux sont retrouvés!... ô Chloé!... ma bonne! ton mouton existe encore; il est ressuscité jusqu'au jour où la désillusion en fera des côtelettes!

RAPHAEL.

Desgenais!...

DESGENAIS.

Passez-moi une houlette... une houlette, s'il vous plaît... J'ai

* Raphaël, Marco.
** Desgenais, Marco, Raphaël.
*** Raphaël, Desgenais, Marco.

apporté des lignes, et je vais, dans le courant d'une onde pure, pêcher une baleine. O amour! ô jeunesse!... A quelle heure dîne-t-on ici?

RAPHAEL, qui se promène avec agitation.

Desgenais, trêve de railleries...

DESGENAIS, le regardant.

Ah! bah! (A part.) Est-ce que le mouton courrait déjà quelque danger?

MARCO, l'œil sur la pendule.

Trois heures!... et le comte qui va venir...

DESGENAIS *.

Je croyais votre cœur en Arcadie, et nous ne sommes plus qu'à Saint-James... Ah çà! qu'est-il donc arrivé?...

MARCO.

Il est arrivé que Raphaël n'est plus le même... et que cette vie est insupportable.

DESGENAIS.

Ah! ah!

MARCO, à Raphaël.

J'ai écrit à Josépha... à Fœdora... à d'autres encore... que vous n'aimez pas... elles viendront!...

RAPHAEL.

Ici?...

MARCO.

Ici; elles dîneront. Vous n'aimez pas ces dames?... Eh bien, je ne vous retiens pas.

RAPHAEL.

Voyons, Marco, c'est un mouvement d'humeur, n'est-ce pas?... vous n'avez pas appelé à votre aide vos distractions d'autrefois? (On entend au fond, dans le jardin, de bruyants éclats de rire.)

* Desgenais, Raphaël, Marco.

MARCO, froidement.

Pardon!... J'entends mes invitées; je vais les recevoir.

DESGENAIS.

Il paraît qu'on va tuer le mouton.

MARCO, sur le seuil de la porte du fond.

Desgenais, vous nous restez?...

DESGENAIS, riant.

Parbleu!... J'en mangerai. (Marco sort et ferme la porte sur elle.)

SCÈNE IV

DESGENAIS, RAPHAEL; moment de silence. Raphaël va s'asseoir sur un fauteuil, à droite, la tête dans ses mains.

DESGENAIS *.

Dans ce cas-là, mon cher, on fait sa malle, on met ses illusions au fond et ses chemises par-dessus, on porte le tout dans un cabriolet de régie, et l'on revient rue de l'Abbaye, 23. On est sauvé... et ça coûte deux francs la course.

RAPHAEL.

Partir!...

DESGENAIS.

Raphaël, donne-moi la main... Bien! tu es mon unique amitié; j'ai donc le droit de te parler et je te parlerai. (Raphaël se lève.) Écoute! on respire mieux dans ton atelier que dans cette maison... Quelques jours encore, et tu auras perdu ta foi d'artiste; quelques jours encore, et tu passerais devant Michel-Ange sans ôter ton chapeau. Les femmes comme Marco endorment l'âme qu'elles occupent, Raphaël; elles en chassent les nobles instincts, elles en flétrissent les aspirations divines. Viens!... fuis... il en est temps encore, fuis sans regarder derrière toi... Retourne dans la maison où t'attendent celles qui t'aiment... va chercher ton avenir près de

* Desgenais, Raphaël.

Marie, ton passé près de ta mère, retourne dans ton atelier; tu y retrouveras tes outils et ta gloire, ton insouciance et tes chansons, et mieux encore; ta dignité et ton honneur!... (Raphaël ne répond pas. Continuant.) C'est dit, pas vrai? J'ai retrouvé mon Raphaël d'autrefois. Allons, prends ta canne et ton chapeau, allons-nous-en... J'ai vingt francs, je te paye à dîner *.

RAPHAEL.

Desgenais... j'aime cette femme, quoi qu'elle fasse et quoi que tu puisses dire. Advienne que pourra, je reste; il est une heure dans la vie qui décide du sort d'un homme, et cette heure a sonné pour moi il y a six semaines.

DESGENAIS.

Ce jour-là, c'est ton mauvais ange qui a monté la pendule.

RAPHAEL, pensif.

Oui... peut-être...

DESGENAIS.

Eh bien! jette ta pendule par la fenêtre; tu demanderas l'heure à ton portier... Allons-nous-en!...

RAPHAEL.

Je reste!...

DESGENAIS.

Mais qu'espères-tu?... Pour te permettre la fantaisie d'aimer cette lionne, es-tu millionnaire comme M. de Fresnes? as-tu comme lui la Californie dans ton tiroir? vas-tu à la Bourse? joues-tu sur les fonds espagnols? fais-tu banco dans tous les lansquenets?

RAPHAEL.

Desgenais!

DESGENAIS.

Je ne suis plus Desgenais; je m'appelle la Raison... C'est qu'en vérité ces femmes-là sont des démons pour les gens comme toi...

* Raphaël, Desgenais.

Et on les a chantées, louangées, poétisées... c'est à mourir de rire, ma parole d'honneur!... Ah! si j'étais père de famille... je le serai peut-être un jour, on ne sait pas ce qui peut arriver... eh bien! je dirais à mon fils, naïf collégien très-fort en thème : « Tu vois bien ces demoiselles qui ont des diamants, ce sont des diables... elles ont des cornes... on ne les voit pas, mais elles en ont... ces petits ongles roses, ce sont des griffes; elles vous ruinent la bourse et le cœur; après quoi, elles vous conduisent en enfer par le chemin de Clichy. » Voilà ce que je lui dirais, à mon fils. Ça ne l'empêcherait probablement pas de faire des bêtises pour le diable; mais j'en aurais le cœur net... j'aurais jeté mon cri d'honnête homme... Sapristi! voilà assez longtemps que cela dure. Allons, mesdemoiselles, passez à l'ombre, rangez un peu vos voitures! place aux honnêtes femmes qui vont à pied!

RAPHAEL.

Desgenais!

DESGENAIS.

Ah! je deviens fou, j'extravague, je fais du speech... Voyons, causons raison : depuis que tu aimes Marco, tu as dépensé?

RAPHAEL.

Dix mille francs.

DESGENAIS.

Juste ce que tu avais. Tu n'as pas travaillé, naturellement?

RAPHAEL.

Travaillé? Ah bien, oui!...

DESGENAIS.

Depuis six semaines, tu n'as pas embrassé ta mère.

RAPHAEL.

Non!

DESGENAIS.

Ta pauvre mère qui t'attend, et qui te reconnaîtrait à peine... (Raphaël le regarde.) Oui, car tu n'es plus le même... Veux-tu que je te dise? Eh bien, depuis que je ne t'ai vu, tu as vieilli de dix années.

RAPHAEL, assis à droite.

Sais-tu pourquoi? C'est que, depuis un mois, je devine que Marco ne m'aime plus, et que, depuis ce temps, je n'ai pas eu un jour de repos, une heure de sommeil. Depuis un mois, la fièvre ne m'a pas quitté; elle me brûle le cerveau, elle me déchire le cœur. Si parfois la fatigue est la plus forte, si mes yeux se ferment une minute, je rêve que Marco s'en va, qu'elle me quitte pour un autre; alors je me réveille en sursaut! je cours à la chambre de Marco; mais, à chaque pas, ma fièvre redouble à la pensée que je vais peut-être trouver cette chambre vide, et tout mon sang reflue à mon cerveau, et il me semble que mon cœur va tomber. Oh! c'est une douleur horrible! une douleur qui me tuera! (Il se lève.)

DESGENAIS.

Oui, si tu n'as pas le courage de tuer ton amour, ton amour, dont cette femme est indigne.

RAPHAEL.

Desgenais!

DESGENAIS.

Oui, indigne, je te le jure!... Et, je te le jure aussi, à cette heure, vois-tu bien, Marco cherche froidement les moyens de rompre avec toi... Je parie que déjà elle a rappelé M. de Fresnes, comme elle a rappelé ses amis.

RAPHAEL.

Oh!

DESGENAIS.

Oui, je le parie! (Apercevant de Fresnes, qui paraît à gauche.) Tiens, j'ai gagné!

RAPHAEL, voulant s'élancer.

Lui!

DESGENAIS, le retenant et bas.

Prends garde! tu es déjà fou; ne sois pas ridicule!

SCÈNE V

Les Mêmes, DE FRESNES.

DE FRESNES, saluant du bout de son chapeau *.

Qu'ai-je appris? Comment! notre chère Marco s'ennuie? (Il s'étend sur un sofa.) C'est gentil à vous de venir la distraire, cette bonne petite... Elle est nerveuse en diable... Drôle d'idée qu'elle a eue là de venir s'enterrer dans ce pays... Pas vrai, monsieur Desgenais?

DESGENAIS.

Caprice de femme, monsieur le comte!

DE FRESNES, riant.

Des caprices!... oui, elle en a souvent, cette chère enfant... (Il lorgne Raphaël; celui-ci fait un mouvement. Desgenais le retient.) Elle m'y a habitué... Tenez, à propos de caprice, elle en eut un assez singulier. Elle adore les premières représentations; un jour, elle voulut voir je ne sais quel mélodrame; elle m'écrivit cela assez tard. Je laissai mes affaires, mon cercle et mes journaux, et me voilà courant après le coupon souhaité; plus de place à la location! « Parbleu! m'écriai-je, je n'en aurai pas le démenti; il me faut cette avant-scène, quand je devrais la payer mille écus. » A ces mots, quelques hommes m'entourent, et me voilà porté, entraîné je ne sais où, chez un marchand de vins, je crois; je jette cinq ou six louis sur le comptoir, on me sert mon billet, et je sors possesseur de mon avant-scène. On donnait je ne sais trop quel *Oncle Tom*, il y avait du nègre là dedans. J'envoie l'avant-scène à Marco, et, le soir, je pénètre à la galerie. Marco était charmante au milieu de son bouquet de lilas blanc; derrière elle, il y avait un jeune homme très-ganté... (Lorgnant Raphaël assis à droite.) Eh! parbleu! je crois que c'était vous, monsieur Raphaël... (Raphaël ne répond pas. Continuant.) Vous êtes-vous amusé? Est-ce que vous êtes pour l'émancipation des noirs? (Raphaël, troublé, ne répond pas.)

* De Fresnes, Desgenais, Raphaël.

DESGENAIS.

M. le comte te demande si tu es pour l'émancipation?

DE FRESNES.

J'avais eu déjà le plaisir de vous voir... au bois... avec Marco... dans un coupé que je lui avais donné la veille; une détestable voiture, du reste. Elle me l'a prêtée une fois; vous deviez être fort gêné dans cette carriole. Décidément, je trouve que Binder se néglige depuis quelque temps.

RAPHAEL, *s'élançant vers de Fresnes malgré Desgenais* *.

Monsieur!...

DE FRESNES, *tirant de sa poche un porte-cigare et le présentant à Raphaël.*

Aimez-vous les prinçados, monsieur?... Ah! voilà notre belle Marco...

DESGENAIS, *bas, à Raphaël.*

Nous sommes restés dix minutes de trop, mon bon. (*Marco paraît.*)

SCÈNE VI

Les Mêmes, MARCO.

MARCO, *qui entre par le fond, se retournant et voyant Raphaël* **.

Encore ici?... Eh! bonjour, bonjour, cher comte. (*Elle va à lui.*)

DE FRESNES, *sans se lever.*

Bonjour, mon enfant. Eh! mon Dieu, vous êtes toute pâle. Voulez-vous des bonbons?... (*Il lui en offre. Marco s'assied près de lui; mouvement de Raphaël.*)

DESGENAIS, *bas, à Raphaël.*

Tout cela ne t'arriverait pas, rue de l'Abbaye, 23.

* De Fresnes, Raphaël, Desgenais.
** De Fresnes, Marco, Raphaël, Desgenais.

RAPHAEL, bas.

J'ai envie de tuer quelqu'un.

DESGENAIS.

Tue Marco... Tu rendras service à tes neveux... si tu en as...

DE FRESNES.

Vous voulez donc rentrer à l'Opéra?... Ah! vous avez raison... on vous regrette à l'orchestre... tout le monde s'étonne... Vous rentrerez, c'est dit. C'est gentil de ma part, convenez-en; car, en vérité... (presque à voix basse) je serai ridicule si je vous protége.

MARCO.

Vous?

DE FRESNES.

N'aimez-vous pas M. Raphaël?

MARCO.

Vous êtes insensé...

DE FRESNES.

Vous l'avez aimé, du moins?

MARCO.

Non.

DE FRESNES, d'une voix haute et en riant.

Vous n'avez pas aimé M. Raphaël? (Raphaël écoute.)

MARCO, bas.

Ah! vous me défiez?... Eh bien... (A voix haute.) Non.

RAPHAEL, avec un mouvement.

Ah! c'est trop fort!

DESGENAIS, à Raphaël tremblant.

Viens nous promener dans le bois de Boulogne... Je te raconterai *le Chat botté*... c'est très-intéressant!...

DE FRESNES, bas, à Marco souriant.

Petite ingrate!... Ah çà! vous me prenez donc pour un sot?...

Je n'ignore que ce que je veux bien ignorer; mais ne parlons plus de cela. Vous vous ennuyez, n'est-il pas vrai?

MARCO.

Oui.

DE FRESNES.

Si par hasard ma voiture stationnait à quelques pas d'ici sur les cinq heures, viendriez-vous?

MARCO.

A cinq heures? (Rires au fond.)

DE FRESNES.

Ah!... oui, au fait!... Pardon, vous avez du monde!... (Il lorgne au fond.) Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

MARCO.

Oh! on ne sait pas.

DE FRESNES.

N'est-ce pas mademoiselle Fœdora qui est là-bas?

MARCO.

Oui.

DE FRESNES, avec la plus parfaite indifférence.

Tiens, je la croyais morte. Eh bien, enfin, à huit heures, serez-vous libre?

MARCO.

Attendez, vous le verrez bien.

DE FRESNES, se levant.

Adieu, chère petite; du calme, et vous retrouverez vos belles couleurs. Cette pâleur-là ne sait ce qu'elle dit. Adieu, et n'oubliez jamais que je suis de vos amis. (Il lui serre la main; saluant.) Messieurs!... * (Desgenais salue.)

RAPHAEL, bas, à Desgenais.

Oh! je ne puis le laisser partir ainsi.

* Marco, de Fresnes, Desgenais, Raphaël.

DESGENAIS.

Alors, invite-le à dîner.

RAPHAEL, avec humeur

Oh!

DESGENAIS.

C'est le seul moyen de te tirer de là.

DE FRESNES, à Marco, qui le reconduit.

Il est très-bien, ce jeune homme. (Il salue de nouveau et sort par la gauche; la porte du second salon au fond se referme.)

SCÈNE VII

MARCO, RAPHAEL, DESGENAIS *

DESGENAIS.

Il est parti. (A Marco.) Ah! c'est trop fort! (A Raphaël.) Laisse-moi parler. Je comprends tout, Marco. Que vous plantiez là l'homme que vous n'aimez plus, c'est très-bien, c'est dans nos mœurs; que vous ruiniez les cinq parties du monde, si vous le pouvez, c'est parfait, c'est votre état. Mais ici, face à face, renier celui que vous avez aimé hier au bénéfice de celui que vous aimerez demain!... insulter l'amour qui s'en va en face de l'amour qui vient, souffleter ainsi l'homme qui jetait sous vos pieds sa jeunesse, son talent et son cœur! ah! voilà ce que je ne comprends pas! Mais vous avez bien fait de lever le masque, car Raphaël vous connaît maintenant. (A Raphaël.) Allons, viens, ami; grâce à Dieu, cette femme a rompu le lien suprême qui t'unissait à elle... Relève-toi, et partons... (Il veut l'entraîner.)

RAPHAEL, pâle.

Non... non... laisse-moi... je reste!

* Marco, Desgenais, Raphaël.

DESGENAIS.

Tu restes?... (Changeant de ton.) Marco, vous avez bien fait, vous avez raison, cent mille fois raison, Marco, d'abandonner Raphaël, car les Raphaël ne valent pas les de Fresnes. M. de Fresnes est un vrai gentilhomme et Raphaël n'est qu'un faux artiste ; il a déserté son atelier comme il déserte son courage et sa dignité. Allons, Hermione, frappez ferme ; Pylade est fatigué de conseiller Oreste. (Il prend son chapeau.)

RAPHAEL, voulant l'arrêter.

Desgenais!

DESGENAIS, le repoussant.

Je ne m'appelle plus Desgenais ; je m'appelle l'opinion, je m'appelle le monde. Raphaël Didier! je ne vous connais plus. (Il sort vivement.)

SCÈNE VIII.

MARCO, RAPHAEL. Un silence. Raphaël, très-pâle, s'avance les bras croisés vers Marco assise.

RAPHAEL, d'une voix altérée *.

Vous le voyez, Marco, c'était mon seul ami, et je l'ai laissé partir ; pour vous, je renonce à tout! Marco, n'aurez-vous donc pas une bonne parole pour tous ces sacrifices?

MARCO, sur le sofa, avec ironie.

Des sacrifices?... Mais je vous en ai fait aussi, Raphaël. Nous sommes quittes.

RAPHAEL.

Quittes? En effet, j'ai souffert les sarcasmes du comte. Vous m'avez renié, là, tout à l'heure, comme un laquais ; mon seul ami m'a insulté dans un dernier adieu... vous avez tué ma pensée...

* Marco, Raphaël.

Mais vous avez perdu trois invitations de bal, dix bouquets et quelques bijoux. Oh! vous avez raison, Marco, nous sommes quittes. (Nouveau silence ; il se promène avec agitation. Marco n'ouvre pas la bouche. Revenant près de Marco, d'une voix basse.) Que vous a dit le comte? Il vous a parlé bas tout à l'heure. Que vous a-t-il dit? Je veux le savoir.

MARCO.

Il me parlait des courses.

RAPHAEL.

Vous mentez.

MARCO.

Vous êtes poli!...

RAPHAEL.

Il vous a dit qu'il vous aimait, sans doute?

MARCO.

Peut-être bien.

RAPHAEL.

Et qu'avez-vous répondu?

MARCO.

Je l'ai laissé dire.

RAPHAEL*.

Vous voulez quitter Saint-James?

MARCO.

Oui.

RAPHAEL, avec douleur.

Enfin... vous ne m'aimez plus, n'est-ce pas?... (Silence de Marco. Avec douleur et colère.) Mais répondez-moi donc!

MARCO, souriant.

Est-ce que je le peux?... Vous me faites un crime de ma franchise quand je m'en sers.

** Raphael, Marco.

RAPHAEL.

C'est bien... je comprends. (Après un moment de silence.) Le comte vous a probablement offert de vous reconduire à Paris.

MARCO.

Oui.

RAPHAEL.

Dans sa voiture?

MARCO.

Il ne m'y reconduira pas à pied, probablement.

RAPHAEL, avec colère.

Marco!

MARCO, riant.

Dame!... vous me dites des bêtises aussi.

RAPHAEL, très-agité.

Je vous en préviens, vous ne partirez pas.

MARCO.

Ah! par exemple!... c'est ce que nous verrons.

RAPHAEL.

Vous ne partirez pas, du moins avec cet homme que je hais.

MARCO.

Vous le haïssez? Ma foi! vous avez tort, car il ne vous hait pas, lui.

RAPHAEL.

Parce que je suis indigne de sa haine, n'est-ce pas?

MARCO.

Non, parce que c'est un homme bien élevé!

RAPHAEL, avec colère.

Marco!... (Se contenant.) Oui, Desgenais avait raison, je suis un lâche, car je vous aime!... et vous avez raison aussi; M. de Fresnes est un homme bien élevé, car il vous méprise.

MARCO, souriant.

Ah! vous allez me dire des impertinences à présent!

RAPHAEL.

O fille de marbre! fille de marbre!...

MARCO, se levant.

Ah! tenez, mon cher Raphaël, vous êtes ridicule.

RAPHAEL, après un mouvement.

Eh bien, ma foi, vous avez toujours raison, et je dois, en effet, vous paraître stupide. Je prends tout ça au sérieux, j'ai l'air de croire que c'est arrivé. (Éclatant de rire.) Bah!... c'est pour rire; allez, n'en croyez pas un mot... Et, tenez, je vous aurai oubliée dans dix minutes.

MARCO, souriant.

Eh bien, franchement, tant mieux!...

RAPHAEL, avec la fièvre.

C'était absurde, au bout du compte!... Il n'y avait personne d'heureux daus tout ça; nous souffrions ici et d'autres souffraient là-bas!...

MARCO.

Qui... ces autres-là?...

RAPHAEL.

Ma mère... et Marie!...

MARCO.

Marie?

RAPHAEL, riant follement.

Vous ne la connaissez pas... c'est une honnête fille!...

MARCO.

Raphaël!

RAPHAEL.

C'est toujours pour rire... mais c'est fini, et je veux être gentilhomme comme M. de Fresnes. (Saluant.) Mademoiselle Marco, je vous demande pardon de vous avoir dérangée si longtemps, je

vous laisse à vos plaisirs... Voulez-vous me permettre? (Il veut lui baiser la main; Marco, effrayée par le ton et le regard de Raphaël, se recule un peu.)

RAPHAEL, éclatant encore de rire.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? est-ce que vous avez peur que je ne vous morde? (Il lui baise la main.)

MARCO.

Voyons, Raphaël, soyons amis.

RAPHAEL, après un mouvement.

Amis!... mais, comment donc! très-volontiers.

MARCO.

Il faut venir quelquefois me demander à dîner à Paris, comme les autres!

RAPHAEL, d'un ton singulier.

Comme les autres!... oui... oui... Mais je ne pourrai pas souvent profiter de votre invitation; vous comprenez? mon travail!... il faut que je répare le temps perdu, et puis... quand ces deux femmes qui m'attendent... auront repris l'habitude d'être heureuses, je ne pourrai plus!...

MARCO.

Enfin, tâchez.

RAPHAEL, qui étouffe.

Oui... oui... je tâcherai!... (Il porte violemment la main à sa poitrine avec une expression de douleur.)

MARCO, allant à lui *.

Qu'avez-vous donc?

RAPHAEL, après un violent effort sur lui-même.

Rien!... rien!...

MARCO.

Est-ce que vous retournez à Paris?

* Marco, Raphaël.

RAPHAEL, souriant.

Mais oui...

MARCO.

Eh bien, prenez la voiture; je n'en ai pas besoin.

RAPHAEL.

C'est vrai!... oui!... vous... (S'arrêtant.) Mais moi non plus!... j'aime mieux... marcher... le temps est superbe!... (Ses forces vont le trahir; Raphaël fait un dernier effort, souriant.) Adieu, Marco!.. Adieu!... (Il sort vivement par la droite; la porte du fond s'ouvre aussitôt et les autres paraissent.)

SCÈNE IX

MARCO, JULIAN, MAULÉON, FRANCIS, JOSÉPHA, FŒDORA, JULIETTE.

MARCO, avec un soupir.

Ouf! (Elle tombe sur un canapé.)

JULIAN paraît entre Josépha et Juliette; tous trois sont couronnés de roses. Mauléon cause bas avec Fœdora, Francis va sur-le-champ à Marco.

Marco!... je vous présente des Parisiens de la décadence!...

JULIETTE.

Nous avons tout le jardin sur la tête.

JOSÉPHA, mangeant des cerises.

Ou dans la bouche.

FRANCIS, à Marco.

Vous nous avez donc abandonnés, belle Marco?

MARCO.

Ah! ne m'en parlez pas, mon petit Francis, je viens d'avoir une scène assommante...

FRANCIS.

Bah! contez-moi donc ça... (Ils causent bas.)

JOSÉPHA, à Marco.

Attends, je vais te coiffer ; ce sera un prétexte pour écouter. (Elle vient derrière le canapé de Marco, et lui fait une couronne avec les roses blanches qu'elle retire de ses cheveux. Fœdora éclate de rire.)

MAULÉON.

Ah! Fœdora! vous êtes dure pour le pauvre monde.

FŒDORA.

Je vous avais prévenu!... (Se mettant au piano.) Tenez, voilà la *Polka des pièces d'or*. (Elle commence une polka, Mauléon lui parle bas.)

JULIETTE, à Julian, qui allume un cigare.

Julian, venez danser.

JULIAN.

Je fume!...

JULIETTE.

Qu'est-ce que ça fait? (Elle le fait polker. Tout en polkant.) Oh! que vous êtes maladroit! Vous ne suivez pas le piano!

JULIAN.

C'est le piano qui ne me suit pas.

JULIETTE, s'arrêtant.

Je vous apprendrai la polka.

JULIAN.

Eh bien! c'est ça, et, pour votre peine, je vous apprendrai l'orthographe.

JULIETTE.

Tiens, est-il malhonnête!

FŒDORA.

Juliette, fais donc polker Mauléon ; il m'ennuie.

MAULÉON.

Mais vous n'avez donc pas de cœur ?

JULIAN.

Oh! si, elle en a un; il est là, à gauche. (On rit.)

JOSÉPHA, qui a fini de poser la couronne de Marco.

Alors... comme ça, c'est fini?...

MARCO.

Oui.

JULIETTE.

Quoi? qu'est-ce qui est fini ?

FRANCIS.

Le roman de Marco et de Raphaël.

JULIAN, prenant le milieu.

Bah! c'est donc ça qu'on ne le voit pas?

JOSÉPHA.

Dame! puisqu'il est parti !

JULIAN.

C'est lui qui a rompu ?

MARCO.

Non; c'est moi.

JULIAN.

En êtes-vous bien sûre, Marco?

MARCO.

Cette question!

JULIAN. Fœdora quitte le piano. Tous écoutent.

Ah ! c'est que je sais une histoire... Vous souvenez-vous de cette charmante enfant que nous avons rencontrée une fois à Madrid?

MARCO.

Oui.

JOSÉPHA.

Qui demandait la charité ?

JULIAN.

C'est cela même.

MARCO.

Eh bien?

JULIAN.

Eh bien, la mère de Raphaël l'a adoptée. Je suis allé une fois à son atelier depuis qu'il est ici, et j'y ai vu Marie !

MARCO.

Marie!... Ah! elle se nomme Marie ?

JULIAN.

Elle est plus jolie que jamais. Je l'ai fait causer, et il paraît... (riant) qu'elle aime beaucoup la sculpture.

MARCO.

Ah !

JULIAN.

Elle m'a parlé de Raphaël avec un enthousiasme! c'est plus que de l'amour, c'est de l'admiration. Cette pauvre petite!... elle était si touchante, si naïve; ses beaux yeux avaient tant de larmes en me parlant de l'ingrat, que, ma foi! ça m'a ému, moi ! Je lui ai dit que Raphaël l'aimait, et n'aimait qu'elle.

JOSÉPHA.

Ah! par exemple!

JULIAN.

Eh bien! mais je crois qu'il tiendra mes promesses.

FŒDORA.

Eh ! ma foi ! ça en a assez l'air.

FRANCIS.

Le fait est que ce brusque départ...

JULIETTE.

Cet amour si vite envolé!...

JOSÉPHA.

Ah! Raphaël aime Marie!...

JULIAN, riant.

Tiens!... Joséplia qui a compris!...

FŒDORA, à Marco.

Mais alors tu es jouée, Marco ?

JULIAN, riant.

Marco est immolée, sacrifiée !...

FRANCIS, riant.

Pauvre Marco !

TOUS, d'un ton lamentable.

Pauvre Marco !...

MARCO, se levant.

Vous êtes tous des imbéciles !... (Rire général.)

JULIAN, riant.

Dix louis que Marco réaime Raphaël.

MAULÉON.

Je les tiens.

JULIETTE.

Je parie pour Julian.

FRANCIS.

Dix louis que Raphaël n'aime plus Marco.

MARCO, riant.

Je les tiens. (Rire général.)

JULIAN, riant.

C'est imprudent, Marco ; croyez-moi, passez la main.

MARCO, froidement.

Vingt louis !... trente louis !...

FRANCIS, riant.

Banquo. (Rire général, brouhaha ; ils remontent en tumulte.)

FRANCIS, au fond, du même ton lamentable.

Pauvre Marco !

TOUS, de même.

Pauvre Marco ! (Tous, moins Joséphа, sortent par le fond pêle-mêle et riant aux éclats.)

SCÈNE X

MARCO, JOSÉPHA, puis RAPHAEL.

JOSÉPHA, à Marco pensive *.

Vois-tu, tout ça, c'est des bêtises; mais tu as eu tort de rompre avec Raphaël, car il était le plus gentil de tous...

MARCO, d'un ton singulier. **

Oh ! ce n'est pas fini. (A elle-même.) Et nous verrons bien qui l'emportera de Marco ou de mademoiselle Marie ! cette touchante enfant qui a fait pleurer M. Julian. (Avec une colère froide.) Oh! ces filles !... je les déteste !... comme elles me détestent elles-mêmes sans doute. Je hais ces reproches en bonnet, ces remords en robe d'indienne.

JOSÉPHA ***.

Comme tu es émue! qu'as-tu donc?

MARCO.

J'ai... (Apercevant Raphaël dans la glace qui est près d'elle, à part.) C'est lui!... (Avec joie.) Il est revenu !... (Changeant de ton.) J'ai... que je le regrette, Joséphа ! J'ai... que je l'aime ! est-ce que tu ne l'as pas deviné ? (Raphaël descend lentement.)

JOSÉPHA, étonnée.

Si!... si!... en effet. (A part.) Ma foi, non!

MARCO, feignant la surprise en apercevant Raphaël.

Raphaël !

JOSÉPHA.

Mais oui... Ah ! à la bonne heure ! (Lui prenant la main.) Je suis bien contente ! (A part, en sortant.) Je vais dire à Francis qu'il a perdu. (Elle sort.)

* Marco, Joséphа.
** Joséphа, Marco.
*** Marco, Joséphа.

MARCO, avec un sourire, tendant la main à Raphaël *.

Merci d'être revenu ! merci de n'avoir pas pris toutes mes folies au sérieux ; c'est bien ! et je t'aime plus que jamais. (Raphaël ne répond pas.)

MARCO, voulant l'attirer près d'elle.

Tu m'en veux encore?... Oh! mais je sais me faire pardonner. (Elle lui jette les bras autour du cou et l'embrasse. Raphaël la regarde fixement. Un peu troublée.) Mais qu'as-tu donc ?... Comme tu me regardes ! Ah ! vous me faites peur ! (Raphaël va décrocher un portrait et en retire le cercle.) Que faites-vous ?

RAPHAEL, avec un calme terrible.

Je reprends mon portrait, Marco... mais je vous laisse les diamants. (Il les pose sur la cheminée.)

MARCO.

Raphaël !

RAPHAEL.

Marco ! veux-tu que je te dise pourquoi il y a eu pendant une minute de l'amour sur tes lèvres et dans tes yeux ? Eh bien ! c'est parce que tu as appris qu'en m'aimant, tu pouvais briser un cœur, faire couler des larmes... Ce qui te guidait, ce n'était pas le bonheur de Raphaël, mais le désespoir de Marie. (Mouvement de Marco. Raphaël, lui montrant la porte de droite.) Je n'ai pas bougé de là, Marco ! Adieu... je pars... mais, auparavant, donnez-moi votre couronne, Marco.

MARCO.

Ma couronne !

RAPHAEL.

Je la veux !... (Il s'approche.)

MARCO, se reculant.

Êtes-vous fou ?

RAPHAEL.

Otez ! ôtez cela, Marco !... les roses blanches !... ce n'est que

* Marco, Raphaël.

pour le front des anges, ou le cercueil des vierges ! (Il lui arrache la couronne et la jette à terre.)

MARCO, avec rage.

Monsieur!... (La porte du fond s'ouvre, et tous avancent la tête.)

JULIAN.

Qu'y a-i-il donc?

MARCO, se remettant.

Rien... rien...

RAPHAEL, bas.

Adieu, Marco, adieu pour toujours! (Il se dirige vers la droite.)

MARCO, à part.

Pour toujours, c'est ce que nous verrons.

JULIAN.

Où va donc Raphaël?

MARCO, froidement.

Il ne veut pas dîner avec nous !

ACTE CINQUIÈME

L'atelier de Raphaël.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DIDIER, MARIE. Madame Didier est assise à gauche; elle rêve. Marie est debout, devant le chevalet à droite, et regarde le dessin du troisième acte.

MARIE, soupirant *.

Pauvre petit portrait! est-ce que Raphaël ne te finira pas? (Allant à la fenêtre qui est à gauche.) Joli jardin que j'ai planté sous sa fenêtre, est-ce que Raphaël ne vous verra pas? (Elle arrose les fleurs en chantant d'une voix triste **.)

AIR *nouveau de M. Montaubry.*

C'est le printemps qui recommence
Avec les fleurs et les gazons!
Dieu rajeunit notre existence,
Le ciel est tout plein d'espérance,
La terre est pleine de chansons.

(Madame Didier prête tout à coup l'oreille, se lève et court à la porte, qu'elle ouvre.)

MARIE, s'élançant.

Est-ce que c'est lui?

* Madame Didier, Marie.
** Marie, madame Didier.

MADAME DIDIER, tristement.

Non. (Elle redescend et s'assied)

MARIE.

Il reviendra, n'est-ce pas ?

MADAME DIDIER, assise.

Je n'en sais rien, mon enfant.

MARIE.

Cependant, puisque c'est demain votre fête.

MADAME DIDIER, avec un espoir.

Ah! vraiment! (Secouant la tête.) Il ne s'en souviendra pas.

MARIE.

Vous croyez ? (Elle essuie une larme.)

MADAME DIDIER, l'embrassant.

Pauvre enfant !... tu l'aimes bien ?

MARIE.

Dame!... je vous aime tant !...

MADAME DIDIER, à elle-même.

Oh! cette femme, comme elle nous a fait du mal!

MARIE, avec douleur.

Oh! oui! c'est vrai!... et encore, elle ne le rend pas heureux; M. Julian me l'a dit!

MADAME DIDIER.

Ah!... M. Julian.

MARIE.

Comment peut-elle ne pas l'aimer ... elle qui le voit tous les jours?... Moi, je ne l'ai vu qu'une fois, mais je ne l'ai jamais oublié. (Avec amour.) Il m'a dit de si bonnes paroles ce jour-là* !... c'étaient les premières que l'on me disait... et... (à part) ce baiser!... (Avec des larmes.) Le premier aussi... (avec douleur) et le der-

* Marie, madame Didier.

nier peut-être... (En disant ces derniers mots elle passe à gauche de la table. On entend sonner l'*Angelus* au loin.)

MADAME DIDIER.

L'*Angelus !...* Viens, Marie, prions Dieu pour qu'il nous rende celui que nous aimons tant toutes deux. (Madame Didier est assise. Marie s'agenouille au bout de la table, le dos tourné au public, joignant les mains.) Mon Dieu ! protégez mon fils !... mon amour !... mon espoir !... Mon Dieu !... faites que mon fils soit heureux !... rendez-le au travail. (Ici, Raphaël paraît au fond ; il voit sa mère priant, il se découvre : les cloches tintent toujours.) Ce fils, mon Dieu !... c'est mon orgueil et ma joie !... c'est toute la richesse de ma pauvreté !... rendez-le à la vie calme et heureuse !... rendez-le à l'amour !... aux baisers de sa mère. (Raphaël, sans rien dire, ôte son habit qu'il jette dans un coin, décroche son habit d'atelier et le passe *.)

SCÈNE II

LES MÊMES, RAPHAEL.

MADAME DIDIER.

Ces cloches me font du bien. J'ai prié, et il me semble que c'est Dieu qui me répond.

RAPHAEL.

Oui, c'est Dieu, ma mère.

MADAME DIDIER et MARIE, avec un cri de joie.

Ah !

RAPHAEL, allant à elles.

C'est Dieu ! et il vous dit : « Le voilà, ton enfant prodigue ; je lui ai envoyé le repentir et je le ramène. Pardonne-lui, bonne

* Marie, madame Didier, Raphaël.

mère, comme je lui ai pardonné. » (Il s'agenouille devant sa mère.)

MADAME DIDIER, le couvrant de baisers.

Mon Raphaël!... mon enfant!...

RAPHAEL, se levant et prenant le milieu *.

Ma mère!... Marie!... Je vous retrouve toutes deux, et toutes deux priant pour l'ingrat qui vous oubliait!... (Couvrant de baisers la main de sa mère.) Pauvre mère!... quand je pense qu'il y a deux mois que je ne t'ai embrassée!... deux mois pendant lesquels je ne t'ai pas dit une fois que je t'aimais!... Oh!... j'étais fou!... la vie est si courte!... on n'a pas déjà trop le temps d'aimer sa mère.

MADAME DIDIER, le regardant.

Enfin!... tu m'es rendu!... (Avec inquiétude.) Comme tu es pâle!... Est-ce que tu es malade?

RAPHAEL.

Oui... un peu... mais c'est fini!... (Marchant avec un peu d'agitation.) Te revoilà donc, mon cher atelier... Je n'en sortirai plus... je veux m'y emprisonner... et vous y emprisonner vous-mêmes. (Avec force.) Mon travail, mes rêves, ma gloire, ma sœur et ma mère... mais c'est le bonheur!... cela!... Fermez la porte, Marie, fermez bien vite la porte pour qu'il ne s'en aille plus **.

MARIE, descendant à droite, après avoir fermé la porte de l'atelier.

Que je suis heureuse!

RAPHAEL, regardant sa mère.

Pauvre mère!... Dis donc, toi qui parlais... sais-tu que tu es joliment pâle aussi?...

MADAME DIDIER.

Mais non...

MARIE.

Dame!... maman ne dort plus depuis que vous êtes parti! elle passait toutes les nuits à la fenêtre.

* Marie, Raphaël, madame Didier.
** Madame Didier, Raphaël, Marie.

RAPHAEL.

Pauvre mère!... (Il l'embrasse.)

MARIE.

J'en ai passé aussi. (Elle s'approche de Raphaël.)

RAPHAEL.

Chère petite Marie! (Il l'embrasse.) Puisque me revoilà, mère!... je veux que tu ailles prendre du repos tout de suite pour te rattraper.

MADAME DIDIER.

Mais non... mais non.

RAPHAEL, riant.

Ou bien je m'en retourne.

MADAME DIDIER.

Oh! ne dis pas ça.

RAPHAEL.

Eh bien, alors, fais ce que je veux, bonne mère... va te reposer et fais de beaux rêves.

MADAME DIDIER.

Où tu seras!

RAPHAEL.

Parbleu!... (Il l'embrasse encore.) Au revoir mère! Au revoir.

MADAME DIDIER.

Oui, oui, à bientôt, mon Raphaël, à bientôt... Oh! comme j'ai bien fait de prier! (Elle sort.)

SCENE III.

MARIE, RAPHAEL *.

RAPHAEL, assis sur le bout de la table.

Eh bien, et vous Marie?...

* Raphaël, Marie.

MARIE.

Oh! moi... je resterai, à moins que vous ne me chassiez.

RAPHAEL.

Vous chasser? (A part, en la regardant.) Pauvre enfant! quelle joie dans ses yeux, qui ont bien pleuré, sans doute!

MARIE.

Comme vous me regardez!

RAPHAEL, lui tendant la main.

Il y a si longtemps que je ne vous ai vue, Marie!

MARIE, allant à lui.

Ce n'est pas ma faute.

RAPHAEL.

Non, c'est la mienne; mais nous ne nous quitterons plus, rassurez-vous... (Se reprenant.) Rassure-toi.

MARIE, souriant. Elle s'assied sur le fauteuil, près de la table.

J'aime mieux ça.

RAPHAEL.

Chère enfant!

MARIE.

Si vous saviez quels vilains rêves j'ai faits depuis que vous nous avez quittées!

RAPHAEL.

Et moi donc!

MARIE.

Vous aussi?

RAPHAEL, avec un commencement de fièvre.

Oui, oui, j'ai fait un mauvais rêve et qui a duré bien longtemps, Marie! J'ai rêvé qu'il y avait au monde des femmes qui passaient leur vie tout entière à tuer ce qu'il y a de noble et de grand, la gloire et l'amour; des femmes qui s'éveillaient le matin en se demandant froidement quelle ruine elles causeraient ce jour-là, quel Dieu elles renieraient la nuit suivante. J'ai rêvé que ces

femmes-là étaient fêtées et heureuses, qu'il y avait des gens qui étaient fiers de s'asseoir à leurs côtés et de manger à leur table; que les plus beaux noms s'inscrivaient sur leur liste banale un an à l'avance, afin d'obtenir la faveur de se ruiner pour elles. J'ai rêvé que l'on se disputait une fleur de leur bouquet, un morceau de leur ceinture, et qu'en échange ces gens-là leur donnaient la fortune de leurs femmes, la dot de leurs filles et l'honneur de leurs maisons. Tu le vois, Marie, c'était un horrible rêve; mais je suis réveillé, et le réveil, c'est toi, c'est ma mère; le réveil, c'est la même prière que faisaient deux femmes, là, tout à l'heure; le réveil, Marie, c'est la religion et l'amour.

MARIE, lui prenant la main *.

Oh!... comme votre main est glacée!

RAPHAEL, passant à sa statue **.

Oh! ce n'est rien... je vais réchauffer mes doigts en travaillant...

MARIE, inquiète.

Non... non, il ne faut pas travailler ce soir... Je ne sais, mais vous paraissez souffrant.

RAPHAEL.

Un peu... oui... c'est la fatigue... mais c'est égal! D'ailleurs, il me semble que ça me fera du bien de travailler. (S'arrêtant.) Tiens, ma terre est durcie!

MARIE.

Voulez-vous de l'eau?

RAPHAEL.

Ça n'y ferait plus rien, il est trop tard. Ah! (Moment de silence.) Marie, je vais achever ton portrait... tu sais... ce portrait commencé. (Il se met au chevalet.) Pendant ce temps-là, tu chanteras... veux-tu?

MARIE.

Ça vous fera plaisir?

* Marie, Raphaël.
** Raphaël, Marie.

RAPHAEL.

Oui, oui, Marie.

MARIE, à part.

Qu'a-t-il donc? (Elle chante en l'observant avec inquiétude.)

C'est le printemps qui recommence
Avec les fleurs et les gazons!...
Dieu rajeunit notre existence,
Le ciel est tout plein d'espérance,
La terre est pleine de chansons!

RAPHAEL, mettant tout à coup la main sur son cœur.

Ah!... là! là!... j'ai du feu... je brûle... Donne-moi à boire. (Marie va prendre un verre et le remplit à la fontaine, à droite.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, DESGENAIS *.

DESGENAIS, avec joie.

Il est revenu et il travaille... Bah! je te gronderai demain... embrasse-moi d'abord.

RAPHAEL. Le délire commence.

Travailler?... (Jetant ses papiers et ses crayons.) Non... je ne peux pas!... je ne peux pas!...Si vous voulez que ma pensée soit à mon travail, ôtez-les donc de devant moi... chassez-les... chassez-les...

DESGENAIS.

Qu'a-t-il donc? (Lui prenant la main.) Sa main est brûlante...

MARIE.

Elle était glacée tout à l'heure. (Musique à l'orchestre qui rappelle le motif de l'apparition des statues au prologue. La nuit vient par degrés.)

RAPHAEL, debout; le délire redouble; il regarde dans le vide, l'œil fixe.

Les voyez-vous?... les voyez-vous... là-bas... là-bas?...

* Desgenais, Raphaël, Marie.

DESGENAIS.

Mais qui donc?

RAPHAEL.

Les filles de marbre... Pourquoi donc me poursuivez-vous ainsi? pourquoi tendez-vous vers moi vos bras nus? Je ne vous connais plus!... je ne veux plus vous connaître!... Vous restez?... Eh bien! ce que vous m'avez fait, je vous le ferai... Vous m'avez déchiré le cœur... A mon tour!... (Il fait le geste et recule.) Desgenais... ma main n'a rien trouvé... Tu ne sais pas, elles n'ont pas de cœur!...

DESGENAIS.

Mon ami! calme-toi!

MARIE.

Raphaël!

RAPHAEL, la regardant fixement.

Qui êtes-vous?... que me voulez-vous?...

MARIE.

Mais je suis Marie... Marie, votre sœur.

RAPHAEL.

Tu es Marie... Ah! oui, je sais... une jeune fille que ma mère aime bien. Alors, si tu es Marie, donne-moi le bras... et viens... bien loin d'ici, bien loin... Je ne peux plus marcher *! (Desgenais le soutient; ils le font asseoir dans le grand fauteuil, à gauche.) Pauvre enfant! tu es l'orpheline que l'orage a jetée près de nous... tu étais ma fille... et bientôt tu seras encore orpheline...

MARIE.

Non, non... vous vivrez... entre votre mère et moi... Nous vous aimerons tant!

RAPHAEL.

Oui, tu m'aimais bien, n'est-ce pas, pauvre enfant abandonnée?

* Marie, Raphaël, Desgenais.

tu vivais agenouillée dans ton amour, et j'ai passé près de toi sans te voir! Tu me souriais, et je n'ai pas vu ton sourire... tu me tendais la main au bord de l'abîme, et je n'ai pas vu ta main, et je suis tombé. (Avec des larmes.) Ah! je vois bien maintenant où est le bonheur, Marie! il est dans votre amour à toutes deux; ce bonheur, je le vois, je le touche!... je vais l'atteindre!... il est trop tard!...

MARIE.

Mon Dieu! mon Dieu!

RAPHAEL, se soulevant et retombant aussitôt.

Je veux embrasser ma mère... Non... elle dort... elle rêve que je suis heureux; Marie, tu lui porteras mes baisers. (Il l'embrasse.) Ne la quitte pas... elle est si vieille... Ma pauvre mère! elle aussi va être orpheline!

MARIE, avec désespoir.

Raphaël! mon frère!...

RAPHAEL, souriant et répétant d'une voix faible la chanson de Marie.

Le ciel est tout plein d'espérance,
La terre est pleine de chansons.

(Sa tête retombe.)

MARIE, avec un cri étouffé.

Ah! mort! (Elle tombe à genoux devant Raphaël. — L'orchestre joue en sourdine l'air de la chanson de Marie. — On entend frapper trois coups à la porte de l'atelier.)

SCÈNE V

LES MÊMES, JOHN, puis MARCO.

JOHN, paraissant.

M. Raphaël Didier?

DESGENAIS, cachant Raphaël.

Que voulez-vous?

JOHN.

C'est madame!

DESGENAIS, avec un mouvement.

Elle est là?... Qu'elle entre! (John s'efface, Marco paraît. Musique des statues au premier acte.)

DESGENAIS.

Vous demandez Raphaël, Marco? (Le découvrant.) Tenez, le voilà!

MARCO, avec un cri.

Raphaël!

DESGENAIS, étendant le bras du côté de la chambre de madame Didier.

Prenez garde, madame! vous allez réveiller sa mère!

FIN.

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET Cie.

CENDRILLON

COMÉDIE

PARIS. — TYP. MORRIS ET COMPAGNIE
rue Amelot, 64.

CENDRILLON

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

THÉODORE BARRIÈRE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 23 décembre 1858.



PARIS
A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
14, RUE GRAMMONT

1859

PERSONNAGES

—

MADAME FONTENAY, veuve, 35 ans. . . .	Mmes Chéri-Lesueur.
MARIE, sa fille aînée, 18 ans.	Victoria.
BLANCHE, sa fille cadette, 17 ans.	Delaporte.
LE VICOMTE GEORGE DE SPARE, fiancé de Blanche, 28 ans.	MM. Dupuis.
CLAUDE PARISOT, instituteur des deux jeunes filles, 34 ans.	Landrol.
ANTOINE FONTENAY, riche fermier, neveu de Mme Fontenay, 38 ans.	Geoffroy.
MARIANNE, nourrice de Marie.	Mme Mélanie.
JUSTIN, domestique du château.	MM. Priston.
PIERRE, JEAN, } idem.	Numa fils.
JULIETTE, femme de chambre de Blanche. . .	Mme Stegmann.
GUILLAUME, domestique d'un château voisin. .	M. Leménil.

Au château de Mme Fontenay, en Bourgogne. — De nos jours.

S'adresser pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. Hérold, régisseur de la scène, au Gymnase.

CENDRILLON

ACTE PREMIER

Une salle basse ouvrant sur un parc par deux portes vitrées; grande et haute cheminée à droite. Pied d'un escalier et porte à gauche. Grande table ronde au milieu ; chaise longue près de la cheminée.



SCÈNE PREMIÈRE

JUSTIN, PIERRE JEAN, MARIANNE. (Au lever du rideau, Marianne file au rouet, assise auprès de la cheminée. Justin tient un livre et lit. — Pierre et Jean battent les meubles. — On devine aux sourires qu'ils échangent entre eux, et à la façon distraite dont ils accomplissent leur besogne, que le seul but des deux valets est de gêner leur camarade.)

JUSTIN, lisant.

« On la chargeait des plus viles occupations de la maison ; » c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui » frottait la chambre de madame et de mesdemoiselles ses » filles. » (Le sens de ces quelques lignes doit être complétement perdu pour le public, grâce au bruit forcené que font Pierre et Jean.)

JUSTIN, avec impatience et pleurant presque.

Ah ça, voyons ! vous le faites donc exprès, à la fin des fins ?

PIERRE, goguenard.

Nous gênons monsieur Justin ? Si monsieur Justin le désire, nous allons nous retirer.

JUSTIN.

Eh bien, oui, allez-vous-en, là, j'aime mieux ça.

PIERRE.

Que ne le disiez-vous plus tôt ?

JUSTIN, voulant reprendre sa lecture.

« Elle couchait tout au haut... » (Pierre et Jean font encore plus de bruit qu'auparavant.)

JUSTIN, élevant la voix.

« Elle couchait tout au haut... » (Le bruit redouble.—Perdant patience.) Ah! c'est trop fort aussi !

PIERRE, gravement.

Il faut pourtant bien que nous fassions notre besogne.

JUSTIN, avec des larmes daus la voix.

Laissez-moi donc tranquille; cette salle a été faite ce matin... Tout ça, c'est uniquement pour me contrarier.

PIERRE, se moquant.

Oh! pleure donc un peu. Ce petit bêta-là, il larmoie à propos de rien, maintenant.

JUSTIN.

Eh bien, après? Il vaut mieux pleurer à propos de rien que de rire à propos de tout, grands sans cœur. (Pierre et Jean éclatent de rire.) Moquez-vous bien; mais, à cette heure, je suis sensible, moi, et c'est à ce bon monsieur Claude Parisot que je le dois, car autrefois j'étais un vaurien comme vous autres, et il m'a donné une belle âme. (Les deux Valets rient plus fort.)

MARIANNE, s'interposant.

Pierre, Jean, voyons, laissez ce garçon tranquille.

PIERRE.

Eh bien aussi, madame Marianne, pourquoi s'amuse-t-il à lire des bêtises dans les livres, au lieu de faire son ouvrage?

JUSTIN.

Mon ouvrage?... *Elle est faite* depuis longtemps, en attendant qu'on soit levé dans le château, et que je puisse aller prendre les ordres chez madame, mon temps m'appartient; je peux donc l'employer comme je veux, et ça ne vous regarde pas d'abord. (La voix de Justin a été, comme précédemment, tout à fait couverte par les rires et le bruit des deux Domestiques.—Rageant.) Oh! si j'étais fort comme un Turc!... (En ce moment Juliette entre par la porte de gauche.)

JULIETTE.

Êtes-vous fous de faire un pareil bacchanal?... On vous entend de l'appartement de mademoiselle Blanche. Vous allez la réveiller, et madame sera furieuse.

JUSTIN, content.

Là !...

PIERRE, vexé.

Cependant, mademoiselle Juliette, il faut bien épousseter les meubles, frotter.

JULIETTE.

Eh bien ! allez frotter dans le parc.

JUSTIN.

C'est bien fait.

JULIETTE.

D'ailleurs, vous avez autre chose à faire.

PIERRE.

Quoi donc ?

JULIETTE.

Vous avez à exécuter les ordres que monsieur Claude Parisot a donnés hier pour la fête de madame.

PIERRE.

Eh bien ! lesquels donc ?

JULIETTE.

Il faut monter des caves une pièce de vin pour les paysans. — Il faut prévenir les musiciens qui composeront l'orchestre, et porter au château voisin quelques invitations qui ont été oubliées, et que voilà. (Elle leur donne des lettres.) Ainsi, dépêchez-vous.

PIERRE.

C'est bon, *mademoiselle J'ordonne !*... Il va y en avoir, du désordre, ici... ça va être bien amusant !

JULIETTE.

Eh bien ?

PIERRE.

On s'en va, mon Dieu, on s'en va ! (Il sort.)

JUSTIN.

Ah ! nous en voilà débarrassés !

MARIANNE.

Dites donc, mademoiselle Juliette, madame ne se doute toujours pas que c'est aujourd'hui sa fête?

JULIETTE.

Pas du tout.

MARIANNE.

Tant mieux! ça nous permettra d'attendre, pour la lui souhaiter, que Robert ait enfin rapporté de Paris les cadeaux de nos demoiselles. (On sonne dans les appartements.)

JULIETTE.

Voilà mademoiselle Blanche qui m'appelle! Quand madame sonnera, voudrez-vous y aller, madame Marianne?... Rosine est à la ville.

MARIANNE.

Soyez tranquille. (Juliette rentre.)

SCÈNE II

JUSTIN, MARIANNE.

JUSTIN.

Maintenant que nous voilà seuls, madame Marianne, voulez-vous que nous reprenions notre lecture?

MARIANNE.

Comme tu voudras, mon garçon.

JUSTIN.

Ça commençait déjà à m'attendrir, quand ils sont venus là... Avec ces méchants gars-là, on ne peut pas pleurer tranquillement!... (Feuilletant le livre.) Voyons! Où en étais-je?... Ah! m'y voilà! (Lisant.) « C'était elle qui nettoyait la vaisselle » et les montées, qui frottait la chambre de madame et celle » de mesdemoiselles ses filles; elle, elle... » (Justin est obligé de s'arrêter pour essuyer une larme. Il se mouche bruyamment et continue.) « Elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, » sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs étaient » dans des chambres parquetées où... où... (Sanglotant tout à coup.) Hou! hou! hou!...

MARIANNE, souriant.

Voyons, voyons, mon garçon, console-toi... C'est un conte.

JUSTIN, pleurant toujours.

Je sais bien... mais ce conte-là me fait penser à mademoiselle Marie, l'aînée de nos deux demoiselles...

MARIANNE.

Prends garde, Justin, si madame t'entendait!...

JUSTIN.

Eh bien! je voudrais qu'elle m'entendrait... ça serait bien fait! parce que ce n'est pas juste, non plus, à madame Fontenay, de ne pas aimer mademoiselle Marie autant que...

MARIANNE, soupirant, à part.

Ah! je sais bien!

JUSTIN.

Pauvre mademoiselle Cendrillon! (Se reprenant.) Pauvre mademoiselle Marie!... on ne l'aime pas non plus, elle... c'est le pauvre chien de la maison...

MARIANNE.

Voyons, Justin, tu exagères!... Il n'y a pas le moindre rapport entre ta Cendrillon et notre demoiselle.

JUSTIN.

Si! si! madame Marianne... et la preuve, c'est qu'on l'a surnommée comme ça dans le pays!... Non, voyez-vous, quand je pense à toutes les injustices que... eh bien! c'est plus fort que moi... (Sanglotant.) Hou! hou! hou!... (Claude paraît. Il est entré vivement, et s'est débarrassé de son manteau et de son chapeau.)

SCÈNE III

CLAUDE, JUSTIN, MARIANNE.

CLAUDE.

Qu'est-ce que tu as donc, mon garçon?

MARIANNE.

Ah! monsieur Claude... (Elle se lève.)

CLAUDE.

Qu'est-ce qui te fait pleurer ainsi?

JUSTIN.

C'est le livre que vous m'avez prêté, monsieur Claude... C'est bien amusant, allez!

MARIANNE.

D'où venez-vous donc, si matin, monsieur Claude?

CLAUDE, *un peu embarrassé.*

Je viens de me promener dans la campagne.

MARIANNE.

Mais, vous êtes tout en nage!

CLAUDE.

Oui... Je m'étais attardé... et, craignant que l'on eût besoin de moi ici, j'ai couru...

JUSTIN.

Voulez-vous prendre quelque chose de chaud, monsieur Claude?

CLAUDE, *souriant.*

Merci, mon garçon.

JUSTIN, *s'attendrissant.*

Ah! c'est que si vous aviez une indisposition seulement, moi, j'en ferais une maladie; car, après mademoiselle Marie...

MARIANNE.

A propos? Je suis étonnée que Marie ne soit pas déjà descendue; elle est plus matinale, d'ordinaire.

CLAUDE, *vivement.*

Oh! mademoiselle Marie est levée.

MARIANNE.

Vous l'avez vue?

CLAUDE, *embarrassé.*

Oui... dans le parc.

JUSTIN.

Dans le parc?... Ça se trouve bien, voilà qu'il recommence à repleuvoir... toujours de la pluie et du soleil. Depuis ce matin le diable ne fait que marier sa fille, et...

voulez-vous que j'aille au-devant d'elle... de mademoiselle Marie.

MARIANNE.

Oui, oui, va, mon garçon...

JUSTIN.

Oh ! je vas bien courir, allez !... (Il sort.)

CLAUDE.

Mademoiselle Marie ne sera peut-être pas contente.

MARIANNE.

Pourquoi ?

CLAUDE.

Ah ! c'est que... lorsqu'elle est dans ses rêveries, elle n'aime pas qu'on vienne la troubler.

MARIANNE.

Oui, et ces rêveries-là finiront par lui jouer un mauvais tour ; elle ne confie ses chagrins à personne, elle fait même tout ce qu'elle peut pour les cacher, et ça la fait souffrir, ma pauvre Marie. Ah ! c'est que la jalousie est un vilain mal, et ma pauvre petite Marie est jalouse, bien jalouse... car sa sœur est choyée, caressée du matin au soir, et elle, elle a des baisers quand il en reste, et il n'en reste jamais. Cette préférence est tellement sensible...

CLAUDE.

Oui, tout le monde s'en aperçoit, excepté madame Fontenay, qui, j'en suis sûr, ne s'en doute pas.

MARIANNE.

Mais alors, il faudrait...

CLAUDE.

Eh ! c'est très-délicat, madame Marianne.

MARIANNE.

Avec tout cela, les préférences vont leur train, car voyons, entre nous, est-ce que c'est bien dans l'ordre naturel de marier la cadette avant l'aînée ?... Mais dame, ça devait arriver, c'est tout simple... vu qu'au bal, au théâtre, partout, madame a toujours su s'arranger pour mettre mademoiselle Blanche en avant, si bien que c'est elle qui a trouvé un prétendu la première.

CLAUDE.

Oui, monsieur le vicomte George de Spare, un enfant du pays, un enfant de la Bourgogne, qui s'est toujours souvenu du pauvre Claude qui lui dénichait des nids aux vacances.

MARIANNE.

Oh ! c'est un beau mari que Blanche aura là !... Quant à sa sœur, vous verrez qu'on la mariera, un jour, au premier venu, pour s'en débarrasser... Écoutez : il faut parler à madame ; vos avis ne sauraient être mal reçus, car madame vous aime, vous estime... Elle ne fait presque rien sans vous consulter. N'avez-vous pas été le précepteur de nos deux demoiselles ?

CLAUDE, secouant la tête.

Oui, c'est-à-dire que, resté orphelin à dix-huit ans, sans pain et sans abri, j'ai été recueilli par monsieur Fontenay, qui, pour épargner des souffrances à mon orgueil, a eu la générosité de me donner le titre de précepteur de ses enfants. Pauvre précepteur, qui n'avait déjà plus rien à enseigner à ses élèves quand l'aînée n'avait pas douze ans!

MARIANNE.

Enfin, il faut bien croire cependant que monsieur Fontenay vous estimait plus que vous ne vous estimez vous-même, puisqu'en mourant il vous a chargé de poursuivre le procès qu'il avait commencé contre son ours de neveu, monsieur Antoine Fontenay.

CLAUDE.

Ah ! à propos, madame Marianne, j'ai fait la commission de madame, monsieur Antoine viendra ce matin même.

MARIANNE.

Ici ?

CLAUDE.

Oui... madame veut lui parler... elle espère l'amener à un arrangement... mais elle aura de la peine, car monsieur Antoine ne connaît qu'une chose au monde, l'argent, et comme il est à peu près sûr de gagner son procès...

MARIANNE.

Cependant, il y a eu captation, comme dit votre homme d'affaires : car mademoiselle Fontenay, la belle-sœur de

madame, n'aurait jamais songé à dépouiller ses deux nièces au profit de ce neveu-là.

CLAUDE.

Je le crois; mais le testament est là.

MARIANNE.

Cinq cent mille francs dans la corbeille de mariage de chacune de nos demoiselles, avec les trois cent mille francs que madame y met déjà, c'eût été gentil, pourtant. — Oh ! il ne faut pas abandonner le procès, monsieur Claude.

CLAUDE.

Oh ! si je n'avais pas cette tâche à remplir, je ne resterais pas longtemps ici.

MARIANNE.

Que dites-vous ?

CLAUDE.

Je dis , ma bonne Marianne, que ce devoir une fois accompli, il me serait impossible de continuer à manger un pain que je ne gagnerais plus du tout... Je partirai... je finirai par où j'aurais dû commencer... Je serai maître d'école dans un pauvre petit village, après avoir passé quatorze ans de ma vie dans un riche château (avec émotion), et je ne reverrai plus jamais, sans doute, ces deux êtres que j'avais appris à chérir... Je les aime tant!...

MARIANNE.

Mais pourquoi partir? Quand elles se marieront, vous pourriez tout naturellement...

CLAUDE.

Recommencer un jour, pour leurs enfants, ce que... (d'une voix émue.) Non, non, je ne pourrais plus. (Se remettant aussitôt.) Je suis trop vieux.

MARIANNE.

Trop vieux? vous n'avez pas trente-quatre ans.

CLAUDE.

Oh ! c'est égal. J'ai beaucoup vieilli depuis deux années.

MARIANNE, riant.

Oui, oui; oh ! vous êtes un vieillard bien respectable. (Elle est remontée.) Oh ! mon Dieu ! encore la pluie ! et Marie ne rentre pas... L'imprudente enfant!...

CLAUDE, à part.

Oh! oui, bien imprudente!... quand je songe à tout à l'heure... Ah! c'est elle.

MARIANNE.

Vous croyez?

CLAUDE.

Oui, j'entends le bruit de ses pas.

MARIANNE.

En effet... la voilà.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARIE, puis aussitôt JUSTIN.* (Marie a son mantelet et son chapeau tout couverts de pluie; elle tient un bouquet qu'elle dépose sur la chaise longue, en cachette de Marianne.)

MARIANNE.

Mais arrivez donc, vilaine.

MARIE.

Ne gronde pas, Marianne.

MARIANNE.

Si fait. (Elle l'embrasse.) Si ça a le sens commun! (Lui prenant son mantelet et son chapeau.) La voilà toute trempée... mais au fait, j'y pense, je croyais que Justin était allé au-devant de vous.

MARIE, souriant.

Il y est venu, en effet, mais..

JUSTIN, qui s'est avancé tout penaud.**

Mais dans mon empressement, j'ai oublié de prendre un parapluie.

MARIANNE, haussant les épaules.

Ah! mon Dieu!... (A Marie.) Asseyez-vous là, près du feu. (Elle la fait asseoir... s'agenouillant devant elle.) Donnez-moi vite vos sabots. (Elle les lui ôte... les admirant.) Regardez-moi un peu ce petit pied!...

JUSTIN, avec des larmes... à part.

Pardine!... c'est le pied de Cendrillon! (Il pousse un gémissement.)

* Claude, Marie, Marianne.

** Claude, Justin, Marie, Marianne.

MARIE.

Qu'est-ce que tu as donc, Justin?...

JUSTIN, troublé.

Rien, rien, mademoiselle, je suis heureux. (On sonne dans les appartements.)

MARIANNE.

Ah! on sonne chez madame, je vous laisse. Chauffez-vous bien, d'abord... (la menaçant) si vous êtes enrhumée...

MARIE, souriant.

Tu me feras de la tisane. (Elle l'embrasse.)

JUSTIN, avec sentiment.

Moi aussi, mademoiselle!... (soupirant) moi aussi... (avec passion) et toute ma vie!...

MARIANNE.

Allons, allons, va donc, toi!

JUSTIN.

Me voilà, madame Marianne, me voilà. (Ils sortent.)

SCÈNE V

CLAUDE PARISOT, MARIE.

CLAUDE.

Êtes-vous bien ainsi?

MARIE.

Très-bien, monsieur Claude. Merci. (Elle le regarde avec douceur.)

CLAUDE.

Ah ça! mademoiselle mon élève, pourquoi sortir par un temps pareil?... Vous mériteriez...

MARIE, lui tendant la main.

Pourquoi? vous le savez bien.

CLAUDE, troublé.

Moi? mais non.

MARIE.

Laissez donc, est-ce que je ne vous ai pas vu quand je suis partie? Vous vous glissiez avec précaution à travers les arbres du parc, puis vous vous cachiez dans les bas côtés de

la route, ne me quittant pas des yeux, réglant de loin votre marche sur la mienne, veillant sur moi, comme toujours... (se levant) comme cette fois où, m'étant trop éloignée en me promenant dans la forêt, je m'aperçus tout à coup que j'avais perdu ma route. La nuit était venue, j'avais bien peur, j'appelai! et votre voix me répondit. Est-ce vrai?

CLAUDE, balbutiant.

Oui... cette fois-là... le hasard...

MARIE.

Dites donc la même sollicitude, qui veillait encore tout à l'heure sur moi, tandis que je me penchais sur le bord du lac où croissent ces petites fleurs sauvages que ma mère aime tant, et dont j'ai tenu à lui composer un bouquet.

CLAUDE.

Mais... je vous assure!...

MARIE, avec tendresse.

Je vous ai vu, vous dis-je! vous étiez à deux pas de moi, derrière un saule, n'osant vous montrer, ni vous opposer à mon caprice, mais prêt à me sauver, si le pied m'avait fait défaut sur la terre humide, si la branche à laquelle je m'accrochais était venue à se rompre. Est-ce vrai? (Elle lui tend la main.)

CLAUDE, ému.

C'est vrai!...

MARIE.

Bon monsieur Claude!...

CLAUDE.

Mademoiselle!...

MARIE.

Pourquoi ne dites-vous donc plus : Mon enfant! comme autrefois?...

CLAUDE, avec tendresse.

Eh bien, mon enfant, pourquoi vous exposer ainsi? et puisque vous vouliez un bouquet de ces fleurs, pourquoi ne m'avoir pas dit d'aller vous les cueillir?

MARIE.

Parce que je tenais à les cueillir moi-même. Vous avez

bien compris ma pensée, puisque vous n'avez pas osé... (Lui montrant les fleurs.) Elles sont belles, n'est-ce pas?

CLAUDE.

Mais vous vous êtes blessée?

MARIE, passant devant lui. *

Non, les ronces m'ont un peu déchiré les mains, et j'en ai été tout heureuse; car il m'a semblé que mon bouquet en aurait plus de prix, et qu'il en accompagnerait mieux le cadeau que je ferai à ma mère. (A Pierre.) A propos, Pierre! Robert n'est pas revenu de Paris?

PIERRE.

Non, mademoiselle.

MARIE.

Il tarde bien. (Donnant son bouquet.) Faites-moi le plaisir de porter ces fleurs dans ma chambre, mettez-les dans l'eau, et faites en sorte qu'on ne les voie pas.

PIERRE.

Oui, mademoiselle. (Il sort.)

MARIE, à Claude, en confidence.

Vous savez que j'ai brodé un voile pour ma mère?

CLAUDE.

Oui.

MARIE.

Tantôt il sera enfermé dans un joli coffret que j'ai fait faire tout exprès, et que Robert va rapporter de Paris... Oh! j'ai bien travaillé, allez!... voilà bien longtemps que je suis après mon voile.

CLAUDE.

Et... comme il est très-joli, vous pensez que le travail vaudra un beau compliment à l'ouvrière; et, quant à vos petites fleurs sauvages, vous espérez bien aussi qu'on vous les payera, n'est-ce pas... (très-ému) avec... un baiser?

MARIE, s'efforçant de sourire.

Dame... oui; et... c'est bien le moins.

* Pierre, Marie, Claude.

CLAUDE, à demi-voix.

Voilà un an, jour pour jour, n'est-il pas vrai, que... vous attendez ce baiser-là?...

MARIE, se remettant d'un premier mouvement.

Moi?... mais je ne vous comprends pas, monsieur Claude... Je ne sais ce que vous voulez dire.

CLAUDE, avec tendresse.

Bien vrai?... Vous ne me cachez rien?

MARIE.

Non, rien.

CLAUDE.

Alors, si vous aviez jamais quelque secret... quelque chagrin dans le cœur... vous me les confieriez, n'est-ce pas?

MARIE.

Sans doute.

CLAUDE.

Vous viendriez chercher des consolations, du courage auprès de votre pauvre professeur?

MARIE, cachant toujours son émotion.

Oui, oui, mon bon Claude... mais je n'ai pas de secret... pas de chagrin... (Avec effort.) Je suis heureuse, bien heureuse!... Et comment pourrait-il en être autrement, je vous le demande, le jour de la fête de ma mère?...

CLAUDE.

Mais...

MARIE.

Voici Blanche.

BLANCHE, accourant. *

Grande nouvelle, Marie, grande nouvelle! (A Claude.) Bonjour, monsieur Claude. Voici une lettre de monsieur George; il arrive aujourd'hui... à deux heures.

MARIE.

Tant mieux!

CLAUDE.

Je vais donner des ordres pour qu'on lui prépare un appartement.

* Marie, Blanche, Claude.

BLANCHE.

C'est cela... Merci, mon bon monsieur Claude. Merci! (Claude salue et sort.)

SCÈNE VI

MARIE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ce cher George... Quel bonheur!... Il arrivera encore à temps pour souhaiter la fête à maman, car il faut bien espérer que ce maudit Robert sera de retour pour le dîner.

MARIE.

Oh! il ne peut tarder maintenant.

BLANCHE, riant.

Pourvu que notre affreux cousin, monsieur Antoine, ne tombe pas ici au moment solennel!... S'il venait bientôt, au moins, maman pourrait en être débarrassée pour l'arrivée de monsieur George! (Par réflexion.) Tiens, au fait... ce serait amusant de les voir ensemble. Ils font un tel contraste... Notre cousin avec ses manières campagnardes, ses grosses mains rouges et son rire à briser les vitres, et monsieur George avec son air comme il faut, ses mains blanches bien gantées... Le trouves-tu bien mon George?

MARIE, souriant.

Oui, très-bien...

BLANCHE.

Il m'aime, n'est-ce pas?

MARIE.

Est-ce que tu en doutes?

BLANCHE.

Oh! non... mais j'aime bien que tu me le dises, quand il ne peut pas me le dire lui-même.

MARIE.

Comment ne t'aimerait-il pas?... Toi si douce, si jolie!

BLANCHE.

Oh! jolie? pas tant que toi... Et dire que s'il t'avait rencontrée la première, c'est toi qu'il aimerait à cette heure...

c'est effrayant... Est-ce que tu ne penses pas à te marier, toi?

MARIE.

Non.

BLANCHE.

Tu n'as jamais remarqué personne?

MARIE.

Jamais.

BLANCHE.

Au bal, cet hiver, nous avons rencontré pourtant beaucoup de jeunes gens très-gentils, et qui se donnaient assez de mal pour obtenir un regard de mademoiselle Marie.

MARIE.

Eh bien, vrai, je ne les ai même pas vus.

BLANCHE.

C'est bien dangereux tout de même, le monde; car on rencontre là de bien jolies femmes, très-coquettes encore... et quand George sera mon mari, si elles allaient être coquettes avec lui!

MARIE.

Qu'importe? puisqu'il t'aime, elles en seront pour leurs frais de coquetterie.

BLANCHE.

Oh! d'abord, s'il me trahit, je le tue! (Riant.) Je voudrais bien savoir si je serai jalouse.

MARIE, d'un ton singulier.

Je ne te le souhaite pas, Blanche.

BLANCHE, riant.

Je ne me le souhaite pas non plus... ça rend trop maigre!

MARIE.

Trop maigre?

BLANCHE.

Oui... Tu ne te souviens pas de Betzy, qui s'est mariée il y a trois ans, et que nous avons rencontrée, l'année dernière, au bal de l'hôtel de ville?...

MARIE, distraite.

Non.

BLANCHE.

Cette pauvre fille ! je crois la voir encore, avec sa longue taille, ses longs bras, et ses longues anglaises, qui tombaient de chaque côté de ses longues joues!... En me parlant, elle promenait un long regard dans toutes les parties du salon où nous nous trouvions... puis, tout à coup, elle s'est éloignée de moi, sur ses longues jambes, sans même me dire adieu... Elle était maigre ! mais, maigre à n'en plus finir !... Eh bien ! c'était son mari qui l'avait desséchée comme cela... parce qu'il faisait la cour aux autres femmes...et que Betzy était jalouse... Elle ne m'avait quittée si vite que pour courir après son infidèle... et l'on m'a dit qu'elle courait ainsi après lui depuis le premier jour de son mariage... et il paraît qu'elle court encore. Oh ! mais moi, je ne serai pas si sotte, je ne veux pas maigrir.

MARIE.

Blanche, la jalousie ne se commande pas.

BLANCHE.

Tu crois?

MARIE.

J'en suis sûre.

BLANCHE, riant.

Eh bien! alors, j'en reviens à ma première idée... Si George m'est infidèle, je le tue! voilà !...

MARIE.

George t'aime, et il t'aimera toujours... Tu est née heureuse... tu mourras heureuse...

BLANCHE, l'embrassant.

Merci de l'horoscope, ma bonne petite fée! Car je l'aime tant aussi, mon George!... Je peux bien dire mon George, n'est-ce pas, puisque maman me l'a donné?... J'aurais bien voulu le voir en uniforme... comme ce petit ruban rouge fait bien à sa boutonnière ! Et est-ce heureux, tout de même, que messieurs les Russes l'aient blessé si adroitement ! car, enfin, il aurait pu avoir une jambe ou un bras de moins...

MARIE.

Et... dans ce cas?

BLANCHE.

Dans ce cas?... Oh! je suis sûre que je l'aurais aimé tout de même.

MARIE.

Bien! Blanche.

BLANCHE.

C'est égal! je l'aime mieux comme il est.

ANTOINE, après avoir cherché, les apercevant.

Ah!

MARIE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

BLANCHE, qui a regardé au fond.

Ça... c'est monsieur Antoine, notre beau cousin.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ANTOINE FONTENAY.* (Costume de riche fermier bourguignon, allures communes, verbe haut.)

ANTOINE, sur le seuil.

Ah ça! on entre chez vous comme dans un moulin! Tous vos domestiques sont donc aux champs?... Cousines, je vous salue! (Secouant son chapeau.) Le diable soit de la pluie, quand on est en pleine vendange!... V'là la sixième averse depuis ce matin... ça a été de même quand on a rentré les foins... C'est comme une chance, cette année... (Avec ironie.) Oh! mais, faites excuse, belles cousines, j'oublie que vous vous moquez de ça, vous autres, Parisiennes... Vous permettez? (Il s'asseoit devant le feu et fait sécher ses bottes. Jean parait.) Ah! le voilà à présent, lui! Tâche de mettre *la Grise* à l'écurie, veux-tu? (Jean regarde Blanche.)

BLANCHE.

Faites ce que monsieur vous dit. (Marie s'est assise à gauche de la table et tricote.)

ANTOINE, d'un ton gouailleur.

Merci pour *la Grise*, cousine... Ah! dame, ce n'est pas une

* Marie, Blanche, Antoine.

bête faraude, comme les vôtres, mais c'est une bonne bique tout de même, et qui vous fait ses douze lieues tout d'une traite, sans se déranger... (Se levant.) Ah! ça va mieux... Et vous, petites cousines?*

MARIE, froidement.

Monsieur...

BLANCHE.

Je vous remercie.

ANTOINE, après un temps.

Savez-vous bien que vous êtes joliment embellies? Marie surtout.

BLANCHE, à part.

Est-il malhonnête!

ANTOINE, à part, la lorgnant.

Oui, oui, morguienne! c'est une jolie fille tout de même! je ne l'avais jamais si bien vue... (Haut.) Ah ça, mais, est-ce que ma tante est encore couchée?

BLANCHE.

Non, monsieur, maman n'est pas couchée.

ANTOINE.

Elle a dû entendre les pas de *la Grise*.

BLANCHE.

Oh! elle a dû même entendre les vôtres.

ANTOINE, riant.

Ah! ah! petite méchante, c'est à cause de mes bottes. Ah dame! nous n'allons pas dans les champs avec des bottines hanneton, nous!

BLANCHE, à part.

Quel grossier personnage! J'ai assez vu mon cousin, moi! (Haut.) Monsieur, comme maman était peut-être (appuyant) très-loin, et qu'elle ne vous a peut-être pas entendu, je vais la prévenir.

ANTOINE.

Ce n'est pas de refus.

BLANCHE, riant sous cape.

Monsieur... (Elle lui fait une grande révérence bien cérémonieuse.)

* Marie, Antoine, Blanche.

ANTOINE, saluant.

Cousine, excusez-moi si je vous salue à ma manière, mais je n'ai pas appris à danser... (Blanche s'en va par l'escalier.)

SCÈNE VIII

MARIE, ANTOINE.

ANTOINE, tirant sa montre.

Ah ! c'est que je n'ai pas trop de temps à perdre d'ici à la nuit... Tel que vous me voyez, j'ai encore mes quatre lieues à faire avant de souper. . Je manque de vendangeurs ; il faut que j'en aie demain cinquante de plus, installés dans mes vignes, et, à cette heure, cependant, mes pressoirs regorgent déjà. Il faudra venir voir ça, cousine, un de ces jours qu'il fera beau.

MARIE.

Je vous remercie, monsieur.

ANTOINE.

Oh ! ce spectacle-là en vaut bien un autre, allez... C'est toujours aussi amusant que votre Opéra de Paris... Moi je n'y suis allé qu'une fois, et j'y ai dormi... Ah!... (Riant bruyamment.) Il a fallu m'emporter... (Après un moment de silence. S'asseyant.) Ah ça ! et la petite sœur, elle va donc se marier ?

MARIE.

Oui, monsieur.

ANTOINE.

Toujours avec son même amoureux de cet hiver?... Un élégant que j'ai rencontré quelquefois à cheval par les chemins... Ah ! il n'a pas de grosses bottes, lui, monsieur... monsieur ?...

MARIE.

George de Spare... un jeune homme (appuyant) très-distingué.

ANTOINE, riant finement.

Oui, oui... j'entends... il est plus distingué que moi, mais il n'est peut-être pas si riche.

MARIE.

Il a servi son pays.

ANTOINE, riant bruyamment.

Oh ! alors, il n'a pas le sou !

MARIE, à part.

Cet homme est insupportable.

ANTOINE, après un instant de silence, ouvrant un livre qui se trouve là.

Poésie de Millevoie... (Riant.) Ah ! Millevoie, voilà encore quéque chose qui m'ennuierait.

MARIE, sèchement.

Tant pis pour vous, monsieur.

ANTOINE.

Tant pis ?... pourquoi donc ?... mais je vis très-bien sans ça... (Un temps. Il se lève, et regarde le travail de Marie.) Comme vous travaillez, mademoiselle Marie !... vous ne perdez pas de temps. Vous feriez quasiment comme votre homonyme Marie, duchesse de Bourgogne, dont parle la légende du pays, qui avait fait attacher sa quenouille après sa selle, afin de pouvoir filer à cheval... (Marie ne répond rein. Antoine, après un temps.) C'est bien ça, d'avoir de l'ardeur à la besogne ; vous ferez une bonne petite femme de ménage... (Marie lui tourne le dos. Un temps.) * Mais, à propos, cousine, vous voilà bonne à marier aussi, vous... Est-ce que la maman ne songe pas à vous trouver un mari ?... (Marie fait un mouvement d'impatience. — Avec une gaîté grossière.) Ah ! je comprends, rusée, vous saurez bien le trouver toute seule, hein ?... (Il lui pousse le bras, elle a peur et se lève.) Il faut le prendre bien riche, parce que, voyez-vous, la beauté passe et les écus restent.

MARIE, à part.

Est-ce que maman ne va pas bientôt venir ? (Elle remonte.)

ANTOINE, à part, reluquant Marie.

C'est qu'elle est gentille à croquer, la petite cousine !... Une taille bien prise, de jolis yeux, une chevelure superbe... ** elle a tout ce qu'il faut... Ah ! faut être juste, toutes les Bourguignonnes ne sont pas tournées comme ça.

* Antoine, Marie.
** Marie, Antoine.

MARIE.

Enfin, voici ma mère!

MADAME FONTENAY, s'excusant.

Je vous ai fait attendre, Antoine?

ANTOINE. *

Oh! ma tante, je ne me suis pas ennuyé... la petite cousine n'est pas parleuse, mais j'ai causé pour deux.

MARIE, avec une sorte de crainte.

Tu n'as pas besoin de moi, maman?... je peux me retirer?

MADAME FONTENAY, très-sèchement.

Oui.

ANTOINE.

Au revoir, cousine!

MARIE, saluant.

Monsieur!

ANTOINE, à part.

C'est égal... elle est bien gentille tout de même. (Marie s'éloigne par la porte de gauche.)

SCÈNE IX

MADAME FONTENAY, ANTOINE.

MADAME FONTENAY, s'asseyant.

Monsieur donnez-vous la peine de... (elle s'arrête en voyant Antoine qui s'est déjà jeté sur la chaise où était Marie.)

ANTOINE.

Merci ma tante. Vous voyez?... J'agis sans cérémonie... (appuyant) entre parents, n'est-ce pas?

MADAME FONTENAY.

Je vous ai prié de venir pour...

ANTOINE, interrompant.

Ah! oui, pourquoi?... ça m'a bien intrigué, allez... en recevant votre lettre, car nous n'avons pas l'habitude de

* Marie, Madame Fontenay, Antoine.

nous envoyer des poulets, surtout depuis que nous avons... quasiment des... robes noires entre nous, car il paraît que voilà le moment où elles vont reparaître à l'horizon?

MADAME FONTENAY.

Oui, et c'est justement de ces robes noires que j'ai à vous entretenir... Mais je ne vous retiendrai pas longtemps.

ANTOINE.

Causez, ma tante, je vous écoute.

MADAME FONTENAY.

Cette explication que nous allons avoir ensemble, si je ne l'ai pas provoquée plus tôt, c'est que j'espérais, je vous l'avoue...

ANTOINE.

Vous espériez que je ferais les premiers pas?... Eh bien! pourquoi les aurais-je faits? Ma cause est bonne, ainsi...

MADAME FONTENAY.

Il n'est pas question de droits ici, Antoine, c'est à votre conscience, à votre cœur que je m'adresse.

ANTOINE.

Ah! très-bien, compris, des bêtises.

MADAME FONTENAY.

N'êtes-vous pas effrayé comme moi des conséquences que peut avoir un tel procès entre parents?

ANTOINE.

Il n'y a pas de parents dans les affaires, ma tante, j'ai hérité de quinze cents bons mille francs par testament. Ce testament, vous l'attaquez, vous faites bien... Je le défends, je fais mieux. — Or donc...

MADAME FONTENAY.

Mais nous ne nous comprenons pas.

ANTOINE.

Et je crois même que nous aurons ben de la peine à nous comprendre.

MADAME FONTENAY.

Je ne cherche pas à savoir, en ce moment, lequel de nous a le plus de droits à cette fortune.

ANTOINE.

Lequel? Mais c'est moi donc.

MADAME FONTENAY.

Je ne m'en inquiète pas, vous dis-je.

ANTOINE.

Mais je m'en inquiète, moi.

MADAME FONTENAY.

Je voudrais seulement vous faire comprendre ce qu'il y aurait de déplorable, de scandaleux dans un procès de cette espèce.

ANTOINE.

Si vous craignez le scandale, désistez-vous, c'est bien simple.

MADAME FONTENAY.

Je l'eusse fait déjà, Antoine, s'il n'y allait pas des intérêts de mes enfants, et surtout si je n'avais pas à exécuter la dernière volonté de leur père.

ANTOINE, gouaillant.

Oui, oui, oui, je conçois, c'est sacré... Eh bien! plaidons.

MADAME FONTENAY.

Non, ne plaidons pas, Antoine, vous n'avez pas besoin de ce surcroît de fortune.

ANTOINE.

Faites excuse.

MADAME FONTENAY.

Vos ressources dépassaient déjà de beaucoup les nôtres même avant cet héritage.

ANTOINE.

Je n'ai pas compté avec vous.

MADAME FONTENAY.

Voyons? vous êtes assez riche.

ANTOINE.

On n'est jamais assez riche.

MADAME FONTENAY.

Vous êtes garçon.

ANTOINE.

Je ne le serai pas toujours, et même que déjà... Oh

dame! c'est que je commence à en avoir assez d'être seul; et après tout, on n'est pas si déchiré, je pense, qu'on ne puisse, un de ces matins, trouver chaussure à son pied. Il y aura ben, quelque jour, un petit Antoine ou deux; eh bien! moi aussi, c'est pour mes enfants que... Ainsi plaidons.

MADAME FONTENAY.

Non, encore une fois, ne plaidons pas, ne fût-ce que par respect pour la mémoire de celle qui vous appelait son fils... de la sœur de votre père.

ANTOINE, l'arrêtant.

Ta, ta, ta. Pardon, ma tante! mais si nous faisons des phrases, je serai battu, c'est clair. Je ne vous suivrai donc pas sur ce terrain-là. Moi, je ne connais que le Code, et puisque encore une fois ma cause est bonne.

MADAME FONTENAY.

Au point de vue de droit, peut-être, mais non au point de vue de la conscience.

ANTOINE.

Si votre avocat n'a que ça à dire?...

MADAME FONTENAY.

Vous réfléchirez, monsieur Antoine. (Ils se lèvent.)

ANTOINE.

C'est tout réfléchi... Ah bien, ma tante, comme vous y allez!... vous demandez un million, vous, comme on demande une feuillette d'Auxerre. Tournez le robinet, tirez à même. Ah! mais, ça ne se fait pas comme ça, et le pauvre argent est trop dur à gagner.

MADAME FONTENAY.

Antoine... si vous descendiez en vous-même...

ANTOINE.

Eh bien? quand j'y descendrais?

MADAME FONTENAY.

Vous seriez bien forcé de reconnaître que vous faites une vilaine action.

ANTOINE.

Comment ça?

MADAME FONTENAY.

Voyons ? Antoine... vous savez bien que vous avez profité de la brouille du frère et de la sœur pour vous faire avantager par votre tante.

ANTOINE.

Tous les neveux auraient fait ce que j'ai fait.

MADAME FONTENAY.

Peut-être, car, entre nous, pour en arriver à votre but. vous avez abusé, je le sais, de la faiblesse d'esprit de mademoiselle Fontenay... cela pourrait être prouvé.

ANTOINE.

Qu'on le prouve.

MADAME FONTENAY.

Et enfin il est bien certain que la volonté de la testatrice était, dans les derniers temps, de donner une part égale à mes filles et à vous.

ANTOINE.

Je ne suis pas forcé de savoir ça...

MADAME FONTENAY.

Vous savez bien, du moins, que mademoiselle Fontenay, que votre tante, annonçait, quelques jours avant sa mort, devant dix témoins, la ferme résolution où elle était de refaire son testament dans ce sens.

ANTOINE.

Enfin, quoi?... elle ne l'a pas refait.

MADAME FONTENAY, se contenant.

Parce qu'elle n'en a pas eu le temps, car le notaire avait été mandé, et s'il est arrivé trop tard...

ANTOINE.

Ça n'est pas ma faute.

MADAME FONTENAY.

S'il est arrivé trop tard pour recevoir légalement la déclaration de la mourante, il n'en est pas moins vrai que la volonté dernière de mademoiselle Fontenay a été recueillie par d'autres.

ANTOINE.

Ça ne suffit pas.

MADAME FONTENAY, *indignée.*

Eh! si, monsieur, cela suffit, ou, du moins, cela devrait vous suffire si vous respectiez le nom de celle qui n'est plus ; si vous vous respectiez vous-même!

ANTOINE.

Ma tante!

MADAME FONTENAY, *froidement.*

Assez, assez! nous n'avons plus rien à nous dire. (*Elle a sonné... Jean a paru.*) Faites avancer le cheval de monsieur Fontenay. (*Le domestique sort. — Saluant Antoine.*) Monsieur Antoine...

ANTOINE.

Ma tante, je vous salue. (*Madame Fontenay sort par la gauche.*)

SCÈNE X

CLAUDE, ANTOINE, *puis* LE DOMESTIQUE, *et ensuite* JUSTIN, *et enfin* MARIE.

ANTOINE.*

Ah! c'est vous que j'ai déjà vu ce matin, c'est vous qui êtes monsieur Claude Parisot?

CLAUDE.

Oui, monsieur.

ANTOINE.

L'ami dévoué de la famille, m'a-t-on dit?

CLAUDE.

On vous a dit la vérité monsieur.

LE DOMESTIQUE, *rentrant.*

Le cheval de monsieur est prêt.

ANTOINE.

Bon. (*A Claude.*) C'est vous, n'est-ce pas, monsieur Claude, qui avez été chargé de suivre le procès en question.

CLAUDE.

Oui, monsieur.

JUSTIN, *entrant en lisant.* **

« Il arriva que le fils du roi... (*Il continue bas.*)

* Antoine, Claude.
** Pierre, Antoine, Justin, Claude.

ANTOINE, qui a tiré une pièce de monnaie de sa poche... raillant :

Eh bien... vous voyez cette pièce de quarante sous, pas vrai ? (La donnant au domestique.) Eh bien ! c'est tout ce qu'on aura ici de monsieur Antoine... c'est moi qui vous le dis... Serviteur... (Il remonte vivement à la cheminée pour aller chercher son manteau, et se heurte avec Justin... le poussant.) Regarde donc devant toi, butor !

JUSTIN, à part.

J'ai cru que c'était le fils du roi... je me suis trompé... (Se frappant le front tout à coup, et pendant qu'Antoine rajuste son manteau.) Ah ! j'y pense !... madame Fontenay n'a peut-être pas lu Cendrillon ! j'ai mon idée.

MARIE, entrant. *

Justin... maman désire que l'on serve le déjeuner dans cette salle basse.

JUSTIN.

Bien, mademoiselle !

ANTOINE, qui est prêt à partir.

Ma cousine... il est probable que nous ne nous reverrons plus.

MARIE.

Monsieur !...

ANTOINE.

Bonsoir, la compagnie. (Marie le salue... Antoine campe son grand chapeau sur son nez et s'éloigne.)

JUSTIN, à part.

Décidément, ce n'est par le fils du roi. (Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

* Justin, Marie, Antoine, Claude.

ACTE DEUXIÈME

Même décor. — Une table est dressée au milieu pour le déjeuner.

—

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTIN, seul; puis GUILLAUME.

JUSTIN, seul.

Mon moyen n'a pas encore réussi. J'avais placé mon livre ouvert sur la table à ouvrage de madame, elle me l'a jeté à la figure. Je l'avais mis ensuite sur sa toilette, et elle l'a jeté par la fenêtre. Mais c'est égal, ça n'est pas fini. Ah! on a bien tort de ne pas faire lire Cendrillon à toutes les mères, quand elles sont encore demoiselles. (Il se retourne vivement, en entendant venir quelqu'un; Guillaume parait. C'est un gros garçon, en costume de domestique campagnard.)

GUILLAUME.

Justin, voilà une lettre pour madame.

JUSTIN, la prenant.

De ta maîtresse?

GUILLAUME.

Oui; elle ne viendra pas à la fête de madame Fontenay.

JUSTIN.

C'est bon, je la lui remettrai plus tard, quand nos cadeaux seront arrivés.

GUILLAUME.

Vos cadeaux?

JUSTIN.

Est-ce que ta bourgeoise est malade?

GUILLAUME.

Non. (Riant.) Ah! si tu savais ce qui l'empêche de venir, tu rirais. Figure-toi que je l'ai entendue qui disait comme ça

ce matin, à monsieur, qu'elle ne voulait plus aller chez vous parce que ça lui fendait le cœur de voir les injustices qu'on fait à l'une de vos demoiselles! Quand je te disais que tu rirais...

JUSTIN.

Eh bien! pourquoi donc que je rirais, puisque c'est la vérité?

GUILLAUME.

Bah!... Il y en a une qu'est pas heureuse? Est-ce qu'on la bat?

JUSTIN, haussant les épaules.

Est-il bête, celui-là!

GUILLAUME.

Eh ben! alors... Est-ce qu'elle est mal vêtue, mal couchée? est-ce qu'on la prive de nourriture?

JUSTIN.

Mais non, idiot!

GUILLAUME.

Eh bien! alors, qu'est-ce qui lui manque?

JUSTIN.

Gros matériel, va! (Bas.) Elle n'est pas aimée, là!

GUILLAUME.

Oh! ce mensonge! Mais j'entendais dire, l'autre jour, à madame, qu'elle était aimée de tout le pays, au contraire.

JUSTIN.

Eh bien! qu'est-ce que cela lui fait, le pays? Voyons, ta maîtresse aime-t-elle son mari?

GUILLAUME.

Dame! je sais pas. J'y ai jamais pensé.

JUSTIN.

Eh bien! une supposition qu'elle l'aimerait et que lui ne l'aimerait pas? A quoi que ça lui servirait d'être aimée de tout le département? y es-tu?

GUILLAUME.

Dame! pas trop.

JUSTIN.

Eh bien! c'est la même chose. Tout le département aime

notre demoiselle, mais sa mère ne l'aime pas autant que sa sœur, elle ne l'embrasse pas autant que sa sœur, et c'est ça qui la rend malheureuse. Comprends-tu?

GUILLAUME.

Ma foi, non. Moi, ma mère ne m'aimait pas, et ça ne me faisait rien du tout; je n'en perdais pas un coup de dent. Des caresses? A quoi que ça sert, quand on a sa suffisance pour le reste? Ainsi, on embrassait toujours mon frère, et moi on ne m'embrassait jamais, (riant niaisement) ça ne me faisait rien non plus. Ah! si on lui avait donné plus de soupe qu'à moi, à la bonne heure! ça m'aurait affecté. Quand on emmenait mon frère promener et qu'on m'enfermait tout seul à la maison, je ne me chagrinais pas, moi, je volais du raisiné!... Alors, je ne vois pas pourquoi votre demoiselle...

JUSTIN.

Notre demoiselle est une jeunesse douce, sensible, et toi...

GUILLAUME.

Et moi?

JUSTIN.

Toi, t'es une grosse bûche. Voilà la différence. (Le poussant.) Là, va-t'en, maintenant, je ferai la commission. (Lui serrant la main.) Je suis bien aise de t'avoir vu, du reste.

GUILLAUME.

Eh bien! au revoir. (Il sort par le fond, à droite.)

JUSTIN.

Tu n'es pas un fils de roi non plus, toi, va! (Il place sous la serviette de madame Fontenay le conte de Cendrillon. Marie paraît, arrivant de la droite.)

SCÈNE II

JUSTIN, MARIE, puis BLANCHE.

MARIE.

Justin, le déjeuner est-il prêt? maman va descendre.

JUSTIN.

Tout est prêt, mademoiselle; j'ai cueilli moi-même les fruits que vous préférez.

MARIE.

Merci, Justin.

JUSTIN, s'attendrissant peu à peu.

C'est pas grand' chose... ces pauvres petites attentions-là ne peuvent remplacer... je le sais bien, mais enfin... on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas, mademoiselle Marie? (Justin, voyant qu'il va pleurer, essuie furtivement une assiette et la casse, Marie laisse échapper un sourire.)

JUSTIN, à part, avec joie, regardant son assiette.

Ça l'a fait sourire... je vais en casser une autre. (Il va pour prendre une seconde assiette; Blanche paraît.)

BLANCHE, accourant.

Marie, ma mère est derrière moi. Elle ne se doute toujours pas que c'est aujourd'hui sa fête, car elle manifestait tout à l'heure l'intention d'aller à la ville pour voir son notaire, son homme d'affaires, je ne sais plus quoi. Alors, je te préviens, pour la retenir j'ai fait la malade, et maintenant nous pouvons être tranquilles, elle ne s'en ira pas.

MARIE, avec une certaine amertume.

Oh! j'en suis bien sûre aussi.

BLANCHE.

Comme tu me dis cela?

MARIE.

Chut! voici notre mère.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME FONTENAY, puis, peu après, JULIETTE et CLAUDE.*

MADAME FONTENAY, entrant.

Blanche, voulez-vous me dire où vous avez la tête de courir ainsi, quand vous venez de me déclarer que vous êtes souffrante?

BLANCHE, contenant son envie de rire.

Justement, mère, c'était pour tâcher de faire passer ma migraine.

* Justin, Madame Fontenay, Blanche, Marie.

MADAME FONTENAY, passant sa main sur la joue de Blanche.

Tenez, la voilà toute rouge!

BLANCHE.

Mais non... mais non...

MADAME FONTENAY.

Vous êtes insupportable. (Elle lui prend la tête pour l'embrasser.)

BLANCHE, se dégageant.

Ah! c'est comme cela? Tu me dis des choses désagréables? * Eh bien! je ne t'embrasserai pas, voilà. (Se défendant toujours.) Non, non, madame.

MADAME FONTENAY, riant.

Je vais te taper.

BLANCHE, l'embrassant.

Laisse donc, ça te ferait trop de mal. (Marie regarde Blanche en dessous d'un œil jaloux.)

JUSTIN, à part, en ayant l'air de faire le service.

Celle-ci se fait prier, tandis que l'autre... (Il recommence à essuyer vivement ses assiettes. Madame Fontenay s'est assise à gauche avec Blanche sur ses genoux. Juliette paraît apportant une pièce d'étoffe.)**

MADAME FONTENAY.

Qu'est-ce que c'est, Juliette?

JULIETTE.

Pardon, madame! Est-ce que je pourrais, sans vous déranger...

MADAME FONTENAY.

Eh bien?

JULIETTE.

Madame, c'est la couturière qui...

BLANCHE.

Que veut-elle?... Oh! il ne faut pas perdre de temps, car le bal de la Préfecture a lieu dans quelques jours.

JULIETTE.

Madame, la couturière dit que dans l'étoffe que monsieu

* Blanche, Madame Fontenay, Justin au fond, Marie.
** Blanche, Madame Fontenay, Justin, Juliette, Marie.

votre parent a rapportée des Indes, il n'y a que de quoi faire deux robes.

BLANCHE.

Ah!

JULIETTE.

Alors, elle envoie cette étoffe à madame pour voir si elle lui conviendra. Elle dit que c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau.

BLANCHE.

Viens donc voir, Marie. (Marie s'approche. Claude est entré.)*

MADAME FONTENAY, regardant l'étoffe.

C'est très-beau.

BLANCHE.

Oui, mais nous ne serons pas mises toutes les trois de même!... Que c'est donc contrariant!

MADAME FONTENAY.

Qu'y faire? (A Marie.) Aimes-tu cela, Marie?

MARIE.

Moi, maman?

MADAME FONTENAY.

Eh bien! oui, toi!

MARIE.

Sans doute! (Avec intention.) Je trouve cela très-riche... plus riche que l'étoffe des Indes.

MADAME FONTENAY.

Eh bien! cette robe te conviendrait-elle?

MARIE.

Mais il me semble, maman, qu'elle te conviendrait mieux qu'à moi.

MADAME FONTENAY.

Enfin, puisque je te l'offre?

MARIE, timidement.

Dame! maman, j'aimerais mieux avoir la robe pareille à celle de Blanche.

* Blanche, Madame Fontenay, Marie, Claude, Justin et Juliette, au fond.

MADAME FONTENAY, avec un mouvement imperceptible d'épaule.

C'est bien!

MARIE.

Maman, est-ce que ça te contrarie?

MADAME FONTENAY.

Pas du tout, puisque je te donne à choisir.

MARIE.

Tu avais peut-être envie de l'autre?

MADAME FONTENAY.

Mais non, mais non. (A Juliette.) Allons, emportez cela; c'est convenu, vous direz que l'on fasse cette robe pour moi, et les deux autres pour ces demoiselles.

BLANCHE, qui regarde toujours la robe.

C'est superbe! Cette étoffe... j'ai envie de la prendre.

MADAME FONTENAY, vivement.

Je ne veux pas!

BLANCHE.

C'est bien, madame, ne vous fâchez pas.

MADAME FONTENAY.

Tu vois bien que cette nuance-là ne saurait aller avec tes cheveux blonds.

BLANCHE.

Alors elle irait bien avec les beaux cheveux noirs de Marie.

MADAME FONTENAY.

Eh! sans doute, c'est pour cela que je lui conseillais de prendre cette robe.

MARIE, à part, avec un triste sourire.

Oui. (Elle essuie furtivement une larme, et prend tout aussitôt un autre visage.) Au fait, vous avez raison, ma mère, je n'avais pas songé à cela... (Regardant l'étoffe.) Oui... oui, on dirait que cette étoffe a été faite tout exprès pour moi...

MADAME FONTENAY.

Oh! Marie, il ne faut pas la prendre par complaisance.

MARIE, retenant ses larmes.

Mais, non, maman, je t'assure... Elle me plaît, elle me plaît beaucoup, et je... je n'en veux pas d'autre.

BLANCHE, mettant l'étoffe sur les bras de Juliette.

Eh bien alors, Juliette, tu as compris... c'est la même chose que tout à l'heure, excepté que c'est tout à fait le contraire... Tout est pour le mieux. (Elle l'accompagne.)

MARIE, à part, avec des larmes contenues.

Oui, tout est pour le mieux... Ma mère et Blanche auront l'air des deux sœurs, et moi, j'aurai l'air d'une étrangère, comme toujours.

CLAUDE, qui s'est approché, à demi-voix.

Marie!

MARIE, se remettant vivement.

Ah! c'est vous, monsieur Claude, vous êtes en retard.

CLAUDE.

Pardon. (Avec intention.) Je suis arrivé depuis déjà quelques instants...

MARIE, troublée.

Ah! (Elle se détourne.)

JUSTIN, qui ne la quittait pas des yeux, tout en continuant d'essuyer convulsivement son assiette, à part.

Elle a pleuré, je l'ai bien vu... Voilà les coups d'épingle qui vont commencer... (En voulant s'essuyer les yeux, il lâche son assiette, qui tombe et se brise.)

MADAME FONTENAY, qui s'était approchée de la table, prenant le livre de Justin.

Qu'est-ce que c'est encore que cela?

JUSTIN.

Madame! c'est encore une assiette... (Comprenant.) Ah! ça, madame, c'est un livre à moi... un livre que...

MADAME FONTENAY.

Une fois pour toutes, Justin, ayez la bonté de serrer vos livres dans votre bibliothèque. (Elle le lui jette.)

JUSTIN.

Pardon, madame, je n'ai que celui-là... c'est...

MADAME FONTENAY.

Allons! servez! (Juliette sort.) *

* Justin, Madame Fontenay, Blanche et Juliette, au fond; Marie et Claude à droite.

JUSTIN.

Oui, madame. (A part.) Le coup est encore manqué, c'est égal, je le mettrai ailleurs.

BLANCHE.

Allons, Marie, viens déjeuner.

MADAME FONTENAY.

Ah! toi d'abord, Blanche, si tu es malade, il ne faut pas manger.

BLANCHE, avec une gravité moqueuse.

Non, quand on est malade, on ne mange pas d'abord. (Marie s'est approchée.—Claude lui offre une place à côté de sa mère.)

MADAME FONTENAY, faisant signe à Claude de s'asseoir à la place qu'il offrait à Marie.

Mettez-vous là, monsieur Claude, pas de cérémonies. (Claude s'asseoit à regret.—Marie va pour prendre l'autre place à côté de sa mère, mais elle est déjà prise par Blanche.—Marie s'asseoit en face.)

BLANCHE, arrivant auprès de sa mère, avec sa serviette déployée toute grande à la manière des enfants. *

Maman, mets-moi ma serviette.

MADAME FONTENAY, haussant les épaules avec complaisance.

Tu m'ennuies.

BLANCHE, même jeu.

Maman, mets-moi ma serviette pour vous regarder manger. (Elle s'assied sur un pouf aux pieds de sa mère.)

MADAME FONTENAY, riant.

Oh! que tu es donc ridicule! (Madame Fontenay finit par faire ce que voulait Blanche.) Sois tranquille, quand monsieur George va arriver...

BLANCHE, sautant de joie.

Il arrive dans une heure.

MADAME FONTENAY.

Je lui conterai tous tes enfantillages, et il ne voudra plus t'épouser, et nous te renverrons à la pension.

BLANCHE.

Ah! vous en seriez bien fâchée... Qu'est-ce que vous deviendriez donc tous les deux sans moi, mon Dieu?...

* Blanche, Madame Fontenay, Claude, Marie; Justin sert.

CLAUDE, voulant distraire Marie, et lui offraut du thé.

Mademoiselle Marie, voulez-vous me permettre...

MARIE, distraite.

Merci, monsieur Claude.

JUSTIN, à part.

Oh! mais, je souffre ici, moi!

BLANCHE, accoudée sur les genoux de sa mère.

Ton thé est bon?

MADAME FONTENAY.

Oui, il est bon... Laisse-moi tranquille.

BLANCHE.

Il est bien sucré?

MADAME FONTENAY.

Oui, il est bien sucré.

BLANCHE.

Fais voir. (Elle lui prend la tasse à la bouche.)

MADAME FONTENAY.

Mais, si tu n'as pas peur que cela te fasse du mal, prends-en, du thé, et laisse-moi le mien.

BLANCHE.

Non, c'est le tien que je veux... il est bien meilleur. (Elle boit.)

MADAME FONTENAY, souriant avec complaisance.

Dieu! que tu es tourmentante!... (Se penchant sur le front de sa fille, qu'elle embrasse.) Regardez, comme elle est coiffée! Tu n'as pas honte, de te montrer dans cet état-là? (Elle rajuste ses cheveux.) Eh bien donc! pourquoi n'as-tu plus de boucles d'oreilles?

BLANCHE.

Ah! ça me gênait... je n'en mets plus.

MADAME FONTENAY.

Et je veux que vous en mettiez, moi... Lorsque, plus tard, la fantaisie vous en reprendra, il faudra encore vous entendre pousser des cris comme si on vous égorgeait, n'est-ce pas?... (Elle a défait ses boucles d'oreilles et veut les lui attacher.) Mais, iens-to i donc!

MARIE.

Maman, tu m'avais promis ces boucles d'oreilles-là.

BLANCHE.

Ah! alors...

MADAME FONTENAY, la retenant.

Eh bien! qu'est-ce que cela fait?... je lui en achèterai d'autres.

MARIE, à demi-voix.

Mais elles viendront de chez le marchand, celles-là.

MADAME FONTENAY, haussant les épaules.

Eh bien! est-ce que celles-là n'en viennent pas aussi?

MARIE, tout bas.

Ce n'est pas la même chose.

CLAUDE, à part, en regardant Marie.

Voilà le supplice de tous les jours.

BLANCHE, regardant une grappe de raisin que tient sa mère.

Il est beau le raisin, cette année.

MADAME FONTENAY.

Oui... mais, tu as un peu de fièvre, tu me l'as dit, et les fruits ne te valent rien.

BLANCHE.

Non, les fruits ne valent rien pour la fièvre... (Elle mord à même la grappe.)

MADAME FONTENAY, riant.

Je vais te renvoyer, Blanche.

BLANCHE, continuant.

Tiens, je ne m'en irai pas! (Tout en riant, Blanche a fini par s'asseoir sur les genoux de sa mère.)

MADAME FONTENAY, cherchant à la renvoyer.

Voyons, est-ce que tu crois que je puis déjeuner comme ça?...

BLANCHE, riant.

Non. Mais, tu ne déjeuneras pas, voilà tout!

MADAME FONTENAY, l'embrassant follement.

Oh! grande bête, va!

CLAUDE, qui a vu le supplice qu'endure Marie, voulant changer la conversation.

Il paraît, madame, que vous n'avez rien pu obtenir de monsieur Antoine ?

MADAME FONTENAY.

Oh ! absolument rien... (Voyant Marie qui, n'y tenant plus, et qui, suffoquée par ses larmes, s'est éloignée.) Tu te lèves de table, Marie? Qu'est-ce que c'est que ce caprice-là ?

MARIE.

Ce n'est pas un caprice, maman... mais je n'ai pas faim.

MADAME FONTENAY.

Ce n'est pas une raison. D'abord, pourquoi n'as-tu pas faim?... Je suis sûre que tu seras allée déjeuner ce matin à la ferme, comme cela t'arrive souvent... Tu ne peux rien faire comme tout le monde !

MARIE.

Mais, maman, je n'ai pas déjeuné à la ferme.

MADAME FONTENAY.

Il faut bien croire que si...

MARIE.

Je puis bien être malade comme ma sœur... (Elle s'éloigne.)

BLANCHE, se levant, et courant à elle.

Malade !...*

MADAME FONTENAY.

Alors, si tu es malade, dis-le.

BLANCHE, à Marie.

Est-ce que vraiment tu souffres, ma petite sœur ?

MARIE.

Non !

BLANCHE.

Pourquoi es-tu triste ?... Qu'as-tu ?...

MARIE.

Je n'ai rien.

MADAME FONTENAY.

Laisse ta sœur tranquille, mon Dieu !... Ce rôle de sauvage l'amuse...

* Justin, Madame Fontenay, Claude, Blanche, Marie.

MARIE, près de pleurer.

Mais, maman, je n'ai rien fait, après tout !

BLANCHE.

Certainement !

JUSTIN, suffoquant.

Ah ! c'est trop fort !...

BLANCHE, se fâchant.

Je ne veux pas que tu la grondes !... Là ! tu l'as fait pleurer... tu es une méchante !... Viens, ma petite Marie, laissons-la toute seule.

MADAME FONTENAY.

Blanche, je te défends de t'en aller !

BLANCHE, d'un ton mutin.

Je ne t'écoute pas.

MADAME FONTENAY.

Mademoiselle Marie est contente quand elle peut mettre le trouble ici.

MARIE.

Mais, maman...

BLANCHE, bas, à Marie.

Ne lui réponds pas, et viens-nous-en. (Haut.) Adieu, madame Fontenay.

MADAME FONTENAY.

C'est bien, tu me le payeras. (Elle se lève ainsi que Claude.)

BLANCHE.

Oh ! j'ai bien peur de toi. (A Marie.) Viens voir si tout est prêt, et nous irons au-devant de monsieur George. (Elle l'entraine par la porte de gauche.)

CLAUDE, à part.

Oh ! c'est bien décidé, je dirai à madame Fontenay tout ce que j'ai sur le cœur.

JUSTIN, à part, pleurant.

J'en ai assez... Ici je mourrais avant l'âge. (Tous deux s'avancent vers madame Fontenay.)

CLAUDE et JUSTIN.

Madame...

MADAME FONTENAY.

Eh bien?

PIERRE, entrant.

Madame... le commis de votre banquier sollicite l'honneur de vous parler.

MADAME FONTENAY.

C'est bien. J'y vais. (Pierre sort. A Claude.) A tantôt, monsieur Claude, pour ce que vous aviez à me dire.

CLAUDE.

Oui, madame. (Madame Fontenay sort par l'escalier.)

SCÈNE IV

JUSTIN, CLAUDE, puis GEORGE.

JUSTIN, à part, en desservant sur un grand plateau.

Oui, oui, j'en ai assez, je ne veux pas voir ça plus longtemps... ça me révolte, ça m'exaspère. Je donne ma démission.

CLAUDE.

Un ami dévoué de moins pour mademoiselle Marie, ce serait un chagrin de plus pour mademoiselle Marie, Justin.

JUSTIN.

Vrai!... Ah! monsieur Claude, ce que vous me dites là me rend bien heureux. Je reste. (George paraît. Il est en élégant costume de cheval.)

CLAUDE, l'apercevant.*

Monsieur le vicomte de Spare.

GEORGE, entrant.

Lui-même, mon cher Claude.

JUSTIN, à part, emportant son plateau.

Le prétendu de mademoiselle Blanche! (L'admirant et s'attendrissant peu à peu.) Ah! qu'il est bien!... ah! qu'il est bien!... Pas de danger qu'on en donne un comme ça à mademoiselle Marie. (A George, avec des larmes.) Monsieur le vicomte, je vais

* Justin, Jean, George, Claude.

annoncer... (il remet son plateau à Jean) votre arrivée à madame!... (Il sort en pleurant par l'escalier.)

GEORGE, riant.

Eh! mon Dieu! voilà un garçon qui a l'air d'avoir bien du chagrin!... (Se retournant vers Claude.) Mon cher Claude, comment va-t-on ici? comment vas-tu toi-même?

CLAUDE.

Bien, monsieur le vicomte; je vous remercie pour moi et pour tout le monde.

GEORGE, gaiement.

Je vous remercie!... Ah ça! est-ce que tu ne veux plus que je te tutoie?

CLAUDE, lui serrant la main.

George! Ah! que je suis heureux de te voir!...

GEORGE.

Ah ça! et madame Fontenay? et ces demoiselles?

CLAUDE.

Mais ces demoiselles sont allées au-devant de toi.

GEORGE.

Ah bon! nous nous serons croisés.

CLAUDE.

Quant à madame, elle est enfermée avec le commis de son banquier.

GEORGE.

Attendons alors!

CLAUDE.

Monsieur le comte va bien?

GEORGE.

Très-bien pour un malade. Tiens, j'arrive en droite ligne de Pierrefonds. Ce pauvre père est toujours enfermé dans sa chambre en tête-à-tête avec ses rhumatismes. Ils ne veulent pas absolument lui fausser compagnie. Par bonheur, le comte est entêté. Il avale du matin au soir des tonnes d'eaux minérales... (riant) c'est-à-dire que je tremble parfois qu'il ne noie le malade en voulant noyer la maladie.

CLAUDE.

Il doit être bien heureux, de voir que tu te maries.

GEORGE.

Ah! et moi donc?

CLAUDE.

Il n'était pas tranquille avec monsieur son fils... Il devait toujours craindre qu'une duchesse ne le lui enlevât.

GEORGE.

Une duchesse? Ah! je voudrais bien savoir où elles se cachent. (Se reprenant.) Du moins, j'aurais bien voulu le savoir autrefois, car aujourd'hui je suis au port, je m'y trouve bien, et j'y reste.

CLAUDE.

A t'entendre, il semblerait que tu n'as essuyé que des naufrages.

GEORGE.

Des naufrages? Ah! bien oui... pas même la moindre tempête... un calme plat, mon cher!

CLAUDE.

Comment, pas une petite bonne fortune?

GEORGE.

Non, mais beaucoup de mauvaises; car, vois-tu, mon cher Claude, les gens de ma trempe peuvent avoir des passions vraies ou des amours ridicules, ils n'ont jamais de bonnes fortunes.

CLAUDE.

Je ne te comprends pas.

GEORGE.

Assurément, je ne suis pas si sot que de médire de la vie élégante et facile des Lovelace et des don Juan du jour; mais je crois seulement que, pour mener l'amour à grandes guides, il ne faut pas, mon cher, s'amuser à ramasser tous les cœurs qu'on écrase, car alors on n'arrive jamais... à être un homme à bonnes fortunes.

CLAUDE, riant.

Et tu les ramassais, toi?

GEORGE.

Je ne faisais que cela; je n'ai jamais pu voir pleurer une femme.

CLAUDE.

Pauvre George !

GEORGE, avec colère.

Imbécile de George ! j'aurais bien voulu faire comme les autres... ne pas m'attendrir. J'ai essayé, mais, bah ! une seule larme, tombée des yeux de l'un de ces jolis crocodiles, trouvait toujours mon cœur faible et désarmé.

CLAUDE.

Tu étais bon.

GEORGE.

J'étais bête !... Combien de fois ai-je fait le serment de ne jamais aimer plus de huit jours de suite ! Eh bien, ma première semaine des amours commença auprès d'une gentille ouvrière qui chantait jour et nuit; le samedi venu, et comme je me préparais à lui dire un éternel adieu, elle m'apprend en pleurant que sa maîtresse l'a remerciée. Ma délicatesse m'ordonnait d'attendre qu'elle eût trouvé une autre place... J'attendis deux mois, deux mois d'ennui, et j'attendrais encore si je ne m'étais décidé à lui acheter un petit fonds de lingerie : ci douze cents francs. Une autre fois, je devenais, toujours pour une semaine seulement, l'ami en titre d'une artiste à la mode... Le samedi venu, et comme je me disposais à lui dire un éternel... tu sais?... Armandine, m'annonce avec des larmes, de joie il est vrai, que, fière de mon amitié, elle n'a voulu rien garder d'un passé qu'elle regrette et qu'elle vient de tout rendre... au marquis de Carabas. Ma délicatesse me défendait de quitter Armandine avant que je pusse la dédommager de tous ses sacrifices... J'attendis cinq mois, en rongeant avec ma chaîne, une chaîne que j'ador... que je dorais. Une dernière fois, on m'avait présenté une délicieuse écuyère... un farfadet, un sylphe avec des éperons, et j'avais fait le serment solennel de ne m'atteler à son char que pour vingt-quatre heures seulement, pas une minute de plus. Loïsa devait me rejoindre après la représentation, et je l'attendais, en admirant de ma stalle sa grâce et sa hardiesse sur un cheval nu... Ce serait bien le diable, me disais-je, si en vingt-quatre heures j'avais à me repentir de... En ce moment, patatras, Loïsa fait un faux

pas, tombe dans l'arène, et se casse une jambe. Ma délicatesse, ne me permettait pas... Tu connais la formule? Mon ami, pendant cinq mois, j'ai été garde-malade. Total : douze mois d'ennui, pour seize jours à peine de l'ombre du bonheur; et voilà ce qui te prouve qu'on ne saurait être un homme à bonnes fortunes quand on ne peut pas voir pleurer les femmes. Oh! voici madame Fontenay. (Il court à elle.) Chère mère!

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME FONTENAY.

MADAME FONTENAY.

Excusez-moi, mon cher monsieur George, mais on me parlait d'affaires... j'étais sur les épines, car on m'avait annoncé votre arrivée, je n'ai rien compris à ce que l'on me disait... (A Claude.) Monsieur Claude, cet homme n'est pas parti, voyez donc à causer avec lui.

CLAUDE.

J'y vais, madame! (Il sort.)

SCÈNE VI

GEORGE, MADAME FONTENAY.

MADAME FONTENAY, s'asseyant sur le canapé.

Venez vous asseoir près de moi... vous devez être fatigué?

GEORGE, prenant une chaise.

Pas le moins du monde.

MADAME FONTENAY.

Et votre père, comment va-t-il?

GEORGE.

Il est moins souffrant.

MADAME FONTENAY.

Comment êtes-vous venu ici?

GEORGE.

A cheval, depuis le chemin de fer. Car vous saurez, madame, que je voyage avec mes écuries. Vous vous plaigniez

de vos chevaux, l'autre jour : alors, ma foi, j'en ai amené trois, dont un... enragé. Celui-là est pour moi, et, si vous le permettez, je prierai ces demoiselles d'accepter les deux autres, deux moutons de haute école... (Embrassant de nouveau les mains de madame de Fontenay.) Oh ! chère mère, pardonnez-moi ! mais quand je suis complétement heureux, je divague. N'espérez donc pas tirer un mot de raison de votre futur gendre. Où est mademoiselle Blanche, ma jolie fiancée? Et ma petite belle-sœur?... Ne les verrais-je pas bientôt?

MADAME FONTENAY, riant.

Est-ce que vous vous ennuyez déjà avec moi?

GEORGE.

Oh ! madame !...

MADAME FONTENAY.

Non. Eh bien ! alors, monsieur, et quoi que vous en disiez, tâchez qu'il soit possible de mettre, pour un instant, une sourdine à votre fantaisie, et causons gravement, comme de grands parents.

GEORGE.

Gravement? A quoi bon, chère mère, puisque toutes ces vilaines questions d'intérêt ont été résolues à la satisfaction générale, lors de la visite que vous avez eu la bonté de faire à notre pauvre malade, qui ne pouvait venir à vous?

MADAME FONTENAY.

N'importe. Et il y a encore quelque chose à dire, alors que le notaire a fini de parler. Et, d'abord, croyez-vous que la santé de monsieur le comte lui permettra d'assister à votre mariage?

GEORGE, riant.

Oh ! il le faudra bien... Si son médecin ne s'arrange pas pour cela, son médecin est un homme mort. Ce pauvre père est si heureux de cette union ! C'est qu'il veut présider à tout dans l'arrangement du joli nid qu'il fait ouater pour sa petite fille, comme il appelle déjà mademoiselle Blanche. Dès que ses douleurs lui laissent un moment de répit, le comte se fait porter de chambre en chambre; et là, il discute la disposition des meubles, la nuance des tentures. Il ne trouve rien d'assez beau, ni d'assez riche. Mon père nous

cède, bien entendu, le côté le plus pittorsque du domaine héréditaire : des fenêtres, grandes comme l'Arc-de-Triomphe, ouvrant sur un paysage adorable ; un lac ici, des arbres là, des ruines et des cascades partout. On se croirait dans un vieux château féodal. C'est à donner envie de détrousser les voyageurs.

MADAME FONTENAY, riant.

Fou !

GEORGE.

Fou comme un amoureux, et amoureux comme un fou. Il faut me pardonner, je n'ai pas encore eu le temps d'être heureux. Jusqu'à vingt-un ans, l'étude, avec sa grave escorte de grec, d'algèbre et de latin. De vingt-un à vingt-trois, la campagne africaine, avec ses jours sans pain et ses nuits sans sommeil; et, de vingt-trois à vingt-cinq, la guerre d'Orient, avec sa Jérusalem délivrée !

MADAME FONTENAY, souriant.

Mais de vingt-cinq à vingt-huit ?

GEORGE, un peu embarrassé.

De vingt-cinq à vingt-huit ? Ah ! d'abord, chère maman, il faut retrancher une année tout entière, consacrée à extirper certaine balle russe... vous savez?

MADAME FONTENAY.

Oui, pauvre garçon ! Mais enfin... (Revenant à son idée premiere.) De vingt-six à ving-huit ans, qu'avez-vous fait ?

GEORGE, riant.

J'ai fait... j'ai fait des réflexions sur la vertu des femmes, et je suis tout à fait d'avis, à cette heure, que les femmes qui sont honnêtes sont de beaucoup préférables à celles qui ne le sont pas. Enfin, soyez sans craintes, chère maman, je suis assez jeune encore, et cependant déjà assez vieux pour faire un bon mari.

MADAME FONTENAY.

Je vous crois.

GEORGE.

Vraiment ?

MADAME DE FONTENAY.

Oui.

GEORGE, d'un ton caressant.

Eh bien! si vous envoyiez chercher le notaire?

MADAME FONTENAY, riant.

Le notaire! le notaire! Il viendra.

GEORGE.

Il viendra... Mais la fin du monde aussi viendra. Oh! chère mère, c'est que voilà bien longtemps déjà que je l'espère!.. Songez donc, douze grands mois, durant lesquels j'ai eu à peine l'occasion de vous voir dix fois... Car au théâtre, au concert, dans le monde, ça ne compte pas. Ma parole d'honneur, c'est à peine si je connais ma fiancée, et quant à ma petite belle-sœur, je crois que je ne la connais pas du tout. Elle était si rarement avec vous au bal cet hiver. Est-ce que, si jeune, elle détesterait déjà le monde?

MADAME FONTENAY.

Mais pas du tout. Et pour qu'elle ne fût pas au bal quand nous y étions nous-mêmes, Blanche et moi, il fallait, assurément, qu'il y eût quelque empêchement que je ne saurais me rappeler aujourd'hui.

GEORGE.

A la bonne heure! C'est qu'en vérité, je ne sais plus si elle est blonde ou brune...

MADAME FONTENAY.

Mais, voici Blanche!

GEORGE, avec joie.

Ah! enfin...

SCÈNE VII

BLANCHE, GEORGE, MADAME FONTENAY.

GEORGE, allant au-devant de Blanche et saluant.

Mademoiselle!

BLANCHE, jouant l'étonnement.

Monsieur de Spare est arrivé! je ne le savais pas...

MADAME FONTENAY.

Bien vrai?

BLANCHE, embarrassée.

Mais.... (Avec franchise, en courant à sa mère.)* Si, va, je le savais, et je suis venue de moi-même, parce que j'étais impatientée que tu ne me fisses pas venir.

MADAME FONTENAY, souriant.

J'aime mieux cela.

GEORGE.

Et moi aussi.

BLANCHE.

Je ne sais pas mentir. Et vous, monsieur George?

GEORGE, riant.

Moi, je ne mens jamais... qu'à la dernière extrémité.

BLANCHE.

C'est joli!

GEORGE, de même.

Que voulez-vous? il y a des cas où l'on est bien obligé de mentir. Ainsi, par exemple, monsieur le comte m'a chargé de vous embrasser pour lui... or, comme je n'oserai pas m'acquitter de cette commission et que je ne voudrais point cependant contrarier mon père, en lui disant que je ne l'ai point faite, il faudra bien que je mente.

MADAME FONTENAY, riant.

Tenez-vous bien à dire la vérité?

GEORGE.

Oh! oui, madame.

MADAME FONTENAY.

Eh bien! monsieur, faites votre commission, je vous le permets.

GEORGE, baisant le front de Blanche.

Pardon, mademoiselle, mais c'est un cas de conscience.

BLANCHE.

Mais j'y songe, maman, j'ai interrompu votre conversation, je suis de trop, peut-être?

GEORGE.

Non pas, nous parlions notaire...

* George, Madame Fontenay, Blanche.

BLANCHE.

Ah! (On s'assied aux mêmes places.)

GEORGE.

Et, à ce sujet, mademoiselle, si vous vouliez être bien bonne, vous tâcheriez d'obtenir de madame Fontenay qu'elle me marie le plus tôt possible?

BLANCHE.

Mais, monsieur...

GEORGE.

Pardon! mademoiselle Blanche peut-être n'est pas pressée, cela se conçoit, elle n'a que dix-huit ans; mais, moi, j'en ai vingt-huit.

BLANCHE, timidement.

C'est vrai, maman.

MADAME FONTENAY.

Tu es donc bien impatiente de me quitter, vilaine ingrate?

BLANCHE.

Oh! maman!

MADAME FONTENAY.

Laissez donc, mademoiselle, vous ferez comme les autres, vous me quitterez, j'en suis sûre, sans regarder en arrière, sans songer que je reste seule.

BLANCHE.

Seule?... eh bien, et ma sœur?

MADAME FONTENAY.

Ta sœur... se mariera aussi, elle.

BLANCHE.

Et puis, d'abord, tu ne me quitteras pas, c'est convenu... Oh! nous nous sommes déjà occupés de toi avec monsieur de Spare.

MADAME FONTENAY.

Vous avez régularisé ma position?

BLANCHE.

Mais certainement.

MADAME FONTENAY, avec émotion, à George.

Vous la rendrez heureuse?... vous ne la ferez jamais pleurer ?

GEORGE.

Ah ! grand Dieu ! je n'ai jamais vu pleurer une... (George s'arrête et se mord la lèvre.)

BLANCHE, à sa mère.

D'abord, s'il me fait pleurer, j'irai te le dire.

GEORGE, riant.

C'est convenu.

MADAME FONTENAY.

Ah ! c'est que c'est une enfant gâtée !

GEORGE, riant, et à demi-voix.

Je le savais.

BLANCHE, fâchée.

Plaît-il?

GEORGE.

Mais soyez tranquille, chère mère, je la gâterai encore plus que vous.

MADAME FONTENAY.

Il faudra être indulgent, car elle a bien quelques petits défauts... Elle est volontaire, capricieuse...

GEORGE.

Je serai une vraie girouette, mademoiselle Blanche n'aura qu'à souffler.

MADAME FONTENAY.

Elle est aussi un peu coquette.

BLANCHE.

Ah ! maman!...

MADAME FONTENAY.

Tout cela n'est-il pas vrai?

BLANCHE.

Si, mais monsieur George s'en serait bien aperçu... tu n'avais pas besoin de le lui dire.

MADAME FONTENAY, riant.

A la bonne heure !

GEORGE, baisant les mains de madame Fontenay.

Ah! chère mère, combien je suis heureux, et combien je vous aime!

MADAME FONTENAY, bas à Blanche.

Et toi, Blanche, es-tu heureuse?

BLANCHE, avec amour.

Oh! oui, maman, bien heureuse!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE, puis CLAUDE et JUSTIN, ensuite MARIANNE. *

MARIE, qui arrivait en courant, s'arrêtant tout à coup en apercevant George.

Ah!...

MADAME FONTENAY, avec douceur, et cependant avec un ton qui contraste avec celui qu'elle avait une seconde avant.

Eh! mon Dieu, Marie, est-ce que le feu est au château?

MARIE, embarrassée.

Pardon, maman... Monsieur... je vous prie de m'excuser, je croyais Blanche toute seule ici.

BLANCHE, à part, se levant.

Ah! je devine, Robert est arrivé.

MARIE.

Je me retire.

GEORGE, qui s'est levé.

Ah! de grâce, mademoiselle, permettez-moi auparavant de renouveler connaissance avec celle qui doit être bientôt ma sœur.

MARIE, s'inclinant.

Monsieur!

GEORGE, à part.

Comme elle a l'air triste! (Claude entre). **

MADAME FONTENAY.

Eh bien! voyons, Marie, qu'y a-t-il? est-ce donc un mystère?

* Marie, George, Madame Fontenay, Blanche.

** Marie, George, Claude, Madame Fontenay, Blanche.

BLANCHE, voyant entrer Justin qui porte un coffret.

Non, madame, c'est tout simplement le dix octobre.

MADAME FONTENAY.

Le dix octobre?

MARIE.

C'est aujourd'hui ta fête, maman.

MADAME FONTENAY.

Tu ne te trompes pas?

MARIE, avec expression.

Moi

CLAUDE.

Non, madame, nous ne nous trompons pas.

GEORGE.

Permettez-moi, chère mère!... (Il lui baisse la main.)

JUSTIN, donnant le coffret à Marie. *

Voilà, mademoiselle.

MARIE, bas.

Eh bien, Justin, et mon bouquet?

JUSTIN.

Oh! je l'ai oublié, je cours...

BLANCHE, à Justin.

Eh bien, et mon cadeau à moi?

JUSTIN.

Robert l'apporte, mademoiselle. (A part.) Mademoiselle Marie, d'abord. (Il sort.)

ADAME FONTENAY, tandis que Marie àttend son bouquet avec une impatience marquée.

Qu'est-ce que tu caches là?

MARIE.

Maman, c'est... (A part.) Et Justin qui ne revient pas!

MADAME FONTENAY.

Eh bien?...

MARIE.

C'est... (Elle lui donne le coffret.)

* Blanche, Justin, Marie, George, Madame Fontenay, Claude.

MADAME FONTENAY, *sortant le voile du coffret.*

Oh! mais c'est très-joli!

MARIE, *toute joyeuse.*

Tu trouves?

MADAME FONTENAY.

Ah ça! ce n'est pas toi qui as brodé ce voile?

MARIE, *rouge de plaisir.*

Mais si, maman, c'est moi. Blanche m'a bien vue...

BLANCHE, *au fond, avec humeur, à Pierre qui lui remet un écrin.*

Vous êtes cause que je suis arrivée la dernière.

MADAME FONTENAY.

C'est un travail de fée.

MARIE.

Vrai?...

CLAUDE, *à part.*

Pauvre enfant! est-elle heureuse!

MADAME FONTENAY.

A la bonne heure, au moins. Ah! tu as eu du mal pour acquérir ce talent-là; car, tu t'en souviens, tu étais assez maladroite et assez paresseuse...

MARIE, *intimidée.*

Maman...

CLAUDE, *à demi-voix, très-respectueux.*

Ces deux mots-là étaient peut-être de trop, madame.

MADAME FONTENAY, *étonnée.*

Plaît-il?

JUSTIN, *qui est revenu à Marie.*

Votre bouquet, mademoiselle.

MARIE, *joyeuse.*

Ah!... (*Justin va au fond. Marie relève vivement quelques-unes des fleurs qui ont perdu un peu de leur symétrie.*)

BLANCHE, *plaçant devant les yeux de madame Fontenay son écrin tout ouvert, et en lui donnant son bouquet.**

Voilà mon cadeau, à moi!

* Justin, Marie, Blanche, Madame Fontenay; George et Claude au fond.

MADAME FONTENAY, avec un cri de joie.

Ton portrait?... (Madame Fontenay, dans sa précipitation à prendre l'écrin, a laissé glisser à terre le voile de Marie. — Marie, qui allait s'élancer à ce moment vers sa mère, s'arrête tout à coup indécise.)

MADAME FONTENAY, qui a tout à fait oublié Marie.

Oh! quel chef-d'œuvre! c'est frappant!

BLANCHE.

Tous tes peintres me faisaient laide, j'en ai cherché d'autres.

MADAME FONTENAY.

Mon enfant, tu ne pouvais rien me donner qui me fit plus de plaisir.

MARIE, se détournant pour cacher ses larmes.

Mon pauvre bouquet!*

JUSTIN, à part.

Et dire que c'est moi qui suis cause... (Se donnant des coups de poing et pleurant.) Imbécile, va!

CLAUDE, à Marie.

Donnez donc votre bouquet, mademoiselle.

MARIE, tristement.

A quoi bon? il irait rejoindre mon voile, maman ne pense déjà plus à moi.

MADAME FONTENAY.

Je ne puis me lasser d'admirer ce portrait!

CLAUDE, bas à Marie, la poussant vers sa mère.

Je vous en prie... (Marie s'avance doucement, et offre timidement son bouquet que madame Fontenay ne voit pas encore.)

BLANCHE, l'apercevant la première.

Ah! maman, Marie qui a des fleurs du lac.

MADAME FONTENAY.

Des fleurs du lac!... Et comment te les es-tu donc procurées, Marie?

MARIE.

Mais...

* Justin, Claude, Marie, Madame Fontenay, Blanche, George.

CLAUDE, avec un ton de reproche.

Mademoiselle Marie est allée les cueillir elle-même, madame. Elle sait que vous les aimez, et pour vous plaire, elle a peut-être risqué sa vie.

MADAME FONTENAY, prenant le bouquet.

Oh! quelle folie! s'exposer ainsi pour de méchantes fleurs! Tu n'iras plus en chercher là! Je te le défends bien. Tu m'entends? (Elle l'embrasse au front.)

MARIE, joyeuse.

Oui, maman. (Elle saisit pour l'embrasser la main de madame Fontenay, la même qui tient le portrait de Blanche.)

MADAME FONTENAY, se méprenant.

C'est bien ta sœur, n'est-ce pas?

MARIE, lui embrassant la main sans regarder le portrait.

Oui, maman.

MADAME FONTENAY.

C'est adorable! (Elle embrasse le médaillon.)

BLANCHE.

Eh bien! et l'original?...

MADAME FONTENAY, avec amour.

Oh! chère enfant!

CLAUDE, à lui-même, regardant Marie.

La voilà toute heureuse pour ce pauvre petit baiser.

GEORGE, à part.

Est-ce qu'il y en a une des deux que l'on n'aime pas ici? Ah! belle-maman! belle-maman! je n'aime pas les injustices. (A ce moment Justin, qui n'a pas perdu un seul détail de cette scène, laisse échapper un gémissement étouffé. — Pierre et Marianne entrent.)

PIERRE.

Madame, il y a déjà du monde dans le grand salon.

MARIANNE.

Et tout le village est avec des bouquets dans la grande avenue.

MADAME FONTENAY.

J'y vais tout à l'heure.

BLANCHE, à Marie.

Allons-y tout de suite. (Elle prend le bras de Marie et l'entraine. — George les suit.)

JUSTIN.

Et nous, allons faire un bout de toilette.

SCÈNE IX

CLAUDE, MADAME FONTENAY.

MADAME FONTENAY.

Monsieur Claude, tout à l'heure, là, que vouliez-vous dire ?

CLAUDE, très-respectueux.

Mon Dieu, madame...

MADAME FONTENAY.

Eh bien?

CLAUDE.

Eh bien, un mot seulement, madame... C'est donc bien vrai que ce sont les enfants qu'elles ont nourris que les mères aiment le mieux ?

MADAME FONTENAY, étonnée.

Qu'est-ce que cela signifie, monsieur Claude?

CLAUDE.

Cela signifie, madame, que c'est vous qui avez nourri mademoiselle Blanche, et que Marianne a été la nourrice de mademoiselle Marie.

MADAME FONTENAY.

Croyez-vous donc que j'aie moins d'amour, de tendresse, pour Marie que pour sa sœur?

CLAUDE, s'enhardissant peu à peu.

Mon Dieu, ma chère protectrice, si je ne craignais de vous fâcher, j'oserais vous dire que cette préférence dont vous vous défendez se trahit à chaque heure... à chaque minute.

MADAME FONTENAY.

Mais quelle différence ai-je donc faite entre mes deux enfants?

CLAUDE.

Une très-grande, madame, je vous le jure.

MADAME FONTENAY.

Alors, je suis donc une mauvaise mère?

CLAUDE.

Oh! non, madame, car je vous ai vue au chevet de Marie quand elle était malade; mais... comprenez-moi bien: chez les enfants du pauvre, la préférence maternelle peut se trahir dans des choses toutes matérielles, dans un morceau de pain, que sais-je?... mais chez les enfants du riche, cette différence se fait sentir dans un baiser, dans un sourire, et elle n'en est pas moins douloureuse, croyez-moi, pour l'enfant déshérité. — Mettez cent mille francs de plus, madame, dans la dot de mademoiselle Blanche que dans celle de mademoiselle Marie, et mademoiselle Marie n'en éprouvera, j'en suis sûr, ni jalousie, ni regrets; mais... que le soir, comme hier par exemple, mademoiselle Blanche s'endorme sur votre épaule, quant une minute avant vous aurez repoussé la tête de mademoiselle Marie qui voulait s'y poser, et mademoiselle Marie regagnera tristement sa petite chambre, et elle pleurera toute la nuit.

MADAME FONTENAY, un peu émue.

Mais en vérité, mon cher monsieur Claude, je ne me rappelle pas le moins du monde... je n'ai pas remarqué...

CLAUDE, vivement.

Oh! je vous crois, madame, mais elle l'a bien remarqué, elle. (Toujours respectueusement, mais avec chaleur.) Songez-y, madame, mademoiselle Blanche, elle, a un amour au cœur, vous n'êtes déjà plus sa vie toute entière, tandis que Marie n'aime que vous, vous qui êtes tout pour elle dans le monde, ici, partout; ce qu'elle cherche, c'est votre regard; ce qu'elle attend, ce qu'elle espère, c'est un doux sourire, ou une bonne parole de vous.

MADAME FONTENAY.

Mais quand les lui ai-je donc refusés?

CLAUDE, timidement.

Bien souvent, madame.

MADAME FONTENAY.

Allons, allons, vous me faites du chagrin à plaisir.

CLAUDE.

Pardon, ma chère protectrice, mais c'est dans l'intérêt de votre bonheur à tous, du nôtre surtout... Je serais si malheureux que vous pussiez avoir des regrets dans l'avenir! car, voyez-vous, les préférences maternelles portent parfois malheur à l'enfant préféré.

MADAME FONTENAY, avec un mouvement douloureux.

Ah! monsieur Claude, c'est cruel ce que vous venez de me dire là... vous m'avez fait bien mal!... Me donner à entendre que Blanche... que ma fille pourrait m'être enlevée parce que... Oh! c'est affreux! c'est affreux!

CLAUDE.

Madame!...

MADAME FONTENAY, d'un ton de reproche.

Laissez-moi... vous m'avez fait mal, vous dis-je.

SCÈNE X

LES MÊMES, BLANCHE, et aussitôt GEORGE et MARIE.

BLANCHE, accourant.

Viens donc, maman, tu perds le plus beau.

MADAME FONTENAY.

Blanche! (Elle court à elle et l'embrasse.)

JUSTIN, rentrant.

Une fête! une fête! quand j'ai la mort dans l'âme! (Tous remontent. — Le rideau baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un salon donnant également sur le parc. Au fond, une terrasse qui y descend. Piano à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, GEORGE. Blanche est au piano.

GEORGE, à lui-même, regardant dans le parc.

Je ne me trompe pas... c'est Marie qui s'en va là-bas, rêveuse comme toujours... Pauvre petite!... Ah! si ma belle-mère future me connaissait, comme elle serait inquiète, à bon droit, à cette heure!...

BLANCHE, après avoir joué.

Aimez-vous cette mélodie?...

GEORGE, se réveillant.

Plaît-il?... Oui! oui!... j'en suis fou!...* De qui est-elle?

BLANCHE.

Elle est de moi.

GEORGE, de même.

Ah! je vous en fais mon compliment.

BLANCHE.

Vous êtes bien bon... Je vais vous jouer du Strauss. (Elle commence un autre morceau.)

GEORGE.

Oui, du Strauss... (Reprenant le cours de ses pensées.) C'est vrai, cela, c'est plus fort que moi... les larmes m'attirent... Et si on la fait pleurer souvent encore, eh bien! ma foi!... je ne sais pas si...

BLANCHE.

Que regardez-vous donc?

* George, Blanche.

GEORGE, un peu troublé.

Le... les feuilles qui tombent...

BLANCHE.

Ah!... (Elle continue de jouer. Après un temps.) C'est joli, n'est-ce pas?

GEORGE.

Non... je trouve cela triste!

BLANCHE, jouant toujours.

Si cette valse-là est triste, par exemple!...

GEORGE.

Ah! pardon... Je croyais que vous parliez des feuilles.

BLANCHE, s'arrêtant tout à coup.

Très-bien!... (Elle range sa musique, et ferme le piano.) Je vois que vous n'aimez pas la musique aujourd'hui.

GEORGE.

Pardonnez-moi, Marie... (Se reprenant.) Blanche.

BLANCHE, boudant.

Vous êtes bien distrait aujourd'hui, monsieur... vous ne savez même plus avec qui vous êtes... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?... C'est moi, Blanche, votre fiancée..... Quant à Marie... (Regardant à son tour dans le parc.) Tenez, la voilà là-bas... voulez-vous que je l'appelle?

GEORGE, vivement.

Mais non, je...

BLANCHE.

C'était pour vous tenir compagnie, attendu que moi, je m'en vais...

GEORGE, voulant la retenir.

Je vous en prie...

BLANCHE.

Non, non, je vous laisse rêver à la chute des feuilles..... Quand je ne serai plus là, vous penserez peut-être à moi.

GEORGE.

Blanche!

BLANCHE.

Voudrez-vous bien, du moins, vous souvenir, monsieur,

que nous montons à cheval aujourd'hui, et que vous avez l'honneur de nous accompagner, Marie et moi?...

GEORGE.

Je ne l'oublierai pas.

BLANCHE.

C'est bien heureux!

GEORGE.

Vous m'en voulez?

BLANCHE.

Oui. (Saluant, moqueuse.) Si vous voulez lire Millevoie, je l'ai serré dans la bibliothèque... (A Claude, qui entre.)* Ah! mon bon monsieur Claude, vous voilà donc revenu de Paris?

CLAUDE.

Oui, mademoiselle.

BLANCHE.

Embrassez-moi... Et puis, je vous laisse avec monsieur George; je crois qu'il s'ennuyait sans vous.

GEORGE.

Méchante!

BLANCHE, boudant.

Ah! monsieur le distrait!... Oh! je vais le dire à maman. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE II

CLAUDE, GEORGE.

CLAUDE, après avoir serré la main de George.

Comment? George... un nuage?... Déjà?...

GEORGE.

Non, mon ami, non... Seulement, j'ai eu tout à l'heure un moment d'absence, de tristesse, et Blanche s'en est émue... mais ce n'est rien... Ah ça! dis-moi... Qu'es-tu donc allé faire à Paris, depuis huit jours?... Car tu es parti comme une flèche, le soir même de la fête...

* Claude, Blanche, George.

CLAUDE.

Ah! mon Dieu! je puis bien te dire cela, car tu es déjà presque de la famille.

GEORGE.

Certainement.

CLAUDE.

Voici ce que c'est : Tu te souviens qu'au moment de ton arrivée, madame Fontenay était enfermée avec le commis de son banquier... Cet homme venait l'avertir que des bruits menaçants, des bruits de faillite circulaient sourdement sur une grande compagnie industrielle dans laquelle elle a des valeurs engagées pour une somme importante...

GEORGE.

Diable!

CLAUDE.

Ne voulant pas perdre de temps, et désireux cependant de ne point troubler la fête, je pris le premier prétexte venu, et me mis en route... le lendemain j'étais à Paris, où je tâchais de m'assurer...

GEORGE, anxieux.

Eh bien?

CLAUDE.

Eh bien, quelques jours après, le hasard fit qu'à la Bourse, où m'avait conduit le désir d'apprendre du nouveau, je me rencontrai avec le directeur de la compagnie incriminée... et son assurance, sa gaîté surtout, m'avaient fait peur. Je crus devoir faire part de mes pressentiments à madame Fontenay, qui me répondit qu'elle ne voulait pas, sur de simples hypothèses, vendre des actions dépréciées à ce moment-là, et perdre ainsi les chances d'une hausse qui, dans sa pensée, devait être prochaine.

GEORGE.

Oh! oui! il est probable que tu te seras exagéré les symptômes du mal, mon brave Claude... Tu mets rarement le pied dans cet enfer d'où tu sors... la tête t'aura tourné.

CLAUDE.

Je l'espère... Et, il n'y a rien de changé ici?

GEORGE, *avec un sentiment de tristesse.*

Non... rien...

CLAUDE, *étonné.*

De quel ton tu me dis cela? Tu étais plus gai, ce me semble quand je t'ai quitté.

GEORGE.

Moi? par exemple!

CLAUDE.

Si fait... si fait... Tu as aujourd'hui l'œil moins vif, *(riant)* la moustache plus penchée.

GEORGE, *s'efforçant de rire.*

Ah! ah! ah! mon pauvre Claude, tes terreurs te poursuivent, à ce qu'il paraît... La gaieté de monsieur le directeur t'inquiétait, et maintenant c'est une tristesse que tu crois lire dans mes yeux, et qui n'y est pas écrite, va...

CLAUDE.

Je ne sais pas, mais...

MARIANNE, *entrant.*

Monsieur Claude, madame a su que vous étiez de retour, et elle semble avoir grande hâte de vous voir.

CLAUDE.

Ah! c'est tout simple.

GEORGE.

Sans doute... va donc vite. *(Riant.)* Et dans les dispositions où tu es, prends bien garde de trop l'effrayer... A bientôt.

CLAUDE.

A tout à l'heure. *(Il sort par la droite. — Marianne va sortir par le fond.)*

SCÈNE III

MARIANNE, GEORGE.

GEORGE, *l'arrêtant.*

Marianne?

MARIANNE.

Monsieur m'a appelée?

GEORGE, *embarrassé.*

Oui... oui... je voulais... vous demander... vous prier...

MARIANNE.

A vos ordres, monsieur George.

GEORGE, *qui a trouvé.*

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'empêcher ce maudit coq de chanter si matin dans sa basse-cour?... on l'entend d'ici.

MARIANNE.

Dame si, monsieur, il y aurait un moyen.

GEORGE.

Lequel, Marianne.

MARIANNE, *tristement.*

Ça serait de lui tordre le cou.

GEORGE, *riant.*

Grand Dieu ! qu'on s'en garde bien !

MARIANNE.

Merci bien pour le coq, monsieur, et aussi pour mamzelle Marie...

GEORGE, *avec intérêt.*

Pour Marie?

MARIANNE.

Oui, monsieur, c'est son favori.

GEORGE.

Ah!

MARIANNE.

Oh ! Elle aime bien aussi tout le poulailler... car elle ne fait pas de jaloux elle.

GEORGE, *avec intention.*

Que voulez-vous dire, Marianne?

MARIANNE, *se remettant.*

Rien, monsieur. Sinon qu'elle distribue bien également à tous et les miettes de pain et les grains d'avoine; pauvre cher ange, si vous la voyiez quand le matin elle ne retrouve plus son compte de petits!

GEORGE.

Elle est bien douce, bien sensible, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Que de-trop, monsieur, et même tenez, quelquefois je regrette de l'avoir nourrie.

GEORGE.

Pourquoi?

MARIANNE.

Ah! monsieur, c'est peut-être une bêtise, un conte de vieille femme, mais voyez-vous? j'avais eu bien du chagrin aux jours de jadis... Mon mari était mort au moment où j'allais devenir mère, j'avais poussé bien des sanglots avant de donner le sein à ma petite Marie, et en la voyant pleurer si souvent, je me dis quelquefois, comme ça, que c'est peut-être pas du lait, mais des larmes qu'elle a bues.

GEORGE.

Bonne Marianne!

MARIANNE.

Je vous ennuie-t-il, monsieur? Voulez-vous que je m'en aille?

GEORGE.

Non, non, Marianne, restez!... J'ai du plaisir à causer avec vous!

MARIANNE.

Ah! je voudrais bien la voir alerte et gaie comme sa sœur, comme mademoiselle Blanche.

GEORGE.

Eh bien, soyez tranquille Marianne, sa gaicté lui reviendra au milieu de nous.

MARIANNE.

Oui, quand vous serez son beau-frère, vous lui rendrez la vie bien douce, n'est-ce pas, à Marie? Voyez-vous, cette enfant-là a besoin d'être aimée, monsieur George.

GEORGE.

Eh bien, Marianne, je vous le jure, je l'aime déjà autant que sa sœur.

MARIANNE.

Merci, merci, monsieur George... Vous me rendez bien contente!... Oui, j'ai bon espoir... car tenez... (en confidence) depuis huit jours, seulement depuis la fête de madame, elle n'est déjà plus reconnaissable.

GEORGE.

Vraiment!

MARIANNE.

Oh! oui, et savez-vous à quoi cela tient?

GEORGE.

Peut-être!...

MARIANNE.

Ah! vous aussi, vous l'avez remarqué... Eh bien! oui, ça vient de ce que madame Fontenay, de ce que sa mère...

GEORGE, voyant entrer Marie.

Oui, oui, je sais... mais chut! voici Marie!

SCÈNE IV

MARIANNE, MARIE, GEORGE.

GEORGE.

Bonjour, petite sœur!

MARIE.

Bonjour, monsieur George.

MARIANNE.

Nous parlions de vous, mademoiselle Marie, et monsieur George me disait qu'il vous aimerait bien toujours. (Marie tend la main à George. A George.) Répétez-le-lui vous-même, monsieur George, elle ne me croirait peut-être pas, mademoiselle Marie ne veut jamais croire qu'on l'aime.

GEORGE.

Oh! mais je l'y forcerai bien, moi.

MARIANNE.

Je vous laisse, car depuis que nous causons, j'ai oublié monsieur Claude, et il doit avoir besoin de déjeuner. (Elle sort.)

SCÈNE V

MARIE, GEORGE.

GEORGE.

Marie, votre bonne mère nourrice m'assurait tout à

l'heure que depuis quelques jours vous étiez plus gaie et plus heureuse qu'auparavant... est-ce vrai?

MARIE.

Je ne sais ce qu'a voulu dire Marianne.

GEORGE, *avec tendresse.*

Ah! Marie, est-ce que vous ne vous fiez pas à moi? Est-ce que vous ne me trouvez pas digne d'être le confident de vos petits secrets, de vos gros chagrins?

MARIE, *un peu émue.*

Mais je n'en ai pas, monsieur George.

GEORGE.

Du moins, vous ne voulez pas me les dire. (*Pressant.*) Voyons? Marie, ma chère petite sœur, si vous ne voulez pas me mettre de moitié dans vos chagrins d'autrefois, mettez-moi du moins de moitié dans votre contentement d'aujourd'hui.

MARIE.

Monsieur George...

GEORGE.

Vous refusez de me dire ce qui vous rend heureuse?... Eh bien, je vais vous le dire, car je l'ai deviné, depuis huit jours... depuis l'histoire... de vos petites fleurs sauvages que vous avez recueillies si religieusement quand elles ont été fanées, recueillies comme un souvenir; vous êtes heureuse parce que, pendant toute cette bonne soirée de fête, vous avez été constamment auprès de votre mère, comme Blanche, parce que vous avez été fêtée, caressée comme elle... parce que votre mère a constamment laissé sa main dans la vôtre, et que, plusieurs fois, quand elle vous regardait, vous avez vu luire dans ses yeux les mêmes éclairs de tendresse qui y brillent toujours quand elle regarde Blanche... Est-ce vrai? Voyons, c'est vrai, n'est-ce pas?...

MARIE *qui a recueilli avidement chacun de ces souvenirs évoqués par George, s'abandonnant tout à fait.*

Eh bien! oui, et ce n'est pas tout... notre mère est restée avec nous dans le parc, jusqu'à minuit... et à ce moment même, comme Blanche dansait, sous les grands chênes, avec

les paysans, je suis restée toute seule avec notre mère... nous marchions dans une allée bien sombre, bien solitaire. (Avec une joie ardente.) Son bras entourait mon cou, ses lèvres effleuraient mon front, et elle me disait : Ma fille ! avec une voix si douce, que je croyais que j'allais mourir... (Essuyant une larme de George et souriant à demi.) Ah ! vous l'avez voulu, c'est votre faute.

GEORGE, avec tendresse.

Parlez !... Parlez !...

MARIE.

J'avais déjà dans ma vie un souvenir comme celui-là... mais moins doux !... cependant... J'étais malade... Plusieurs fois, la nuit, je vis comme une ombre qui se penchait vers moi... je sentis un baiser qui courait sur mes lèvres, une larme qui glissait sur ma joue. (Avec ivresse !) Oh ! dans ces moments-là, je ne souffrais plus, plus du tout. (Avec tristesse.) Quand je fus guérie, l'ombre s'en alla, et elle n'était jamais revenue ; (avec joie) mais l'autre soir, oh ! c'était bien elle, je l'ai retrouvée. (Avec prière.) Pourvu, mon Dieu... que ce ne soit pas pour la reperdre encore !

GEORGE.

Est-ce que... depuis ?...

MARIE, souriant avec tristesse.

Ah dame ! depuis, on n'a pas dansé sous les grands chênes.

GEORGE.

Je comprends.

MARIE. *

Oh ! tenez, je suis folle !... Je n'aurais pas dû... mais je n'ai pas eu la force de... Oh ! mais ne répétez jamais ce que je vous ai dit là... jamais, n'est-ce pas ?

GEORGE, heureux.

Non, non, jamais. Vos secrets resteront là, chère Marie, ensevelis dans le cœur de votre frère, je vous le jure.

* George, Marie.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BLANCHE, puis MADAME FONTENAY.

BLANCHE, accourant; elle est en costume de cheval.*

Marie! Marie! mais à quoi penses-tu? tu ne t'habilles donc pas? et vous non plus, monsieur Georges? Je savais bien, moi, que vous oublieriez même notre promenade.

GEORGE, joyeux.

Dans une minute je suis à vos ordres, (saluant) madame la vicomtesse!

BLANCHE, riant.

Oh! pas encore, monsieur le vicomte, et si vous êtes encore méchant, comme ce matin... maman vous refusera ma main, elle l'a dit.

GEORGE.

En attendant... (Il lui baise la main et va pour sortir; madame Fontenay entre.)**

BLANCHE.

Tiens, vois, maman, monsieur George n'est pas prêt, Marie non plus, et...

MADAME FONTENAY.

Et je voudrais qu'ils ne le fussent jamais; je vais être inquiète...

BLANCHE.

Oh! que peux-tu craindre, avec un cavalier comme monsieur le vicomte? Et nous-mêmes, ne sommes-nous pas les élèves de Paul Lalanne?

MADAME FONTENAY.

Oh! c'est égal! ***

GEORGE.

Madame, oserai-je vous demander des nouvelles de cette affaire pour laquelle monsieur Claude a dû aller à Paris? Vous n'avez rien décidé de nouveau?

* George, Blanche, Marie.

** George, Blanche, Madame Fontenay, Marie.

*** George, Madame Fontenay, Blanche, Marie.

MAAME FONTENAY.

Que voulez-vous donc que je décide? Monsieur Claude et monsieur mon notaire sont fous, assurément. Ils voudraient que, de gaieté de cœur, et sur une simple conjecture, je perdisse près de quatre-vingt mille francs...

MARIE, timidement.*

Mais, maman, si l'on devait tout perdre plus tard?

MADAME FONTENAY.

Hein?

MARIE.

J'étais là, maman, quand vous causiez avec monsieur Claude, et...

MADAME FONTENAY, haussant les épaules.

Bon! voilà Marie qui va jouer à la bourse, à présent.

BLANCHE. **

Va donc t'habiller, hein? Tu parleras finance tantôt. Viens vite, je vais t'aider.

JUSTIN, entrant.***

Monsieur Antoine Fontenay demande si madame veut bien lui faire l'honneur de le recevoir?

BLANCHE.

Tiens! encore lui?

MADAME FONTENAY.

Que peut-il me vouloir?

JUSTIN.

Je ne sais pas, madame, mais il est joliment bien mis.

MADAME FONTENAY.

Faites entrer.

BLANCHE, regardant au fond.

Ah! mon Dieu! mais c'est vrai; quel changement! Regarde donc, Marie, il est superbe! il est beau comme un soleil!...

* George, Madame Fontenay, Marie, Blanche.
** George, Madame Fontenay, Blanche, Marie.
*** George, Justin, Blanche, Marie, Madame Fontenay.

JUSTIN.

Monsieur Antoine Fontenay! (Fontenay paraît. Il est en grande toilette, il salue tout le monde. Antoine semble fort embarrassé dans ses habits neufs. Après lui avoir rendu son salut, George s'éloigne par le fond; Marie et Blanche rentrent dans les appartements, à droite.)

SCÈNE VII

ANTOINE, MADAME FONTENAY.

MADAME FONTENAY, s'est assise sur le canapé, regardant Antoine qui reste debout. Avec étonnement.

Vous ne vous asseyez pas?

ANTOINE.

Non, ma tante; je... je sais trop bien ce que je vous dois, pour...

MADAME FONTENAY, à part.

Ah! mon Dieu! mais Blanche avait raison; c'est une transformation complète.

ANTOINE, de plus en plus embarrassé de lui-même.

Vous... vous êtes étonnée de me revoir, n'est-ce pas, ma tante?

MADAME FONTENAY.

En effet, je l'avoue.

ANTOINE.

Ah! je vas vous dire... Mais je ne vous dérange pas? vous n'alliez pas dîner?...

MADAME FONTENAY, souriant.

Non, monsieur Antoine, pas encore.

ANTOINE.

Ah! faites excuse... ma tante; mais c'est que, vous savez, dans nos campagnes, c'est ordinairement à deux heures que... mais enfin... c'est égal... une supposition que je vous dérangerais, je pourrais revenir?...

MADAME FONTENAY.

Vous ne me dérangez pas, vous dis-je, veuillez donc m'expliquer...

ANTOINE.

Hem! hem!... voilà ce que c'est, ma tante : Quand je

vous ai eu quittée, l'autre jour... je me suis en allé comme ça, tout doucement, au pas de *la Grise*, enfin... piane, piane, quoi!... J'avais un bon ruban de queue à faire pour regagner la ferme... et, cependant, je ne sais pas pourquoi, je ne me pressais pas. *La Grise* s'arrêtait, de temps en temps, pour dire deux mots aux buissons et croquer les jeunes pousses de ci et de là, et je la laissais faire, parce que... tant il y a que je réfléchissais sur notre conversation du tantôt. Je me disais comme ça, dans mon for intérieur, que vous aviez peut-être raison et que moi je n'avais peut-être pas tort; mais que, néanmoins, c'était pas encore une raison pour que, entre parents... enfin, j'avais quasi regret de ce que je vous avais dit...

MADAME FONTENAY.

Il y a toujours du mérite, Antoine, à reconnaître...

ANTOINE, *vivement et en s'asseyant.*

Ah! distinguons, ma tante, c'est pas à dire que je doute de la bonté de ma cause, et que, au cas où ce que j'ai à vous proposer ne vous agréerait pas, je sois disposé à renoncer à... Ah! mais non!...

MADAME FONTENAY.

C'est bien, Antoine, et je n'ai pas l'intention de surprendre votre religion.

ANTOINE, *étonné.*

S'il vous plaît? Ah! vous savez, je ne suis pas un païen, mais...

MADAME FONTENAY, *avec un mouvement imperceptible d'épaule.*

Monsieur Antoine, voulez-vous être assez bon pour en arriver au but de votre visite?

ANTOINE, *troublé.*

Pardon, ma tante, mais, vous savez, je vous ai mise à votre aise, et si vous aviez affaire... je pourrais...

MADAME FONTENAY, *avec impatience.*

Mais non, monsieur Antoine, je n'ai, je vous le répète, rien de mieux à faire que de vous écouter; mais encore faut-il que je comprenne ce que vous voulez me dire.

ANTOINE.

Eh bien! tenez, ma tante, je n'irai pas par quatre chemins, et, après tout, comme on dit, il ne faut pas tant de lard pour faire un quarteron. Je vous dirai donc que vos paroles de l'autre fois m'ont tout retourné, que je ne me reconnaissais plus en vous quittant, et que j'avais comme une envie de me gourmer d'importance, pour les méchants propos que j'avais laissés tomber devant vous.

MADAME FONTENAY.

Je ne me les rappelle pas.

ANTOINE.

Je me disais comme ça à moi-même, et pendant que *la Grise* broutait : Vois-tu, Antoine, tu es un happe-chair, un avaricieux, tu n'as pas besoin de ce million-là, attendu que tu as la plus belle fortune qui soit à vingt lieues à la ronde. Tu possèdes trois fermes superbes et quatre moulins, qui ne suffisent pas à moudre tout le grain de tes champs, et d'une... Tu as encore avec ça un intérêt... majeur dans quelques mines de fer et de charbon du Morvan, et de plus, un arpent de vignes à Richebourg, un demi à la Romanée et trois à Volnay, sans compter trois ou quatre cents châtaigniers, qui, bon mal an, peuvent bien...

MADAME FONTENAY, avec plus d'impatience encore.

Vous êtes riche, très-riche, je le sais...

ANTOINE.

Oui, ma tante, que je suis très-riche; d'autant plus riche, n'est-ce pas, que je n'ai que moi à penser? Car, enfin... (avec une intention de plus en plus marquée) je n'ai pas de famille, moi, en dehors de vous, s'entend, de vous que j'estime et que j'aime, notez bien; mais je veux dire que je n'ai pas de femme, pas d'enfants... des amourettes par-ci, par-là, c'est vrai; mais ça n'est pas le bonheur, vous m'entendez bien! Et puis, après moi, à qui qu'elle reviendra cette fortune, un supposé que je reste le dernier? A la paroisse? C'est pas utile; pas vrai? Tant il y a que...

MADAME FONTENAY, ne se contenant plus.

Achevez, Antoine, je vous en supplie!

ANTOINE, prenant son courage à deux mains.

Eh bien! ma tante... (s'arrêtant encore.) Oh! mais... je vous en prie, prenez patience encore un brin... Dans un instant, vous saurez quel arrangement je vous propose, pour finir tous nos différends... Seulement, dame!... mettez-vous à ma place... c'est un peu difficile à dire, mais... (Frappé d'une idée.) Mais, tenez, tenez, ma tante... dans le Morvan, à la première visite du *jeune à marier* chez celle-là qu'il a choisie, il regarde bien attentivement ce qui se passe à son arrivée... Si on dresse en l'air les tisons du feu, c'est de mauvais augure; si, à son départ, l'on trace des croix dans les cendres, c'est un congé... Mais, s'il est agréé... ah! s'il est agréé... un repas se prépare...

MADAME FONTENAY.

Eh bien?

ANTOINE.

Eh bien! ma tante, je serais bien heureux si... un jour ou l'autre... vous vouliez m'inviter à dîner.

MADAME FONTENAY.

Moi?... Ah ça, Antoine! est-ce que vous me demandez ma main?...

ANTOINE, se récriant.

Ah! ma tante!... je sais trop ce que je vous dois!... Non. C'est ma cousine Marie que j'aime, et je viens vous demander de me la donner pour femme.

MADAME FONTENAY, surprise. Ils se lèvent.

Je vous assure, Antoine, que j'étais loin de m'attendre...

ANTOINE.

Que voulez-vous, ma tante?... Je vous l'ai dit, je suis las d'être garçon... Et depuis l'autre fois, depuis que j'ai revu Marie, si brave et si mignonne, je me suis souvenu tout à coup du temps de ses quatorze ans, où elle s'endormait quelquefois sur mes genoux à la veillée... les jours où elle venait dîner à la ferme... et c'est à elle que je pensais déjà tout le long du chemin, en m'en retournant... Et depuis... eh bien! depuis, je suis venu soir et matin rôder autour du parc pour tâcher de l'entrevoir à travers la feuillée... Je l'ai revue, et ça n'a plus été au passé, que j'ai songé, mais à l'avenir... et

je vous le répète, je viens vous supplier de me la donner pour femme...

MADAME FONTENAY, avec douceur.

Antoine, votre demande ne me déplaît pas, au contraire... Vous êtes un honnête homme...

ANTOINE.

Oh ça !... Un peu regardant peut-être sur l'argent... mais, pour Marie, je ne serai pas économe...

MADAME FONTENAY.

Vous êtes jeune encore...

ANTOINE.

J'ai eu trente-huit ans aux châtaignes, ma tante.

MADAME FONTENAY.

Vous êtes bien un peu...

ANTOINE.

J'entends... Un peu taillé à coups de serpe, n'est-ce pas? mais ma femme achèvera de me dégrossir, ma tante.

MADAME FONTENAY.

Enfin, je vous avoue que je verrais avec plaisir une union qui mettrait, comme vous le disiez tout à l'heure, un terme à nos différends.

ANTOINE.

C'est clair... Et dame ! l'argent, comme on dit, ne sortirait pas de la famille.

MADAME FONTENAY.

Mais encore, faut-il que Marie consente...

ANTOINE.

Oh ! elle consentira si vous voulez !

MADAME FONTENAY.

Je veux bien parler pour vous, et demain...

ANTOINE.

Oh ! ma tante, si vous vouliez tout de suite, pendant que j'ai encore mon courage... et que je suis habillé...

MADAME FONTENAY, riant.

Ah ! monsieur Antoine !... (Elle sonne.) Vous êtes pressant...

ANTOINE.

Non, ma tante, je suis pressé.

MADAME FONTENAY, à un domestique.

Priez mademoiselle Marie de venir me parler.

ANTOINE.

Oh! merci... merci, ma tante!...

MADAME FONTENAY.

Éloignez-vous un instant.

ANTOINE.

Je vais faire un tour de parc.

MADAME FONTENAY.

Je vous rappellerai tout à l'heure,

ANTOINE.

Soyez éloquente, ma tante! Et, dites donc, tâchez que la petite cousine ne trace pas de croix dans les cendres... Elle vient! je me sauve... (Il disparait dans le fond. Marie entre.)

SCÈNE VIII

MADAME FONTENAY, MARIE, ANTOINE, au fond.

Marie est en costume d'amazone.

MARIE.

Tu me demandes, maman?

MADAME FONTENAY.

Oui.

MARIE.

Me voilà.

MADAME FONTENAY, assez embarrassée à son tour.

Écoute!... Voyons comme tu es habillée.

MARIE, se retournant.

Tiens, maman.

MADAME FONTENAY.

Mais, tu as mis ton chapeau de travers!

MARIE, joyeuse.

Rarrange-le-moi.

MADAME FONTENAY.

Quelle est cette cravache que tu as là?

MARIE.

C'est celle que j'ai toujours, maman.

MADAME FONTENAY.

Mais, elle est affreuse!... Tu demanderas la mienne à Justin.

MARIE, joyeuse.

Tu me la prêtes?

MADAME FONTENAY.

Je te la donne.

MARIE.

Oh ! merci ! (Elle baise les mains de sa mère.)

MADAME FONTENAY, toujours embarrassée.

Dis-moi, Marie !... Tu vas être un peu étonnée sans doute de la question que je vais t'adresser ainsi tout à coup...

MARIE.

Moi, maman?

MADAME FONTENAY, s'efforçant de rire.

Tu vas trouver que l'on agit un peu... cavalièrement. (Riant.) Le costume que tu portes en ce moment, rendra peut-être moins sévère mademoiselle Marie Fontenay.

MARIE, troublée, mais souriant.

Je ne te comprends pas du tout, maman.

MADAME FONTENAY.

En tout cas, il ne faudrait pas m'en vouloir... On m'a mis... (riant) le couteau sur la gorge, et comme, après tout ta décision doit être respectée...

MARIE.

Mon Dieu, maman! tu me fais peur!

MADAME FONTENAY.

Enfant!... (Elle l'embrasse.)

MARIE, avec joie.

Ah! me voilà rassurée!

MADAME FONTENAY.

Marie, tu n'as pas encore pensé à te marier?

MARIE.

Non, maman... jamais.

MADAME FONTENAY.

Et... s'il se présentait pour toi un parti avantageux?

MARIE.

Ah! voilà ma peur qui me reprend!

MADAME FONTENAY, calme.

Voyons, ne faisons pas d'enfantillages, et écoute-moi... tu auras toujours, je le répète, la latitude de refuser.

MARIE.

Oui, mais en me disant cela, ton regard n'est déjà plus le même.

MADAME FONTENAY.

Ah ça! es-tu folle? et veux-tu me laisser parler?

MARIE, tremblante.

Oui, maman.

MADAME FONTENAY.

Je te le répète : s'il se présentait pour toi un parti avantageux, le refuserais-tu?

MARIE.

Mais, maman, pourquoi m'éloigner de toi?

MADAME FONTENAY.

Qui te parle de cela?

MARIE, l'entourant de ses bras.

Je ne veux pas te quitter.

MADAME FONTENAY.

Mais un jour ou l'autre, il le faudra bien. Vois ta sœur, elle se marie...

MARIE.

Oh! c'est bien différent! Elle aime quelqu'un, et je n'aime que toi.

MADAME FONTENAY, un peu plus sèchement.

Ce sont des mots, ton mari ne te défendrait pas de m'aimer.

MARIE.

Mais ce mari, puisque je n'aime personne, je ne l'aime donc pas.

MADAME FONTENAY.

Soit... Mais qui te dit que tu ne pourrais pas l'aimer un jour, puisque tu ne le connais pas?

MARIE, avec effroi.

Maman, je ne veux pas le connaître... je ne veux pas te quitter.

MADAME FONTENAY, très-froide.

Tu ne permets même pas que je le nomme.

MARIE, tremblante.

Dame! si tu le veux, maman...

MADAME FONTENAY.

Allons, voyons, ne tremble pas, je t'en prie... c'est ridicule.

MARIE.

Je ne tremble plus, maman.

MADAME FONTENAY.

Ce n'est pas un vieillard que je te propose, c'est un homme dont l'âge irait très-bien avec le tien, et qui est tout auss bien que monsieur George... dans son genre...

MARIE.

Ah! mon Dieu!...

MADAME FONTENAY.

Quoi?

MARIE.

C'est monsieur Fontenay... Antoine...

MADAME FONTENAY.

Eh bien, oui.

MARIE, avec effroi.

Oh! maman! maman! je t'en supplie! je t'en supplie!

MADAME FONTENAY.

Mais, enfin, qu'a-t-il donc de si effrayant?

MARIE, même jeu.

Oh! je ne sais pas... mais je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais.

MADAME FONTENAY, plus froidement encore.

C'est bien, Marie... c'est bien, remettez-vous, je vous en prie.

MARIE.

Oh! voilà que tu me dis vous, maintenant, et c'est à cause de ce monsieur Antoine!

MADAME FONTENAY.

C'est que je trouve que vous vous hâtez bien de le refuser.

MARIE, timidement.

C'est qu'aussi, maman, tu t'es bien hâtée de me l'offrir.

MADAME FONTENAY.

Ah! tu me donnes des leçons, Marie.

MARIE, à part.

Ce n'est pas Blanche que l'on aurait songé à marier ainsi.

MADAME FONTENAY.

Je croyais monsieur Antoine Fontenay capable de te rendre heureuse, tu en penses autrement, c'est bien. Ce mariage mettait fin à un procès qui doit, indubitablement, vous faire perdre un million, à ta sœur et à toi, tu ne veux pas que ce procès se termine à votre avantage à toutes deux, n'en parlons plus. (A Antoine qui a reparu.) * Monsieur Antoine, je me suis prêtée à vos désirs, j'ai parlé pour vous à mademoiselle Marie, mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous donner. (Riant du bout des dents.) Nous sommes en plein Morvan, et mademoiselle Marie a tracé sa croix dans les cendres.

ANTOINE.

Comment, ma cousine? **

MARIE, très-bas.

Je désire ne pas me marier, monsieur. (Courant à sa mère, qui remonte.) Maman, maman, ne m'en veux pas.

* Antoine, Madame Fontenay, Marie.
** Antoine, Marie, Madame Fontenay.

MADAME FONTENAY, froidement en se dégageant.

Mais non, mais non. (Voyant entrer Claude.) Tiens, on vient voir si tu veux partir, n'est-ce pas, monsieur Claude?

CLAUDE.

Oui, madame, monsieur George et mademoiselle Blanche me suivent. (George et Blanche rentrent par la droite.—Justin paraît au fond, il est en costume de groom.)

SCÈNE IX

ANTOINE, MADAME FONTENAY, BLANCHE, GEORGE, MARIE, CLAUDE, JUSTIN au fond.

JUSTIN.

Monsieur le vicomte, les chevaux sont au bas de la terrasse.

GEORGE.

C'est bien. (A madame Fontenay.) Madame, quand vous voudrez donner le signal du départ...

MADAME FONTENAY.

Si je m'en croyais, je ne le donnerais jamais, car, je vous le répète, je ne vis pas pendant ces maudites promenades.

BLANCHE.

Ah! tu es peureuse. Si encore on me laissait monter le cheval de monsieur George.

MADAME FONTENAY.

Es-tu folle?

BLANCHE.

Mais celui qu'on m'a donné... (boudant) je viens de l'essayer, il dort tout debout.

MADAME FONTENAY, rassurée.

Vraiment?

BLANCHE.

Oui. (A part, en faisant siffler sa cravache.) Mais je saurai bien le réveiller.

MARIE, à Claude, bas.

On veut me marier à monsieur Antoine.

GEORGE, qui a entendu.

Hein ?

CLAUDE, bas.

Par exemple!

MARIE, bas.

Oh! vous me défendrez, n'est-ce pas, monsieur Claude ?

CLAUDE, bas.

Oui.

GEORGE, à part.

Et moi, aussi.

ANTOINE, bas à Marie, d'un ton vexé. *

C'est votre dernier mot, cousine ?

MARIE.

C'est mon dernier mot, monsieur.

ANTOINE, de même.

Vous avez tort.

BLANCHE.

Allons!... partons ; viens, Marie.

MADAME FONTENAY, à Justin.

Les chevaux sont-ils bien sellés, Justin?

JUSTIN.

Oh! oui, madame... Je les ai sanglés! sanglés!... Ah! je ne voudrais pas être à leur place.

MADAME FONTENAY.

Je veux vous voir partir.

BLANCHE.

C'est cela... (Elle prend le bras de sa mère.)

MADAME FONTENAY, l'embrassant.

Ne fais pas d'imprudence! (A George.) Vous veillerez bien sur elle, n'est-ce pas ?

GEORGE, appuyant.

Sur elles deux, oui madame. (Il offre son bras à Marie.)

MADAME FONTENAY.

Merci!... (On se salue avec Antoine et tous descendent l'escalier de la terrasse et disparaissent peu à peu... Antoine et Claude restent seuls.)

* Antoine, Marie, Blanche, Madame Fontenay, George, Claude.

SCÈNE X

ANTOINE, CLAUDE. (Claude va au fond, regarde la cavalcade s'éloigner et lui envoie un dernier adieu de la main... Pendant ce temps, Antoine, le chapeau rabattu sur les yeux, marche avec agitation.)

ANTOINE, à lui-même, d'un ton redevenu brutal.

Voyez-vous ça, mamz'elle la fiérotte!... C'est mon dernier mot... Nous verrons bien, si ce sera aussi le dernier de sa mère...Elle tient à son petit million, c'est-à-dire à mon petit million, ma tante. (Avec convoitise.) Un million!... ce n'est pas l'embarras, je suis pas mal bête, tout de même, moi, de payer si cher deux beaux yeux et... Eh bien, oui, mais c'est que ces deux yeux-là, je les vois sans cesse depuis cinq jours... Je ne dors plus, je ne mange plus, je ne bois plus... (Après un temps.) Pourquoi qu'elle me refuse, je vous le demande?... Je ne suis pas laid, je suis bel homme. Il y a quelque chose là-dessous; je le saurai.

CLAUDE, à lui-même.

Ils sont déjà loin, et madame les suit encore des yeux... (Se retournant.) Ah! monsieur Antoine est encore là.

ANTOINE.

J'ai mon idée!... Dites donc, monsieur Claude, mon garçon est allé avec la carriole faire une commission pour moi au village, je ne peux pas partir encore, et, en attendant que la voiture revienne, je voudrais bien causer un peu avec vous.

CLAUDE, froidement.

A vos ordres, monsieur.

ANTOINE.

Mais je vous avoue que la route m'a altéré, et que je goûterais volontiers le vin de ma tante.

CLAUDE.

Vous allez être servi, monsieur. (Il sonne.)

ANTOINE, à part.

Le vin le fera jaser.

CLAUDE, à un domestique.

Apportez ici des biscuits et...

ANTOINE.

Une bouteille de Pomard, mon garçon, je n'en bois pas d'autre. (Le Domestique sort et revient presque aussitôt avec ce qu'on lui a demandé. Ils s'asseyent à la table. D'un ton de bonhomme.) Ah! ma foi! monsieur Claude, j'ai bien espéré un moment que nous allions pouvoir devenir bons amis, et qu'il ne serait plus question de procédure entre nous... mais il n'y a pas eu moyen. (Versant.) Quoique ça, vous ne refuserez pas de trinquer avec moi, n'est-ce pas?

CLAUDE.

Pardon! mais je ne bois jamais de vin...

ANTOINE, contrarié.

Ah!... à votre aise; mais c'est égal, si l'on ne vous connaissait pas...

CLAUDE.

Eh bien?...

ANTOINE.

Eh bien, vous savez le dicton : « Tous les méchants sont buveurs d'eau, c'est bien prouvé par le déluge... » A votre santé! (Il boit.)

CLAUDE.

Je croyais, monsieur Antoine, que vous désiriez causer avec moi.

ANTOINE, riant.

Eh bien? Est-ce que nous ne causons pas?

CLAUDE.

Mais...

ANTOINE.

Il y a bien longtemps que vous êtes dans la maison de mon oncle, n'est-ce pas, monsieur Claude?

CLAUDE.

Il y a quatorze ans, monsieur.

ANTOINE.

C'est un joli bail; et à cette heure, vous êtes quasi plus parent de ma tante et de mes cousines, que moi-même.

CLAUDE.

On me traite en effet, monsieur, comme si j'avais l'honneur de faire partie de la famille.

ANTOINE.

J'entends... c'est-à-dire que l'on n'a guère de secrets pour vous. (Après s'être versé, lui offrant encore.) Décidément, vous ne voulez pas?...

CLAUDE, refusant.

Je vous remercie!...

ANTOINE, gaiement.

Vous avez dû recevoir souvent bien des petites confidences de vos jeunes élèves, n'est-ce pas?

CLAUDE.

C'est vrai, monsieur!...Elles n'ont jamais eu rien de caché pour moi; (appuyant) mademoiselle Marie, surtout.

ANTOINE, avec un mouvement de satisfaction.

Ah! surtout Marie? Eh bien, dites donc... (buvant) à la vôtre... dites donc, vous pouvez bien me confier ça à moi, un cousin... Est-ce que Marie...aimerait quelqu'un, hein?...

CLAUDE.

Non, monsieur, mademoiselle Marie n'aime personne.

ANTOINE.

Ah! après ça, les jeunes filles, ça ne dit jamais que ce que ça veut perdre.

CLAUDE.

Mademoiselle Marie n'est pas du nombre de ces filles-là.

ANTOINE, finement.

Oh! vous n'étiez pas toujours derrière elle, et les jeunesses c'est bien adroit.

CLAUDE, se levant.

Monsieur, vous offensez mademoiselle Marie!

ANTOINE.

Moi?... eh bien, pourquoi donc ça?... qu'est-ce qu'il y aurait de si étonnant qu'elle ait remarqué quelqu'un, quelque beau jeune homme comme monsieur George d'Espare, par exemple?

CLAUDE.

S'il en était ainsi, monsieur, mademoiselle Marie l'aurait dit à sa mère, et alors madame Fontenay n'aurait pas

pris la peine de plaider votre cause, comme elle a daigné le faire tout à l'heure.

ANTOINE, surpris.

Ah ! vous savez déjà !... En effet, je vois que l'on n'a pas de secrets pour vous... Et (se levant, avec insolence) c'est la petite cousine qui vous a déjà mis au courant, hein ?

CLAUDE, froidement.

C'est possible, monsieur.

ANTOINE.

Plaît-il ?... (Se remettant.) Du reste, la peine que ma tante a prise tout à l'heure pour plaider ma cause, comme vous dites, ne prouverait rien encore, car il pourrait bien se faire que la petite cousine ait fait choix d'un mari, et que sa mère veuille lui en donner un autre.

CLAUDE.

Je ne croirai jamais que madame Fontenay veuille sacrifier sa fille.

ANTOINE, brutalement.

La sacrifier ?... que voulez-vous dire par là, monsieur Claude ?

CLAUDE.

Rien de plus que ce que je dis, monsieur.

ANTOINE.

Mais vous m'offensez à votre tour !... Vous ne savez peut-être pas que j'ai été soldat ?

CLAUDE.

Eh bien, monsieur ?

ANTOINE.

Eh bien, eh bien... je trouve que vous le prenez bien haut, monsieur le professeur ! (Madame Fontenay paraît au fond. Marianne entre un instant après, venant de la droite.)

SCÈNE XI

MADAME FONTENAY, CLAUDE, ANTOINE.

MADAME FONTENAY.

Mon cher monsieur Claude, (Claude remonte) j'aperçois dans

le parc, du bas de la terrasse, un homme qui semble chercher le chemin du château, seriez-vous assez bon pour aller au-devant de lui ?

CLAUDE.

Oui, madame.... (Saluant.) Monsieur Antoine...

ANTOINE.

Monsieur Claude, je vous salue... (Claude sort par le fond. A part.) Ah ! tu me payeras ça quelque jour, mon petit professeur!

MARIANNE, entrant de la droite, à Antoine.

Monsieur, votre voiture est arrivée, elle est au bout de l'allée. (Elle passe et sort.)

ANTOINE.

Merci bien... (Il va prendre sur le piano son chapeau et sa canne.)* Allons, ma tante, je vous quitte, mais je n'ai pas encore renoncé à l'honneur d'être un jour, un peu plus que votre neveu.

MADAME FONTENAY.

Mon Dieu, monsieur Antoine, vous avez entendu la réponse de Marie.

ANTOINE.

Oh! ça ne fait rien, ma tante, une mère a toujours sa volonté, et une fille bien élevée, comme la vôtre, ne doit pas en avoir, elle. Vous pouvez arranger ça, si vous le voulez... Ah dame! il s'agit d'un million ! Vous n'avez qu'à vous baisser pour le prendre ; et ça vaut bien, que je crois, la peine qu'on se baisse... Au revoir, ma tante, au revoir. (Il va sortir, quand Claude reparait, très-agité, et une lettre à la main.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, CLAUDE, puis JUSTIN, puis BLANCHE, ensuite GEORGE, MARIE.

CLAUDE, avec une grande émotion, mais à demi-voix.**

Ah! madame! cet homme... vous savez bien?... il appor-

* Antoine, Madame Fontenay.

** Antoine, Madame Fontenay, Claude.

tait cette dépêche du télégraphe!... elle est de votre banquier.

MADAME FONTENAY, après avoir jeté les yeux sur le papier.

Ah!

CLAUDE, à demi-voix.

Ses craintes et les miennes n'étaient que trop fondées, vous le voyez, la compagnie est décidément déclarée en faillite.

MADAME FONTENAY, avec découragement.

Ah! quatre cent mille francs!

ANTOINE, qui s'était arrêté, à part.

Ah bah!... (s'avançant.) Vous perdez quatre cent mille francs?

MADAME FONTENAY.

Oui.

ANTOINE, bas.

Eh bien! mais... vous avez le moyen de couvrir cette perte-là, ma tante, vous savez?...

MADAME FONTENAY, à part.

Quatre cent mille francs!...

ANTOINE, à part.

Allons, allons! mes actions remontent... (Justin est arrivé en courant par le fond. Il est nu-tête et couvert de poussière.)

MADAME FONTENAY, en l'apercevant.

Justin! seul!... Où sont mes filles?

CLAUDE, à Justin.

Parle, mais parle donc! *

JUSTIN, d'une voix saccadée par la course qu'il vient de faire.

Figurez-vous (il se mouche) que nous étions arrivés à une demi-lieue d'ici... mademoiselle Blanche a désiré se reposer; je venais de mettre pied à terre, ainsi que monsieur George, lorsque... tout à coup, mademoiselle Blanche, qui, pendant toute la route, avait eu son idée, s'est élancée de son cheval sur celui de monsieur George... Le cadet, qui est déjà très-ombrageux, a été surpris, il est parti, comme un fou, dans la direction du château...

* Antoine, Madame Fontenay, Justin, Claude.

MADAME FONTENAY.

Mon Dieu!

JUSTIN.

Le cheval de mademoiselle Marie s'est emporté après lui... (Il pleure et se mouche.)

ANTOINE.

Que le diable te mouche!

JUSTIN.

Alors, monsieur George et moi, nous avons coupé, chacun de notre côté, par un chemin de traverse...

MADAME FONTENAY.

Eh bien?

JUSTIN, pleurant à chaudes larmes.

Eh bien! madame, pour ce qui est de moi, je n'ai pas pu les rattraper et je ne sais pas ce qu'elles sont devenues. (Il remonte, ainsi qu'Antoine.)

MADAME FONTENAY.

Oh! mais c'est horrible!... Courez, Antoine! courez! (Sanglotant.) Blanche! Blanche!

CLAUDE, à demi-voix.

Et Marie, madame, vous l'oubliez?

MADAME FONTENAY, comme folle.

C'est votre faute! * Pourquoi m'avez-vous dit l'autre jour ces paroles terribles : Les préférences maternelles portent parfois malheur? Il est arrivé malheur à Blanche. (Elle remonte et aperçoit Marie qui entre, soutenue par George et par Antoine. Courant à elle.) ** Marie! tu es blessée?

MARIE, d'une voix faible.

Oh! ce n'est rien, ma mère! (Justin pousse des gémissements.)

MADAME FONTENAY, reprenant toutes ses terreurs.

Eh bien! et Blanche? pourquoi ne vient-elle pas, mon Dieu? mais elle est donc morte?...

BLANCHE, accourant.

Mais non, maman!

* Claude, Madame Fontenay.

** George, Marie, Antoine, Madame Fontenay, Claude, Justin.

MADAME FONTENAY, avec un cri et comme folle de joie, la prenant dans ses bras.

Ah! la voilà! la voilà! (Elle la couvre de baisers.)

MARIE.

George, vous m'avez sauvée, merci!...

GEORGE.

Vous avez eu bien peur, n'est-ce pas?

MARIE.

Non, je vous savais là!

GEORGE.

Mon Dieu! mais vous pâlissez?

MARIE.

Oui... je n'y vois plus! le cœur me manque! Ma mère... ma mère... (Claude avance une chaise.)

MADAME FONTENAY.

Me voilà, Marie!

GEORGE.*

Elle est évanouie, madame; vos baisers arriveront trop tard!

JUSTIN, qui arrive avec un verre d'eau, à Antoine.

Ah! monsieur, sauvez les cristaux! je sens que je m'en vas...

ANTOINE, le poussant sur le canapé.

Eh bien! va-t'en!...

George, Marie, Madame Fontenay; derrière, Claude et Blanche; à droite, Antoine et Justin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Huit jours après. — Une chambre à pans coupés. — Boudoir bien clos, grand feu dans l'âtre, à gauche ; fleurs et rubans épars çà et là ; tout le désordre qui accompagne une toilette de bal. Il fait nuit au dehors, le boudoir est éclairé par la lampe de la table et les candélabres de la cheminée à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE

UNE FEMME DE CHAMBRE, MARIE, MARIANNE, BLANCHE, JULIETTE. (Blanche est debout devant une grande glace, à droite; elle est en toilette de bal, et donne un dernier coup d'œil à sa coiffure, tandis que Marianne finit de lui agrafer sa robe. — Marie, mise comme à l'acte précédent, est assise près de la table où est la lampe, et tient un livre dans lequel elle regarde sans voir; la femme de chambre arrange le feu. — Juliette, agenouillée devant sa maîtresse, finit d'attacher sa chaussure. — On entend, au dehors, le vent et la pluie.)

BLANCHE.

Décidément, Marie, tu ne viendras pas à ce bal?

MARIE.

Non... Je te le répète, je suis souffrante.

BLANCHE.

Mais, je le suis aussi... cette pluie et ce vent me font un mal!... Voyons, force-toi un peu.. On ne saurait se présenter décemment au bal avant onze heures, et il est neuf heures à peine. Tu as plus de temps qu'il ne t'en faut pour t'habiller.

MARIE.

Non, vrai, Blanche... je préfère rester ici.

BLANCHE, à Marianne.

Il y a trois jours, n'est-ce pas, que monsieur George est parti pour Pierrefonds?

MARIANNE.

Oui, mademoiselle, car c'était cinq jours après l'accident.

MARIE.

Et, ne devait-il pas être de retour aujourd'hui ?

MARIANNE.

Pardonnez-moi, mademoiselle.

BLANCHE, agitée.

Alors, comment se fait-il?...

MARIANNE.

Je ne sais pas, mademoiselle. C'est peut-être que monsieur le comte, son père, irait plus mal...

BLANCHE, de même.

Tu es consolante.

MARIANNE.

Dame! mademoiselle...

BLANCHE, se dégageant de ses mains.

Dieu! que tu es maladroite! tu me piques... Tu veux toujours te mêler de ce que tu ne sais pas faire!... (Juliette achève d'agrafer la robe. Marianne s'éloigne sans rien dire.— Blanche, de plus en plus énervée, à Juliette. La Femme de chambre, après avoir fini d'arranger le feu, s'est mise à ramasser tous les objets épars dans le boudoir.) Eh bien ! Est-ce que vous n'entendez pas qu'on sonne?...

JULIETTE.

Où donc, mademoiselle ?

BLANCHE.

A la porte d'en bas, je suppose.

JULIETTE.

Je n'ai rien entendu, mademoiselle.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ni moi.

MARIANNE.

Ni moi.

MARIE.

On n'a pas sonné, Blanche.

BLANCHE, toujours énervée.

Les oreilles me tintent, sans doute... (Elle va à la cheminée, et se chauffe les pieds. Jetant un coup d'œil sur les vitres de la fenêtre.) Le ciel a ouvert toutes ses cataractes, à ce qu'il paraît.

MARIANNE.

C'est que voilà quinze jours que ça dure!

JULIETTE.

Et c'est bien malheureux, car toute la campagne est inondée... les ruisseaux sont larges comme des rivières, et... (A Marie.) Vous savez bien, mademoiselle, le lac où vous avez été cueillir des fleurs pour la fête de madame? eh bien! il a tellement grossi que, l'autre soir, une des chèvres du petit Jacques y est tombée, en croyant suivre la route, et s'y est noyée.

MARIE, avec chagrin.

Ah!

BLANCHE, effrayée.

Ah! mon Dieu!... Mais monsieur George est forcé de suivre cette route-là, en quittant le chemin de fer, et si... dans cette obscurité...

MARIE.

C'est vrai!...

JULIETTE.

Oh! rassurez-vous, mesdemoiselles... Monsieur George n'est pas un enfant et, d'ailleurs, Pierre est allé au-devant de lui avec la voiture... et Pierre connaît le pays...

MARIANNE.

Certainement.

BLANCHE.

Oh! c'est égal! je voudrais être à demain. J'ai la mort dans l'âme ce soir... Il me semble qu'un malheur plane au-dessus de ma tête. (A ces mots, Marie a tressailli et regardé sa sœur. Juliette et la Femme de chambre sont parties, Marianne achève de ranger.)

BLANCHE, bas à Marie en s'asseyant près d'elle.*

Tu ne sais pas, Marie, ce que j'ai dit à ma mère? Eh bien, c'est qu'il me semble que George m'aime moins de jour en

* Marianne, Blanche, Marie.

jour. (Marie se détourne un peu.) Non, il n'est plus le même qu'autrefois... Quand nous sommes seuls ensemble, il est agité, presque impatient... il semble toujours qu'il ait hâte de voir interrompre notre tête-à-tête. Est-ce que tu n'as rien remarqué, toi?

MARIE, d'une voix troublée.

Moi? non.

BLANCHE, avec effroi.

Mon Dieu! s'il en aimait une autre?

MARIE, même jeu.

Mais tu es folle, Blanche!

BLANCHE.

Non, mais je crois que je le deviendrais s'il en était ainsi. (Avec passion.) Car c'est surtout depuis que je songe qu'il pourrait ne plus m'aimer, que je sens à quel point, moi, je l'aime... Oh! oui, vois-tu, j'en deviendrais folle ou j'en mourrais...

MARIE, la prenant dans ses bras.

Veux-tu bien te taire!

BLANCHE, à demi-voix.

Petite sœur, si tu voulais?...

MARIE.

Quoi?

BLANCHE.

Sans en avoir l'air, tu pourrais savoir ce qui se passe en lui... S'il a des tourments, des chagrins, qu'il te les dise, qu'il nous les confie, mais qu'il ne me laisse pas croire qu'il m'oublie, qu'il veut m'abandonner, car je souffre trop.

MARIE, émue.

Blanche!

BLANCHE.

Tiens, sais-tu ce qu'il faut faire? S'il revient ce soir, comme il sera trop fatigué pour nous accompagner au bal, et puisque toi-même tu restes ici, tu pourras te trouver seule avec lui, et...

MARIE, avec un mouvement d'effroi.

Non. (Se remettant.) Notre mère ne serait pas contente s'il n'allait pas avec vous... et... il faut qu'il y aille... (S'efforçant de sourire.) Trop fatigué, dis-tu?... lui, un soldat!...

BLANCHE.

Mais c'eût été une occasion pour toi de faire ce que je te demande... Tu aurais eu tout le temps de savoir la vérité, et...

MARIE, très-émue, se levant.

Non... ce n'est pas possible, Blanche, pour... pour ce soir... Demain... un autre jour.

BLANCHE, la regardant.

Mais qu'est-ce que tu as donc? (Elle se lève.)

MARIE, très-agitée.

Je n'ai rien; seulement... tu dois bien comprendre... si j'allais, comme cela... tout de suite... il pourrait se douter...

BLANCHE.

Tu as peut-être raison; mais si tu venais avec nous au bal, et si George était encore avec moi aussi... distrait, aussi... indifférent qu'il l'est depuis quelque temps, tu aurais une occasion toute naturelle, en dansant ou en valsant avec lui...

MARIE, même jeu.

Y penses-tu?... au milieu d'un bal... devant tant de monde...

BLANCHE.

Tu me refuses?... Je parie... oui... (très-agitée) je parie que c'est parce que tu as fait les mêmes remarques que moi... et parce que tu trembles d'apprendre de sa bouche même...

MARIE, très-embarrassée.

Blanche, calme-toi, je t'en prie. Tu te rendras malade.

BLANCHE.

Ah! ça m'est bien égal.... Dis-moi que je me trompe... Marie, dis-moi que tu es sûre que George m'aime toujours, ou du moins que tu ne partages pas mes craintes... (Très-agitée. Jure-le-moi, Marie, jure-le-moi sur notre mère!...

MARIE, *éperdue.*

Blanche!... (*Blanche est suspendue aux lèvres de Marie. — Plusieurs coups de cloche retentissent au loin.*)

MARIANNE, *qui, pendant tout ce qui précède, était occupée à un travail de couture.*

On sonne à la grille du parc.

MARIE, *remontant vivement.*

C'est monsieur George, sans doute.

MARIANNE, *qui a ouvert la fenêtre et qui regarde dans le parc.*

Oui, oui, je vois deux lanternes qui courent dans la nuit; je reconnais la voiture.

MARIE, *à part, avec effroi.*

Le voilà!...

BLANCHE.

Va vite, Marianne... descends par le petit escalier, c'est plus court pour aller dans le parc. (*Elle montre une porte à gauche.*) Tiens, prends une lampe, sa clarté guidera Pierre de ce côté, j'ai hâte de voir monsieur George. Va, va. (*Marianne prend la lampe et sort par la gauche. — Mettant la main de Marie sur son cœur.*) Tiens, sens comme mon cœur bat... Il me semble que George ne revient ici que pour me dire adieu.

MARIE.

Encore une fois, calme-toi, Blanche.

BLANCHE, *écoutant.*

Ah! la voiture approche... elle s'arrête! on abaisse le marchepied, dans une minute George sera ici... (*Marie fait un mouvement comme pour se retirer; Blanche la retient.*) Reste, reste, je t'en prie!

MARIANNE, *rentrant avec la lampe.*

Voilà monsieur George! (*George paraît, il donne son manteau à Marianne.*) Je vais prévenir madame. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE II

GEORGE, MARIE, BLANCHE.

BLANCHE.

Et votre père, monsieur George?

GEORGE.

Toujours bien souffrant, mademoiselle. (Regardant la toilette de Marie.) Vous n'allez donc pas au bal?

MARIE.

Non, monsieur!

GEORGE.

Est-ce que vous vous ressentez encore de votre accident?

MARIE.

Non, monsieur.

GEORGE, désappointé.

Ah!

BLANCHE, timidement.

Vous ne me faites pas compliment de ma toilette, monsieur, est-ce qu'elle n'est pas de votre goût?

GEORGE.

Pardonnez-moi, au contraire. (Pendant tout ce qui suit, Marie cherche sans cesse à éviter le regard de George, qui s'arrête obstinément sur elle.)*

BLANCHE.

Pourrez-vous nous accompagner au bal, monsieur George?

GEORGE, cérémonieusement.

Ne suis-je pas à vos ordres, mademoiselle?

BLANCHE, avec chagrin.

Des ordres? Mais je ne vous en donne pas, c'est seulement une prière que je vous adresse.

GEORGE.

Ah! que dites-vous? (Blanche, sans lui répondre, se détourne.) Je vous demanderai, tout à l'heure, dix minutes pour changer de toilette, et... (Bas à Marie.) Venez au bal, je vous en prie! (Marie fait un mouvement d'effroi en regardant du côté de Blanche et s'éloigne rapidement de George.)

GEORGE, à Blanche.

Est-ce que... Claude va avec vous, mademoiselle?

BLANCHE.

Oui. (Appuyant.) Par conséquent, comme je le pensais bien, vous avez besoin de repos; ne vous gênez pas...

* Marie, George, Blanche.

GEORGE, vivement, pour accepter.

Mais, je vous avoue... (S'arrêtant sur un geste suppliant de Marie, et changeant de ton.) Je dois, je tiens à être votre cavalier, ma chère Blanche; et, certes, mon bonheur fera bien des jaloux ce soir... car vous serez, assurément, la reine du bal!

BLANCHE, qui le regardait dans les yeux, à part et avec douleur.

Je ne me trompais pas; il ne m'aime plus!

GEORGE, à Marie.

N'est-il pas vrai, mademoiselle? (Vivement et bas.) Votre mère ne vous a-t-elle pas reparlé de monsieur Antoine?

MARIE, bas.

Non; mais laissez-moi, je vous en prie. (Elle s'éloigne encore.)

MARIANNE, rentrant.

Madame est prévenue de votre retour, monsieur; elle va venir ici... (A Marie.) Mademoiselle, votre mère aurait besoin de vous...

MARIE, vivement.

Bien! j'y vais, Marianne. (Saluant.) Monsieur...

GEORGE.

Elle s'en va!

SCÈNE III

MARIANNE, GEORGE, BLANCHE. (George a suivi Marie des yeux; Blanche le regarde en dessous, tout en mettant ses gants, pour se donner une contenance.)

MARIANNE.

Vous avez eu un bien mauvais temps pour votre voyage, monsieur George?

GEORGE, distrait.

Oui, Marianne, en effet.

MARIANNE.

Croiriez-vous que mademoiselle Blanche tremblait tout à l'heure pour vous?

GEORGE, de même.

Comment! pourquoi?

MARIANNE.

Ah! dame, parce que la nuit est noire, et que vous deviez passer auprès du lac qui est débordé...

GEORGE, à Blanche.

Vous êtes bonne! (A part.) Voilà, toujours la même chose! maintenant, je ne trouve plus rien à lui dire...

BLANCHE, à part.

Déjà sa pensée est ailleurs. (Marianne se dispose à sortir.)

GEORGE, vivement.

Restez donc, Marianne, asseyez-vous.

BLANCHE, s'asseyant, après un moment de silence.

Monsieur George, vous n'avez rien à me raconter de votre voyage? (Marianne s'est assise près du feu et, peu à peu, s'assoupit.)

GEORGE, cherchant à secouer sa préoccupation.

Mon Dieu! non, si ce n'est ce que m'a raconté en venant votre cocher, au sujet de monsieur Antoine. Il paraît que, depuis sa dernière visite, sa sauvage nature, qui s'était assoupie un instant, s'est réveillée tout à coup, et qu'il ne se passe pas de jour où il ne soit mêlé à quelque bagarre. Ah! c'est un singulier cousin que vous avez là!...

BLANCHE, avec reproche.

Il ne faut pas m'en vouloir, George, de ce que monsieur Antoine est de notre famille...

GEORGE, vivement.

Oh! Blanche!... c'est vrai, j'ai eu tort de vous parler de lui... Pardon!... (Il lui prend la main avec tendresse.)

BLANCHE, heureuse.

Oh! je vous pardonne!...

GEORGE.

Je vous remercie. (Il quitte la main de Blanche et retombe dans sa rêverie.)

BLANCHE, à part.

Il y a huit jours, il disait : Je vous aime!...

GEORGE, regardant Marianne.

Est-ce qu'elle va s'endormir? (A Blanche.) Que faisiez-vous hier, à cette heure?

BLANCHE, avec découragement.

Je ne me le rappelle pas...

GEORGE, qui cherche toujours à cacher son embarras, et qui parle haut parfois pour réveiller Marianne.

Ah! c'est une question que je me suis souvent adressée quand je pensais à ceux qui étaient loin de moi : Que font-ils à cette heure? Cette préoccupation m'avait donné l'idée, quand j'étais en Crimée, de faire mon journal, jour par jour, heure par heure; un de mes cousins, selon nos conventions, faisait de même le sien ici; et, pendant ma convalescence, en mettant en regard de mes notes celles que mon cousin m'avait envoyées, j'ai trouvé des résultats assez singuliers. La vie est ainsi faite! c'est très-drôle! (Avec une légèreté qu'il veut tâcher de rendre gaie.) Pour la journée d'Inkermann, par exemple, 5 novembre 1854, voici ce que j'avais trouvé : A quatre heures du matin, comme toutes les cloches de Sébastopol sonnaient le signal du combat, mon cousin sortait de son cercle, où il avait perdu une dizaine de mille francs, et il se mettait au lit dans son petit hôtel de la Chaussée-d'Antin, juste à l'heure où une colonne russe, que l'on n'avait pas aperçue dans le brouillard, venait interrompre notre sommeil à grands coups de baïonnette. Mondit cousin donnait un fin déjeuner à une douzaine de fils de famille, juste à l'heure où l'on nous apportait à grand'-peine, au milieu même d'un engagement furieux, quelques morceaux de biscuits que nous déchirions, en même temps que la cartouche, avec des dents longues... de vingt-quatre heures. Et...

BLANCHE, avec impatience, l'interrompant.

C'est très-philosophique! (Appuyant.) Très-significatif surtout! (Avec une intention marquée.) Et je regrette bien, monsieur George, que vous ne m'ayez pas raconté cela il y a un an. (Elle va à la cheminée.)*

GEORGE, étonné.

Comment?

BLANCHE, à part.

Oh! je voudrais pleurer. (Haut.) Tiens, Marianne s'est endormie.

* Blanche, Marianne, George.

GEORGE, riant.

Cela aussi est très-significatif.

BLANCHE.

Les récits de batailles ne l'amusent peut-être pas... (Elle l'embrasse.)

GEORGE.

Vous l'aimez bien, Marianne, n'est-ce pas?

BLANCHE, tristement.

Oui... et elle aussi, m'aime bien!... Et cependant, tout à l'heure, j'ai été méchante avec elle... (Avec une triste ironie.) On fait, généralement, trop bon marché des gens qui vous aiment. (Elle embrasse de nouveau Marianne, qui se réveille.)

MARIANNE, étonnée.

C'est vous, mademoiselle?

BLANCHE.

Oui.

MARIANNE, riant.

Je rêvais de vous, de votre mariage... Ah! c'était un joli rêve!...

BLANCHE, à part.

Un joli rêve, oui... et qui vient de finir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME FONTENAY. Elle est en toilette de bal.

MADAME FONTENAY, entrant de la droite.

Bonsoir, monsieur George. (A Marianne.) Marianne, il faut dire qu'on attèle pour dix heures et demie.

MARIANNE.

Oui, madame. (Elle sort par le fond.)

BLANCHE, bas, à madame Fontenay.*

Maman, je l'avais bien deviné, George ne m'aime plus!... Pourquoi? Que lui ai-je fait?...

MADAME FONTENAY, l'embrassant.

Prends garde!... (Haut.) Mon enfant, tu es horriblement

* Blanche, Madame Fontenay, George.

coiffée... Va donc retrouver ta sœur, dans ma chambre, tu la prieras de replacer ta couronne... (Bas.) Va, va !

BLANCHE.

J'y vais, maman.

GEORGE.

Mademoiselle Blanche, ne vous inquiétez pas de moi, je ne me ferai pas attendre ; je vais m'habiller... (A madame Fontenay.) Vous permettez ?... (Elle lui fait signe de rester.)

SCÈNE V

MADAME FONTENAY, GEORGE.

MADAME FONTENAY, après un moment de silence, avec effort.

Monsieur le vicomte, le moment est venu, pour moi, de vous faire confidence entière d'un changement de fortune, que j'ai tenu secret jusqu'ici pour tout le monde, comme vous le voyez... (elle montre sa toilette) puisque je vais au bal ! Et cela, parce que je voulais être bien sûre que le malheur qui vient de m'atteindre était sans remède...

GEORGE.

Vous m'effrayez, madame !

MADAME FONTENAY.

Eh bien ! toute illusion serait inutile à cette heure... Les craintes que l'on me manifestait, et que, par malheur, je ne partageais pas, se sont complétement réalisées... Et comme, à cette heure, je ne puis plus donner que cent mille francs, au lieu de trois cent mille, à chacune de mes filles... je viens à vous, monsieur George, pour vous rendre votre parole...

GEORGE, avec étonnement.

Madame, excusez-moi, mais la surprise... Cette nouvelle si inattendue, et que vous m'apprenez ainsi tout à coup...

MADAME FONTENAY, avec joie.

Vous ne saviez rien, monsieur George ?...

GEORGE.

Non, madame, je vous le jure.

MADAME FONTENAY.

Ah! (Lui tendant la main.) Tant mieux!...

GEORGE.

Que signifie?... Expliquez-vous, madame...

MADAME FONTENAY, souriant.

Non, ce n'est pas la peine.

GEORGE.

Au contraire, parlez, je vous en prie...

MADAME FONTENAY.

Eh bien, pardonnez-moi, monsieur George, mais il m'avait semblé qu'un changement s'était opéré en vous, depuis huit jours, vis-à-vis de ma fille, de Blanche, et je vous avouerai que... j'avais cru...

GEORGE.

Achevez.

MADAME FONTENAY.

Je ne vous accusais pas, précisément, mais je pensais que, prévoyant les obstacles que vous rencontreriez peut-être dans votre famille, à propos de ma nouvelle position, vous désiriez vous délier peu à peu de vos engagements... Enfin, pardon encore une fois, monsieur George, mais si tout à l'heure je vous ai offert de vous rendre votre parole, c'est que je croyais que vous n'osiez pas me la redemander.

GEORGE.

Oh! madame, vous me méconnaissiez!

MADAME FONTENAY.

Je le crois.

GEORGE.

J'ignorais tout! je vous le jure... et eussé-je connu toute la vérité, que ce n'eût pas encore été une raison pour... Jamais! non, jamais une misérable question d'intérêt n'aurait pu me faire trahir mes sentiments; et si, à cette heure... mon amour pouvait... chanceler...

MADAME FONTENAY.

Comment?

GEORGE, perdant peu à peu la tête.

Non... je veux dire... si... je venais... à renoncer pour un

autre bonheur... au bonheur qui m'était... promis... ce serait du moins par...

MADAME FONTENAY.

Si vous veniez à renoncer!... (A part.) Ah! mon Dieu! est-ce que Blanche avait raison?... (Haut.) Pardon, monsieur George, je ne vous comprends pas; il y a dans vos discours et jusque dans le son de votre voix quelque chose que je ne puis m'expliquer... Vous ne me répondez pas?... vous ne me dites pas... enfin, vous ne me dites pas ce que je voudrais vous entendre dire.

GEORGE.

Madame, je... (A part.) Je ne peux pourtant pas lui dire...

MADAME FONTENAY.

Voyons, monsieur, vous renoncez à m'appeler votre mère?

GEORGE, vivement.

Oh! non, madame!

MADAME FONTENAY.

Vos sentiments sont-ils encore les mêmes à l'égard de... (Ne pouvant plus se contenir.) Oh! mais, monsieur, dites-moi donc enfin si vous aimez toujours Blanche?

GEORGE, la tête perdue.

Si... je l'aime toujours?...

MADAME FONTENAY.

Oh! répondez, monsieur, je vous l'ordonne! car il y va du bonheur de ma fille!

GEORGE.

Eh bien, madame... (Apercevant Claude.) Quelqu'un!.. (A part.) Ah! ma foi!... j'aime mieux cela!

/ CLAUDE. (Il est habillé pour le bal.)

Madame, vos ordres ont été exécutés... la voiture sera prête pour dix heures et demie.

2 MADAME FONTENAY.

Merci, monsieur Claude... (Bas à George.) Monsieur, je vous fais grâce pour l'instant d'un aveu qui devrait vous coûter moins... Cependant, après tout ce que je vous ai dit, demain j'attendrai votre réponse.

GEORGE.

Oui, oui, demain.

MADAME FONTENAY.

A demain donc, monsieur.

SCÈNE VI

CLAUDE, MADAME FONTENAY, puis MARIANNE.

MADAME FONTENAY, tombant sur le canapé.

Oh ! j'étais à bout de forces !

CLAUDE.

Mon Dieu, madame !... comme vous êtes pâle !... Qu'y a-t-il?

MADAME FONTENAY.

Il y a... il y a que le malheur est entré dans cette maison !... (Avec une voix fiévreuse.) Monsieur de Spare songe à se dégager... il s'en est défendu, du moins il a voulu s'en défendre... Il m'a dit... Ah ! je ne sais plus ce qu'il m'a dit... (Elle se lève.) Je n'y ai rien compris, cet homme-là me fait perdre la tête !... * Enfin, il ne veut plus épouser Blanche, ceci est bien clair pour moi... Et Blanche qui ne vit plus que pour lui !... Oh ! je m'en suis bien aperçue, allez, j'en ai bien souffert déjà... Enfin, elle l'aime, elle l'adore !... et si elle ne l'épousait pas !... Oh ! je ne veux même pas penser à cela !... (Très-agitée.) Oh ! ces hommes !... pour une poignée d'or à ajouter à tout l'or qu'ils possèdent déjà... car, en dépit de toutes ces belles phrases, il est bien aisé de deviner... n'est-ce pas l'histoire éternelle?... (Avec résolution.) Eh bien, il les aura ses... combien ?... ses trois cent mille francs ?... il les aura, après tout, je puis les lui donner.

CLAUDE.

Mais, madame, c'est tout ce qu'il vous reste. Comment ferez-vous pour...

MADAME FONTENAY.

Mais ce château?...

* Madame Fontenay, Claude.

CLAUDE.

Vous n'en trouverez pas le quart de ce qu'il vaut, et d'ailleurs, n'avez-vous pas juré à monsieur Fontenay de...

MADAME FONTENAY.

Oui, vous avez raison... Et bien, je vendrai mes diamants pour vivre...

CLAUDE.

Mais... et Marie?

MADAME FONTENAY.

Ah! oui... Marie... (Au comble de l'agitation.) Mais, alors, qu'est-ce que vous voulez que je fasse?

MARIANNE, entrant du fond. *

Oh! madame, vous ne savez pas ce qui arrive? monsieur Antoine...

MADAMF FONTENAY, à part, frappée d'une idée.

Antoine!

CLAUDE.

A cette heure?...

MARIANNE.

Il vient de la Rochepot, où il s'est attardé; et comme il a encore loin, et qu'il dit comme ça que les chemins ne sont pas sûrs, il demande si madame veut bien lui accorder l'hospitalité pour cette nuit.

MADAME FONTENAY, qui réfléchissait.

Oui, oui, c'est cela... (A Marianne.) Amenez monsieur Antoine ici... (A Claude.) Vous le recevrez... (A Marianne.) Où est Marie?

MARIANNE.

Dans votre chambre, madame, avec sa sœur.

MADAME FONTENAY.

C'est bien !... (Marianne sort par le fond.)

MADAME FONTENAY, à part.

Elle seule peut nous sauver... (Elle va sortir.)

CLAUDE, inquiet, se plaçant sur son passage.

Madame, je crois avoir deviné votre pensée... Vous voulez ?...

* Madame Fontenay, Marianne, Claude.

MADAME FONTENAY.

Je veux parler à Marie, la supplier d'avoir pitié de sa sœur, de moi-même...

CLAUDE, avec feu.

Mais qui donc aura pitié d'elle, madame? car, vous le savez bien, mademoiselle Marie n'aimera jamais l'homme que vous dites. Vous allez donc lui demander de consentir au malheur de sa vie entière?

MADAME FONTENAY, avec impatience.

Eh! vous savez bien que je ne veux pas la contraindre...

CLAUDE.

Non; seulement, à votre insu, comme toujours quand il s'agit d'elle, alors même que vos lèvres prieront, votre regard ordonnera.

MADAME FONTENAY, toujours à sa pensée pour Blanche : — à Claude qu'elle écoute à peine.

Non, non... (A part.) C'est monsieur George, tout à l'heure, dont le cœur démentait ce que disait la bouche.

CLAUDE.

Et alors, la pauvre petite obéira, par respect, par crainte!...

MADAME FONTENAY.

Non, encore une fois, je ne l'entend spas ainsi; vous direz tout ce que vous voudrez, mais je ne veux pas que Blanche devienne folle. J'entends monsieur Antoine!... adieu.

CLAUDE.

Madame!...

MADAME FONTENAY.

A tout à l'heure.

SCÈNE VII

CLAUDE, puis ANTOINE, conduit par MARIANNE.

CLAUDE, avec passion.

Oh! Marie!... ta mère t'abandonne, mais je te reste moi... (Marianne paraît, suivie d'Antoine.— Antoine est à peu près vêtu comme au premier acte, il a repris ses allures brutales.) *

* Antoine, Marianne, Claude.

MARIANNE.

Entrez, monsieur Antoine, entrez...

ANTOINE.

Merci.

MARIANNE, à Antoine.

Attendez ici un instant, chauffez-vous, monsieur, je vais vous faire préparer une chambre.

ANTOINE.

Bon. (Marianne sort.)

ANTOINE, regardant autour de lui.

Dans quelle partie du château suis-je donc? (Regardant la porte par laquelle il est venu.) Je ne suis jamais entré ici par la route. (Il dépose son chapeau sur la table et aperçoit un mantelet... le prenant.) Est-ce que je suis chez... chez mademoiselle Marie? Voilà un mantelet qu'elle portait la première fois que je l'ai revue. Ah! que t'es bête! Imbécile! va. (Antoine est devenu rêveur. Il va à la cheminée et se verse un grand verre d'eau qu'il avale d'un trait.— Avec un rire forcé.) Voilà que je sais ce que c'est que la fièvre maintenant, c'est drôle!... Je croyais qu'elle n'avait été inventée que pour les Parisiens. (Il s'asseoit devant la cheminée... après un temps... avec ironie, et comme se répondant à lui-même.) Ah! c'est trop fort! (Tout en tisonnant, il fredonne à demi-voix une bourrée.

Il est amoureux,
Mon petiot frère,
Il est amoureux,
Lé petiot gueux!

(Avec un mouvement de colère.) Imbécile! (Se levant brusquement, et changeant de ton.) Ah Bah!... après moi, la fin du monde. (Voyant Claude.) Tiens!... c'est triste dans votre château... J'aime mieux mes fermes, il s'y fait plus de bruit. (Riant tout à coup et à lui-même.) Je les ai bien rossés tout de même. (Claude ne l'écoute pas. — Comme si Claude l'interrogeait.) Ah! des mauvais gas qui me cherchaient des raisons à la Rochepot, j'en ai quasi assommé trois... c'est ce qui m'a retardé; et comme je sais qu'ils auraient été capables de me suivre et de se mettre une douzaine après moi pour se revenger sur mes écus... c'est pour ça que je suis venu; au moins demain, il fera jour, et...

CLAUDE, qui a pris une détermination, s'est approché d'Antoine.

Monsieur Antoine, je voudrais vous parler.

ANTOINE.

De quoi?...

CLAUDE.

De... mademoiselle Marie.

ANTOINE.

Ah!

CLAUDE.

Et de sa sœur... Je voudrais... je... ah! tenez, monsieur Antoine, je vais tout vous dire en deux mots, j'aime mieux ça.

ANTOINE.

Moi aussi.

CLAUDE.

Vous êtes un honnête homme...

ANTOINE, à part.

Il a besoin de moi.

CLAUDE, achevant.

Vous me comprendrez.

ANTOINE.

Ça m'étonnerait, car l'autre jour, nous ne nous sommes guère entendus, monsieur Claude, je m'en souviens ben.

CLAUDE.

Oubliez-le, monsieur Antoine, et écoutez-moi... Une fois déjà madame Fontenay a fait un appel à votre loyauté à propos de ce procès... vous savez?

ANTOINE.

Oui, oui, je sais.

CLAUDE.

Vous avez repoussé, d'abord, tout arrangement, et le premier mouvement passé, vous êtes venu de vous-même...

ANTOINE.

En proposer un autre, et on l'a refusé.

CLAUDE.

Eh bien, ce même arrangement, je viens vous supplier

de le refuser à votre tour, maintenant que l'on voudrait bien l'accepter peut-être.

ANTOINE, avec un brusque mouvement de joie.

Qu'est-ce que vous dites? Marie... consentirait?

CLAUDE.

Marie?... non, monsieur, mais sa mère, qui, cédant à la nécessité...

ANTOINE.

Ah! nous y voilà!... Elle y vient donc!... Eh ben, mais je suis toujours dans les mêmes intentions. Ce que j'ai offert déjà, je l'offre encore.

CLAUDE.

Mais vous ne me comprenez pas, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Comment?

CLAUDE.

Ce que je vous demande, c'est justement de ne pas faire de mademoiselle Marie une victime; c'est de ne pas profiter d'un consentement que sa mère va lui arracher peut-être...

ANTOINE, d'un air moqueur.

Oui da?... c'est-à-dire que vous voulez que je repousse la main de mademoiselle Marie, si cette main se pose dans la mienne?... Mais non, mais non, pas si bête!

CLAUDE, se contenant.

Mais, monsieur, cette main, songez-y donc, ne se posera pas d'elle-même dans la vôtre... on l'y placera de force.

ANTOINE.

Eh bien, plus tard, elle y restera peut-être de bonne volonté.

CLAUDE, vivement.

Ne l'espérez pas.

ANTOINE.

Ça, c'est mon affaire, monsieur Claude Parisot.

CLAUDE.

Voyons, monsieur Antoine, il y a si peu de temps que vous avez revu mademoiselle Marie... vous ne pouvez pas l'aimer d'un bien grand amour.

ANTOINE.

Moi?... Ah! tenez, monsieur Claude, puisque Marie n'a pas de secrets pour vous, je n'en aurai pas non plus. Je vous dirai donc que je ne sais pas comment je l'aime, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne bats plus que d'une aile depuis que je sais qu'elle ne m'aime pas... Enfin, je ne sais pas si mon amour est un amour comme un autre, mais ce que je sais bien toujours, c'est que, si on me la donne, je la prends... Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

CLAUDE, éclatant.

Eh bien, eh bien! je dis, moi, que vous ne la prendrez pas.

ANTOINE.

Ah ça, mon petit professeur! est-ce que je vous trouverai encore longtemps comme ça dans mes jambes?... Savez-vous bien qu'un de ces jours vous vous ferez marcher sur les pattes?... (Claude hausse les épaules.) Et puis... (passant devant lui) qu'est-ce que vous venez donc m'ennuyer* avec vos phrases de sacrifice par-ci? de victime par-là?... ne dirait-on pas... Après tout, elle est donc bien difficile, la petite cousine?... (Avec une moquerie brutale.) Est-ce parce qu'on l'a surnommée, dans le pays, la petite Cendrillon, qu'elle croit que, comme Cendrillon, elle épousera un prince?

CLAUDE, avec colère.

Non, monsieur Antoine, mademoiselle Marie n'a pas l'ambition d'épouser un prince, mais elle ne voudrait pas non plus lier sa destinée à celle d'un homme qui ne saurait lui inspirer ni amour, ni respect!...

ANTOINE.

Eh ben! en voilà un insolent!... Ah ça! mais, au fait, pourquoi donc vous mêlez-vous de ça, vous? Est-ce que vous êtes le tuteur de Marie? est-ce que vous êtes son frère, son parent?... Eh! non, vous n'êtes rien du tout. De quel droit vous mêlez-vous donc de ce qui la regarde?... (Avec une gaîté brutale.) Est-ce que vous êtes son promis, son amant?...

CLAUDE, s'élançant.

Qu'est-ce que vous avez dit?

* Claude, Antoine.

ANTOINE, *d'un air goguenard.*

En tout cas, elle a mauvais goût. Monsieur Claude Parisot! l'amant de mademoiselle Marie!

CLAUDE, *avec un cri d'indignation.*

Oh! (*Il s'élance sur Antoine, qui le repousse d'un coup de coude en riant.*) Oh! vous vous battrez!

ANTOINE.

Je te battrai.

CLAUDE, *toujours à demi-voix.*

Ah! vous avez osé toucher à la pureté de mademoiselle Marie!... Vous vous battrez, n'est-ce pas? Oh! mais, dites-moi donc que vous vous battrez!...

ANTOINE, *riant plus fort.*

Je vous jetterai par la fenêtre! Voilà tout ce que je puis faire pour vous.

CLAUDE.

Eh bien! je dirai partout que monsieur Antoine Fontenay, qui a été soldat, a eu peur de Claude.

ANTOINE.

Hein?

CLAUDE.

Je dirai que vous êtes un lâche!

ANTOINE, *sérieusement.*

Ah! tout beau, là! monsieur le roquet... Vous voulez une leçon, on vous la donnera...

CLAUDE.

Soit!

ANTOINE.

Quand je le disais, que vous finiriez par vous faire écraser les pattes!...

MARIANNE, *paraissant au fond.*

Monsieur Antoine, votre chambre est prête.

ANTOINE, *bas, à Claude, raillant.*

Comment nous battrons-nous, mon petit professeur?... A coups d'encrier, ou à coups de dictionnaires?...

CLAUDE.

A coups d'épée, monsieur; vous qui avez été soldat...

ANTOINE.

Où ça?

CLAUDE.

Demain, à sept heures, au bois des Saules.

MARIANNE, qui a pris une bougie.

Quand vous voudrez, monsieur...

ANTOINE.

Me voilà, Marianne. (Bas, à Claude.) A demain!

MARIANNE, guidant Antoine.

Par ici, monsieur, par ici! (Ils sortent par le fond.)

CLAUDE, seul.

Eh bien! si cet homme me tue, du moins, je ne verrai pas le sacrifice s'accomplir!... (Il sort par le fond. — La scène reste vide un instant. — On entend, au dehors la pluie et le vent qui redoublent de violence. — Puis, la porte de droite s'ouvre violemment, et Marie paraît.)

SCÈNE VIII

MARIE, un instant seule, puis GEORGE. (Marie est dans le plus grand désordre; en entrant, elle court au premier vêtement qu'elle aperçoit: c'est une sortie de bal de couleur voyante. Marie la rejette, et semble chercher autre chose autour d'elle.)

MARIE, pendant ce jeu de scène, d'une voix tremblante, mais sans larmes.

Oh! non... non... Je n'épouserai pas cet homme! je ne l'épouserai pas... Blanche a besoin d'une dot, on lui donnera la mienne... (S'enveloppant dans une mante noire.) Demain, je n'en aurai plus besoin... (Elle va pour sortir par la porte, à gauche, mais elle s'arrête, court à un meuble qu'elle ouvre, et en retire un bouquet fané. L'embrassant.) Chères petites fleurs sauvages! précieux souvenir d'une soirée de bonheur... venez... (Avec égarement.) Venez revoir les bords où je vous ai cueillies!... (Elle va s'élancer au dehors, George paraît à la porte de gauche.)

GEORGE.*

Marie!... (Il referme la porte.) Où alliez-vous? où couriez-vous?... Dites?... Parlez, Marie... Parlez-moi donc!... Vous

* George, Marie.

vouliez mourir?... Ne me dites pas non, j'en suis sûr! D'ailleurs, je sais pourquoi... J'ai tout compris... monsieur Antoine... Ce mariage, n'est-il pas vrai?... Mais, vous ne mourrez pas, enfant... folle! (Tout en parlant, il a retiré à Marie son mantelet. Marie s'est laissé faire machinalement. — George, très-ému.) Écoutez, Marie... Moi aussi, j'ai eu tout à l'heure là, une explication avec votre mère... Quand je dis une explication, non, car je ne pouvais, car je n'osais rien dire... Aussi, je ne veux pas me retrouver une seconde fois, vis-à-vis de votre mère, dans une position aussi fausse, aussi ridicule! je veux pouvoir lui avouer franchement... Et, après tout, si je me suis détaché de Blanche pour me tourner vers vous, c'est sa faute! Je vous l'ai dit... ou, du moins, je l'ai dit à un autre: je ne peux pas voir pleurer, moi!... Eh bien! Blanche riait sans cesse, et vous, vous pleuriez toujours... Voilà pourquoi je ne l'aime plus, et pourquoi je vous aime!

MARIE, très-agitée.

Oui, une fois, déjà, vous m'avez parlé ainsi, je m'en souviens... Mais, à votre tour, George, souvenez-vous, qu'à ma prière, vous m'aviez juré...

GEORGE.

Oui, je vous avais juré de ne m'occuper que de mon bonheur, et de ne plus me soucier du vôtre... Eh bien! ce serment-là, je n'ai pas la force de le tenir!

MARIE.

Monsieur George!...

GEORGE.

Ah! on veut vous marier de force à ce monsieur Antoine?... Eh bien, nous verrons!... Lui, d'abord, je le tuerai!...

MARIE.

Oh!...

GEORGE.

Et puis après, j'épouserai sa veuve... C'est-à-dire je vous épouserai!...

MARIE.

Mais, vous êtes fou, George! Et ma sœur?...

GEORGE.

Je vous dis que je ne l'aime plus!... et quand je l'aimerais

encore, je ne l'épouserais pas, tout de même... Elle est heureuse, elle n'a pas besoin de moi!... Tandis que vous, pauvre petite! vous êtes toute seule, sans ami, sans protecteur... Eh bien! je serai le vôtre, moi! je serai à la fois votre père, votre frère, votre mari!...

MARIE.

Oh! George! ne parlez pas ainsi... je vous en conjure!

GEORGE.

Oh! je n'écoute rien, mon parti est pris!... C'est vous qui serez ma femme, car c'est vous seule que j'aime!

MARIE, à voix basse.

Il y a quelqu'un là... J'ai entendu comme un soupir.. c'est ma mère, ou Blanche peut-être... Vous m'avez perdue! allez-vous-en!

GEORGE.

Mais vous ne m'avez pas répondu, Marie, vous consentirez, n'est-ce pas?

MARIE.

Allez-vous-en, au nom du ciel! allez-vous-en! (En parlant ainsi, elle a poussé George vers la porte du fond. Au moment où elle se referme sur lui, celle de droite s'ouvre et madame Fontenay paraît.*)

MADAME FONTENAY, à elle-même.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... (Elle avance lentement vers Marie, qu'elle regarde fixement.)

MARIE, à part.

Ce regard... (D'une voix tremblante.) Ma mère!...

MADAME FONTENAY, la regardant toujours.

Laissez-moi! laissez-moi!...

MARIE, à part.

Oh! je ne m'étais pas trompée!... (Elle sort par la droite.)

MADAME FONTENAY.

Elle! la rivale de Blanche! de sa sœur!... voilà le secret qu'il n'osait me dire!... sa rivale!...

JUSTIN, au fond.

La voiture de madame! (Il sort par le fond. Entre Blanche par la

* Marie, Madame Fontenay.

droite; elle est prête à partir; en entrant, elle aperçoit sa mère et vient auprès d'elle sans en être entendue.*

MADAME FONTENAY.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! (Elle pleure.)

BLANCHE, se penchant vers sa mère.

Des larmes!...

MADAME FONTENAY.

Blanche!

BLANCHE.

Qu'as-tu donc? pourquoi pleures-tu, dis?... Ah! je devine, ce que je soupçonnais... George t'a avoué qu'il ne m'aimait plus, n'est-ce pas? Il est déjà parti?

MADAME FONTENAY.

Non, non... Mais vois-tu, Blanche, il se présente des obstacles... peut-être te faudra-t-il oublier...

BLANCHE.

Oublier... qui?

MADAME FONTENAY.

Monsieur... George!...

BLANCHE.

Oublier George, moi?... Mais je ne le pourrai plus, maman... je ne le pourrai plus...

MADAME FONTENAY, voulant la calmer.

Blanche! ma fille!...

BLANCHE.

Ainsi, c'est fini... bien fini!... George! (Suffoquée.) Ah! j'étouffe! j'étouffe!...

MADAME FONTENAY, appelant.

Au secours!... (Elle sonne.)

BLANCHE, criant.

Maman! maman!... (Elle tombe dans les bras de sa mère. Marianne et Claude accourent.)

MADAME FONTENAY, comme folle.

Vite, un médecin! un médecin!... Blanche se meurt!... (Claude s'élance au dehors. Madame Fontenay et Marianne soutiennent Blanche. Le rideau baisse.)

* Madame Fontenay, Blanche.

ACTE CINQUIÈME

Même décor.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME FONTENAY, MARIANNE, BLANCHE, puis MARIE. (Blanche, toujours dans ses habits de bal, est endormie sur une chaise longue, devant la cheminée. Marianne et madame Fontenay sont assises et causent à voix basse sur le devant de la scène.*)

MADAME FONTENAY.

Oh! Marianne! quelle nuit!... Pauvre enfant!...

MARIANNE.

Elle s'est enfin assoupie, madame.

MADAME FONTENAY.

Elle est brisée!... Ah! je te jure, Marianne! un instant j'ai cru que j'allais la perdre. (Baissant encore plus la voix.) Ainsi, d'après l'horrible révolution que lui a causée ce seul mot de séparation, juge de ce qui pourrait arriver si Blanche connaissait toute la vérité.

MARIANNE.

Et enfin, que comptez-vous faire, madame? Reparlerez-vous à monsieur George?

MADAME FONTENAY.

Non, je parlerai à Marie, j'y suis décidée!... Je l'ai fait prier de descendre, elle va venir, et quand nous aurons pu enfin reconduire Blanche à son appartement... Oh! oui, oui, je veux parler à Marie. Il faut que je sorte à tout prix de cette horrible perplexité.

MARIANNE, se levant et allant vers Blanche.

Madame, mademoiselle Blanche se réveille.

* Madame Fontenay, Blanche, Marianne.

MADAME FONTENAY.

Oui. (Elle court à elle.) Eh bien?... comment te sens-tu maintenant?

BLANCHE.

Je ne souffre plus, ma mère.

MADAME FONTENAY.

Mais tu pleures, mon ange.

BLANCHE.

Ah! c'est que j'avais oublié tout à l'heure, et que maintenant je me souviens. (Bas.) Il n'est plus au château, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Mais, pardonnez-moi, notre demoiselle, et il a même envoyé savoir de vos nouvelles pendant toute la nuit.

BLANCHE.

Tu ne lui as pas dit la véritable cause de mon mal, n'est-ce pas?

MADAME FONTENAY.

Non.

BLANCHE.

Ah! c'est que je veux qu'il l'ignore!

MADAME FONTENAY, vivement.

Tu as raison, Blanche, et j'ai bien compté, je te l'avoue, que ta fierté te donnerait le courage de...

BLANCHE, tristement.

Oh! je crois que tu as eu tort...

MADAME FONTENAY.

Blanche!...

BLANCHE, pleurant.

Je l'aime! maman, je l'aime!... (Après un temps.) Mais qu'est-ce que je lui ai fait? Je ne suis pas plus laide maintenant qu'autrefois.

MADAME FONTENAY, avec intention.

Non, mais... tu es moins riche.

BLANCHE.

Oh! ce n'est pas cette raison-là qui a pu le faire changer.

MADAME FONTENAY.

Mais...

BLANCHE.

Je sais bien pourquoi tu me dis cela, ma pauvre chérie; c'est pour que je le regrette moins, mais je ne te crois pas. Il ne m'aime plus... parce qu'il ne m'aime plus, voilà tout; ou bien... parce qu'il en aime une autre! (Très-agitée.) Oui, c'est cela, il en aime une autre!... Il te l'a dit peut-être?...

MADAME FONTENAY, vivement.

Non, il ne me l'a pas dit, je te le jure!

BLANCHE, se calmant.

Où est donc Marie?

MADAME FONTENAY.

Chez elle.

BLANCHE.

Ah! oui; au fait, il est de bonne heure... Mais, dis donc, au fait, mère, tu ne t'es pas couchée?... et Marianne non plus?

MADAME FONTENAY.

Non, Marianne non plus, et, si tu le voulais, elle pourrait aller prendre un peu de repos.

BLANCHE.

Mais je le veux bien.

MADAME FONTENAY.

Ah! mais c'est que Marianne ne veut aller se reposer que... lorsque tu seras allée te reposer toi-même.

MARIANNE.

Si vous le permettez, mademoiselle, je vous conduirai à votre chambre.

BLANCHE, à sa mère.

Eh bien? Et toi? (Elle se lève.)

MADAME FONTENAY.

Moi? Il faut que je reste ici, j'ai des ordre à donner pour notre départ.

BLANCHE, vivement.

Notre départ?... Oh! mais je ne veux pas retourner à

Paris cet hiver, car je le verrais... là-bas!... et j'apprendrais peut-être un jour ce qu'il t'a caché, ou ce que tu me caches à moi-même. Enfin, j'apprendrais peut-être... qu'il se marie... (Avec un renouvellement de fièvre.) Non, non, je ne veux plus retourner à Paris, plus jamais! Je veux rester ici, toujours, seule avec toi et... avec Marie.

MADAME FONTENAY, pour la calmer.

Eh bien!... c'est entendu!... rassure-toi!... Je vais dire à l'instant que l'on défasse les malles que l'on avait faites déjà... Es-tu contente?

BLANCHE.

Oui... (Après sa pause et à voix basse.) Est-ce qu'il partira sans me dire adieu?... Est-ce que je ne le reverrai plus?... Oh! maman! Laisse-moi le voir encore une fois?... Je te promets de ne pas pleurer.

MADAME FONTENAY, retenant ses larmes.

Eh bien!... oui, oui. Tu le reverras. (Marie est entrée de la droite, Blanche l'aperçoit.) *

BLANCHE.

Ah! voilà Marie!

MADAME FONTENAY, avec un mouvement.

Marie!... (Elle va à Marianne, qui est près de la cheminée.)

BLANCHE, à Marie, en l'embrassant.

Bonjour, petite sœur.

MADAME FONTENAY, bas, à Marianne.

Emmène Blanche!

BLANCHE, bas, à Marie.

Oh! Marie! je suis bien malheureuse!...

MARIE, vivement.

Espère!...

BLANCHE, étonnée.

Hein?...

MARIE, voyant sa mère qui redescend.

Silence!

* Marianne, Madame Fontenay, Blanche, Marie.

MARIANNE, à Blanche.

Venez-vous, mademoiselle?

BLANCHE.

Oui, me voilà, Marianne.*—A tout à l'heure, mère. (A part, en regardant Marie.) Espère!... (Marie met un doigt sur sa bouche en cachette de madame Fontenay.—Marianne et Blanche sortent par la droite.)

SCÈNE II

MADAME FONTENAY, MARIE.

MADAME FONTENAY, après un silence, elle s'est assise.

Approchez-vous, Marie... (Elle lui montre un siége.) Je ne veux pas que l'on entende ce que j'ai à vous dire.

MARIE, s'avançant et s'asseyant.

Me voici, madame.

MADAME FONTENAY, étonnée.

Marie? Pourquoi me dites-vous : Madame?

MARIE, froide de parti pris.

Pourquoi ne me dis-tu plus : Toi... ma mère?

MADAME FONTENAY, après un temps.

Sais-tu, Marie, pour quelle raison ta sœur a tant pleuré cette nuit?... C'est parce qu'elle a compris que George ne l'aime plus.

MARIE, même jeu.

Je l'avais deviné, ma mère.

MADAME FONTENAY.

Mais... ce qu'elle ignore, c'est que George en aime une autre; ce qu'elle ne sait pas, c'est le nom de... cette autre. Le sais-tu, toi, Marie?

MARIE.

Oui, ma mère.

MADAME FONTENAY, étonnée du sang-froid de Marie, s'arrête un instant, puis continue.

Ah!... tu dois savoir, alors, que... cette autre n'ignorait pas l'amour profond de Blanche pour George, qu'elle ne de-

* Madame Fontenay, Marie, Blanche, Marianne.

vait pas ignorer non plus que le bonheur de Blanche était attaché à cette union, et que la briser, c'était aussi briser la vie de...

MARIE.

Celle dont vous parlez, ma mère, n'a rien à se reprocher, car elle ne pensait pas à George, elle ne pensait qu'à vous, qui ne pensiez pas à elle.

MADAME FONTENAY, après un mouvement, et comme prenant une brusque résolution.

Voyons ! Marie! que comptes-tu faire ?

MARIE, froidement.

Que voulez-vous que je fasse, ma mère?

MADAME FONTENAY.

Ce que je veux que tu fasses?... (Approchant sa chaise de celle de Marie.) Oh! ne perdons pas de temps en paroles inutiles, je t'en prie!... Comprends-moi bien. — Blanche souffre, elle souffre horriblement, et... je ne veux pas que cette souffrance se prolonge.

MARIE, à part, avec un sentiment de révolte.

Je ne veux pas!...

MADAME FONTENAY.

Tu ne me réponds rien ?

MARIE.

Je n'ai rien à vous répondre, ma mère.

MADAME FONTENAY.

Ah ça, es-tu folle?... Est-ce que tu n'entends pas ce que je te dis?... Est-ce que tu ne vois pas que je suis au supplice?... Mais je te répète encore qu'elle souffre!... qu'elle pleure!...

MARIE, éclatant.

Elle !... Toujours elle!...

MADAME FONTENAY, la regardant avec stupeur.

Qu'as-tu dit?... qu'est-ce que tu viens de dire?... regarde-moi donc ?... (Avec un cri.) Ah ! tu la hais! Tu hais ta sœur !

MARIE.

Je suis jalouse !...

MADAME FONTENAY.

Jalouse !...

MARIE, très-froide.

Est-ce que vous ne vous en doutiez pas, ma mère ?...

MADAME FONTENAY.

Alors, tu es jalouse... ou du moins tu étais jalouse de son bonheur ?

MARIE.

Oui, jalouse de ce bonheur qui venait de vous, et que je n'ai jamais partagé avec elle ; jalouse de vos baisers, que vous n'avez jamais partagés avec moi.

MADAME FONTENAY, à part, avec effroi.

Oh ! mon Dieu ! mais alors, George est perdu pour Blanche !... (Haut, à Marie.) Voyons, Marie, il ne s'agit pas de cela en ce moment ; si j'ai été injuste envers toi, je t'en demande pardon... (Mouvement tout aussitôt contenu de Marie.) Mais ce n'est pas sa faute, à elle, tu ne dois pas la punir de mes torts en lui enlevant l'homme qu'elle aime, Marie, car elle l'aime, tu le sais ?

MARIE, comme luttant contre elle-même.)

Eh bien... moi aussi je l'aime, ma mère !

MADAME FONTENAY.

Toi ?... tu l'aimes ?

MARIE.

Oui, ma mère... Ah ! vous n'aviez pas pensé à cela... vous n'aviez pas pensé, non plus, que l'on pût aimer la petite Cendrillon, n'est-ce pas, ma mère ?

MADAME FONTENAY, regardant curieusement Marie.

Oh ! mais tu ne m'as jamais parlé ainsi !... Tu me fais peur !...

MARIE, avec des larmes qu'elle peut à peine contenir.

Peur... pour elle ?...

MADAME FONTENAY, la regardant toujours.

Non, ce n'est plus toi... je ne te reconnais plus.

MARIE.

Ah ! c'est qu'aussi je suis bien changée !... Hier, je vou-

lais mourir, et aujourd'hui je ne le veux plus... Mourir! à quoi bon ?... je ne serais pas pleurée!

MADAME FONTENAY, vivement.

Oh! tais-toi, tais-toi, Marie!... Mais c'est horrible ce que tu dis là!... (Voulant l'attirer.) Voyons, viens là, près de moi... (Marie résiste.)

MADAME FONTENAY, que l'émotion commeuce à gagner.

Ah ça! mais tu me hais donc aussi maintenant?

MARIE, qui va s'élancer.

Moi ?... (S'arrêtant et luttant encore.) Oh! non, ma mère, mais vous m'avez tenue si longtemps éloignée de votre cœur, que je n'ose plus m'en approcher maintenant.

MADAME FONTENAY, très-agitée.

Voyons, Marie... ce n'est pas possible... tu ne peux pas penser tout ce que tu me dis là?... ou du moins, si tu le penses... oh! si tu le penses, je suis tranquille, je saurai bien te prouver que tu te trompes... Mais, encore une fois, il ne s'agit pas de nous... il s'agit de ta sœur, il s'agit de George...

MARIE, implacable.

Je l'aime, ma mère... je vous l'ai dit.

MADAME FONTENAY.

Mais tu ne peux pas l'aimer comme Blanche l'aime!... ton amour, à toi, ne date que d'un jour.

MARIE.

C'est vrai, ma mère, mais... pour Cendrillon, hier c'est déjà vieux; car, moi, je n'ai pas été habituée, comme Blanche, à compter le bonheur par années.

MADAME FONTENAY, comme folle.

C'est un parti pris, n'est-ce pas?... Eh bien... et Blanche... qu'est-ce qu'elle va devenir alors?... Et qu'est-ce que je vais devenir moi-même?

MARIE, à part, luttant toujours contre son émotion.

Pauvre mère!... Oh! mais c'est égal... j'aurai le courage d'aller jusqu'au bout... (Haut.) Voyons, ma mère, parlez, que faut-il faire?... ordonnez, je vous obéirai, je vous le jure!... (Appuyant en regardant sa mère.) J'en mourrai peut-être, mais

n'importe !... Je vous le jure encore, si vous l'exigez, je renoncerai à cet amour, George y renoncera lui-même, j'en réponds... S'il le faut, même demain, il me haïra, et il retournera auprès de Blanche, et il redeviendra pour elle ce qu'il était il y a quelques jours, et Blanche sera heureuse! et vous serez heureuse aussi, ma mère.

MADAME FONTENAY, au paroxysme de l'agitation.

Et toi, tu mourras, dis-tu?

MARIE.

Qu'importe?

MADAME FONTENAY, avec des larmes.

Mais je ne veux pas que tu meures non plus, toi!... mais je ne veux pas que tu souffres non plus!

MARIE, qui peut à peine se contenir.

Ma mère!

MADAME FONTENAY, dans le plus grand désordre.

Que faire? mon Dieu! que faire?... Mais cet homme-là va donc me tuer mes deux enfants, à présent?... (Avec un cri.) Ah! oui... c'est cela... nous partirons toutes trois, nous quitterons la France, l'Europe. Il ne sera ni à l'une, ni à l'autre, et je saurai bien vous forcer à l'oublier!... je saurai bien vous forcer à vivre pour moi, pour votre mère!... Mais je ne veux pas que tu te sacrifies! je ne veux pas que tu sois malheureuse!... (La serrant contre son cœur.) Marie! ma fille!...

MARIE, ne se contenant plus et avec un cri.

Ah! tu l'as redit!... c'est bien cela! et je te retrouve, ma mère!... ma mère!... Oh! parle encore! embrasse-moi encore! encore!... (Elle est à genoux devant sa mère.)

MADAME FONTENAY, l'embrassant et avec terreur.

Eh bien! qu'est-ce que tu as? Est-ce que tu vas devenir folle aussi, toi?

MARIE, riant et pleurant en même temps.

Non, non, chère mère!... Je voulais avoir le dernier mot de ton cœur! ce dernier mot, que tu ne me disais jamais!... Je t'ai trompée! je ne l'aime pas, ma mère!... Je n'aime que toi au monde, je te le jure devant Dieu! Sur la vie, je ne l'aime pas! je ne l'aime pas!...

MADAME FONTENAY, après un mouvement de stupéfaction, couvrant Marie de baisers convulsifs.

Ah ! méchante enfant ! que tu m'as fait de mal !...

MARIE, avec amour.

Oh ! chère mère ! que tu m'as fait de bien !

MADAME FONTENAY, l'entourant de ses bras.

C'est donc bien vrai, que je ne t'aimais pas autant qu'elle, pauvre petite? (Lui prenant la tête dans ses mains.) Oui, au fait! tes yeux sont rougis!... Tu as souvent pleuré? Oh ! pardon, encore une fois, Marie, pardon !... Je me souviens de tout, maintenant, de tout ce qui m'échappait jadis !... *de ces riens*, comme disait Claude, qui étaient des mondes pour toi, pauvre sensitive !... (L'embrassant follement.) Oh ! tiens ! j'ai peur, maintenant, de t'aimer plus qu'elle !... (Se souvenant.) Mais, mon Dieu ! j'y pense !... et George? Qu'importe que tu ne l'aimes pas, s'il t'aime, lui? (Elles se lèvent.)

MARIE.

S'il m'aime? (Souriant.) Oh ! s'il m'aime, je sais bien pourquoi ; je ne me trompe pas, va ! Et, je te le jure, bientôt il ne m'aimera plus que comme une sœur, comme une amie !

MADAME FONTENAY.

Que veux-tu dire?

MARIE.

Tu le sauras plus tard... Laisse-moi faire... aujourd'hui même, Blanche sera consolée, heureuse ! Vous verrez, tu verras, ma mère... Retourne auprès de Blanche. Tout à l'heure, je lui ai dit d'espérer... dis-le-lui encore! va, va ! *

MADAME FONTENAY.

Et toi ?

MARIE, se jetant dans ses bras.

Moi?... Tu m'aimes, je ne désire plus rien au monde ! A tout à l'heure, à tout à l'heure. (Madame Fontenay sort par la droite.)

* Marie, Madame Fontenay.

SCÈNE III

MARIE, puis CLAUDE PARISOT.

MARIE.

Oui, oui, Blanche, je te rendrai l'amour de George... comment?... je l'ignore encore, oh! mais je chercherai, je trouverai! (Claude entre lentement par la gauche, sa main droite est placée dans son habit; il semble souffrir... En voyant Marie, il cherche à l'éviter, mais elle l'aperçoit. — Frappée d'une idée.)* Ah! je sais!...j'ai trouvé! Courant à Claude.) Claude, j'ai un service à vous demander.

CLAUDE.

Disposez de moi, mademoiselle.

MARIE.

Il faudra dire comme moi, entendez-vous?... Mais d'abord il faut... (Voyant Claude qui chancelle.) Qu'avez-vous donc?

CLAUDE, s'efforçant de sourire.

J'ai beaucoup marché ce matin, et je suis las.

MARIE.

Asseyez-vous, et écoutez-moi. (Claude se laisse tomber sur un siége.)

MARIE.

C'est un grand secret de famille que je vais vous confier là, mon bon Claude, songez-y bien.

CLAUDE.

Oui, mademoiselle.

MARIE.

Un secret, qui, s'il était jamais connu de ma sœur, ferait peut-être le malheur de sa vie tout entière... (Baissant la voix, et presque à l'oreille de Claude.) Sachez donc que George l'a oubliée une heure pour la petite Cendrillon, pour moi, Claude!

CLAUDE.

Comment?

* Claude, Marie.

MARIE, plus bas encore.

Hier soir, là, à cette place, George m'a dit qu'il... m'aimait.

CLAUDE, se levant vivement malgré sa douleur.

Il se pourrait?

MARIE.

C'était la pitié qui dictait ses paroles, je le sais bien et je le lui prouverai... Mais cela ne suffirait pas, pour qu'il m'oublie tout à fait à mon tour, et qu'il ne se souvienne plus que de Blanche, il faut qu'il sache que je ne pourrai jamais l'aimer... lors même que ma sœur ne serait pas entre nous, et, pour cela, je veux lui faire croire que j'aimais... que j'aime quelqu'un, et ce quelqu'un-là, mon bon Claude... (Gaiment.) il faut que ce soit vous!

CLAUDE, effrayé.

Y pensez-vous, mademoiselle?

MARIE, avec tendresse.

Je ne mentirai pas tout à fait, Claude, car, après ma mère et ma sœur, c'est vous que j'aime le mieux... Oh! je ne suis pas ingrate, moi... je me souviens bien de toutes les preuves d'affection, de tendresse, que vous m'avez données depuis plus de dix ans... Vous partagiez tous mes chagrins, toutes mes larmes vous tombaient sur le cœur, je le sais... Dans mes heures de tristesse, et elles sonnaient souvent, je vous trouvais toujours là, près de moi, consolateur fidèle, infatigable. Quand le bras de ma mère me manquait, et il me manquait bien des fois, c'était sur le vôtre que j'étais heureuse de m'appuyer... (Elle passe son bras sous celui de Claude.) C'était dans vos yeux que je puisais sans cesse la résignation et le courage!... C'était toujours votre main amie qui séchait les pleurs que d'autres faisaient couler... Je vous le répète donc, Claude, je ne mentirai pas tout à fait en disant à monsieur George que je vous aimais et que je vous aime!

CLAUDE, d'une voix brisée par l'émotion.

C'est impossible, mademoiselle... mon enfant!... Cette ruse que votre tendresse de sœur vous a inspirée... aurait peut être, dans l'avenir, les conséquences les plus graves aux yeux du monde, du monde, qui est parfois bien mé-

chant, mademoiselle Marie; du monde, qui sait tout, change tout, et fait quelquefois des crimes avec les choses les plus innocentes! Grâce à lui, ce petit mensonge grandirait un peu... chaque année, et, un jour, il se dresserait menaçant devant vous, alors que depuis longtemps vous l'auriez oublié, et... je ne veux pas!... et il ne faut pas que l'ombre même d'un soupçon puisse atteindre une vie pure comme doit être la vôtre!... (Marie l'écoute, calme, les yeux baissés, sa main toujours dans celle de Claude, dont les lèvres effleurent presque ses cheveux, de Claude qui lutte à la fois contre la douleur de sa blessure et contre son amour.)

CLAUDE, continuant. Il a quitté la main de Marie.

Et d'ailleurs, monsieur George ne vous croirait pas, mademoiselle Marie!... Nul ne croira jamais que vous, si belle, si parfaite, vous ayez pu laisser tomber un de vos doux regards sur le pauvre Claude Parisot!... On pourra croire, peut-être, que je vous ai adorée comme on adore une sainte, comme on adore Dieu!... On pourra croire aussi que j'ai osé poser mes lèvres sur la fleur que vous avez cueillie, sur le gazon que vous aviez foulé!... On pourra croire même que j'ai osé rêver d'amour quand je pensais à vous... on ne croira jamais que j'aie osé vous raconter mon rêve!... (Marie est pensive. — Continuant.) Et si par hasard, par impossible, on le croyait... eh bien, on me chasserait, Marie!... et, je le jure, je ne pourrais plus vivre après avoir rougi devant vous!

MARIE, émue.

Monsieur Claude... vous... m'embarrassez en me parlant ainsi... et il faut que vous m'aimiez bien pour me voir si parfaite... Mais tout le monde ne me voit pas comme vous, et moi, grâce à Dieu! je ne vous vois pas comme vous vous voyez vous-même... Pourquoi vous faire si petit et me faire si grande?... Je n'ai pas une vilaine âme, vous, vous avez un noble cœur... Je ne suis pas méchante, c'est vrai, mais vous êtes la bonté même... Vous êtes pauvre, et je n'ai plus rien... Quelle différence si grande y a-t-il donc entre nous?... et pourquoi le monde s'étonnerait-il tant si Claude osait aimer Marie?... (Claude a porté la main à ses yeux, puis à sa poitrine, il se soutient à peine. — Marie s'en apercevant.) Mon Dieu! mais vous chancelez encore, et vous êtes plus pâle que tout à l'heure?

CLAUDE.

Oui... je souffre un peu... mais ce ne sera rien... quelques instants de repos... (Il fait quelques pas pour sortir, et s'arrête.) Mais, c'est bien convenu... vous renoncerez à votre dessein ?... (Avec tristesse.) Il ne faut pas mentir, mademoiselle Marie.

MARIE, avec tendresse.

Dites votre enfant, Claude, votre enfant, qui vous aime de tout son cœur !... (Elle a saisi la main blessée de Claude, qui ne peut retenir un cri. — Marie, avec effroi.) Ah ! mon Dieu !... mais vous êtes blessé ?

SCENE IV

LES MÊMES, MARIANNE. * (Marianne, qui est entrée vivement de la droite et qui a entendu les derniers mots, courant vers Claude.)

MARIANNE.

Si, mademoiselle, il est blessé, je viens de tout apprendre ! Monsieur Claude s'est battu avec monsieur Antoine, qui avait osé dire de vous...

CLAUDE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous, Marianne !...

MARIE, avec des larmes dans la voix.

Comment ! c'est pour moi que vous avez risqué vos jours ?

MARIANNE.

Oui.

MARIE.

Mais si cet homme vous avait tué, Claude, j'aurais eu, moi, des remords éternels, vous n'avez donc pas songé à cela ?

CLAUDE.

Mademoiselle Marie !...

MARIE, d'une voix très-émue et avec une intention marquée.

Et... vous ne pensiez donc pas, non plus, à ce monde méchant, dont vous me parliez tout à l'heure ? à ce monde

* Marie, Claude, Marianne.

appuyant), qui se demandera de quel droit vous vous êtes battu pour mademoiselle Marie?

CLAUDE, très-agité.

Ah! mon Dieu! mais je n'y avais pas songé, et... je serai peut-être cause... (Vivement.) Mais on ne le saura pas...

MARIE, même jeu.

Le monde sait tout, Claude; il change tout, avez-vous dit? Et... « Il ne faut pas que l'ombre même d'un soupçon puisse atteindre une vie comme la mienne! » Vous l'avez dit encore?

CLAUDE, désespéré.

Oui, c'est vrai!... c'est vrai!... et c'est moi qui... Oh! pardon, Marie! pardon!...

MARIE, avec amour et sur le point de parler.

Claude! mon bon Claude!... (Elle va s'élancer vers lui, George parait fond.)

SCÈNE V

Les Mêmes, GEORGE, puis MADAME FONTENAY et BLANCHE.*

GEORGE.

Que m'a-t-on dit, Claude? tu t'es battu pour... (Marianne remonte.)

MARIE, vivement, en passant devant Claude.

Pour celle qui devait être sa femme, George!**

GEORGE.

Sa femme?

MARIE.

J'aime monsieur Claude Parisot.

CLAUDE, à voix basse.***

Marie!

MARIE, de même.

Je ne mens pas, Claude! (Claude pousse un soupir de joie et s'abandonne aux bras de Marianne.)

* Marie, Claude, George, Marianne.
** Claude, Marie, George.
*** Marianne, Claude, Marie, George.

MARIANNE, effrayée.

Eh bien! eh bien?... Est-ce que vous vous trouvez mal?

CLAUDE, avec joie.

Non, non, Marianne.

GEORGE, à demi-voix.

Mais... Marie?...

MARIE, à demi-voix.

Vous me l'avez dit, George, c'étaient mes chagrins et mes larmes qui vous poussaient vers moi... Eh bien! je n'ai plus de chagrin dans le cœur... (Souriant.) Je n'ai plus besoin d'être consolée... tandis que Blanche... elle souffre, mon ami... Elle pleure... (souriant) et vous savez bien que vous ne pouvez pas voir pleurer...

GEORGE, avec gaieté.

Petite sœur, tu es adorable!

MARIE, lui tendant son front.

Embrasse-moi, mon frère! (George embrasse Marie. Madame Fontenay et Blanche paraissent venant de la droite.)

GEORGE, les apercevant, bas, à Marie, avec embarras.

C'est Blanche!

MARIE, bas.

Laissez-moi faire. (Allant à Blanche.)* Tu ne sais pas, Blanche, pourquoi George était si changé, depuis quelque temps? Eh bien! c'est parce qu'il trouvait que quelqu'un ici nous aimait trop... (regardant Claude) et il était jaloux.

BLANCHE.

Vraiment? Mais... (Antoine paraît au fond.)

MARIE faisant passer sa sœur près de George.

Mais, il ne l'est plus, car, si maman le permet, j'épouse monsieur Claude.**

BLANCHE.

Toi?

MADAME FONTENAY, bas.

Mais...

* Marianne, Claude, Madame Fontenay, Blanche, Marie, George.
** Marianne, Claude, Madame Fontenay, Marie, Blanche, George.

MARIE, bas.

C'est lui que j'aime, je sens que je l'ai toujours aimé.

MADAME FONTENAY, à ses deux enfants.

Mes chères petites, je ne vous ferai pas bien riches!... (Claude s'approche, elle lui serre la main.)

GEORGE.

Qu'importe ?... (Antoine, qui est entré depuis quelques instants, frappe en dedans à la porte.)

MADAME FONTENAY, se retournant.

Antoine!

ANTOINE, à Marie, en montrant Claude. *

Je ne savais pas, moi, que... (A Claude.) Du reste, c'est pas grave... Eh bien? (Lui serrant la main.) Tant mieux!... (A tous.) Pardon, excuse! (Bas, à madame Fontenay.) Ma tante, j'ai trouvé un autre moyen, pour les quinze cent mille francs, vous savez...Je vous l'ai dit, je m'ennuie d'être tout seul... eh bien! puisque j'ai pas pu être l'époux de Marie, je voudrais être... Ma tante, voulez-vous m'épouser?

MADAME FONTENAY, surprise.

Hein?

ANTOINE.

L'idée est de vous.

MADAME FONTENAY.

Vous épouser ?

ANTOINE, vivement.

Pas ce soir! pas demain!... Prenez votre temps... réfléchissez!

MADAME FONTENAY, riant.

Il est fou!

ANTOINE.

Et quand vous serez décidée... vous savez l'usage dans le Morvan, quand le jeune à marier... un grand dîner ce...

JUSTIN, entrant du fond.

Madame est servie.

* Marianne, Marie, Claude, Antoine, Madame Fontenay, Blanche, George.

MADAME FONTENAY, riant et embrassant ses deux enfants.

Restez-vous à déjeuner, Antoine ?*

ANTOINE, joyeux.

Merci, ma tante ! je vous comprends...

JUSTIN, à Marianne, en s'attendrissant peu à peu.

Alors, tout le monde va donc être heureux, ici ?

MARIANNE.

Mais, il paraît que oui, mon garçon !

JUSTIN, sanglotant.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je suis-t-y-content !.. (Il pousse des hurlements.)

* Marianne, Justin, Antoine, Claude, Marie, Madame Fontenay, Blanche, George.

FIN

Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.



Barrière, Théodore
Les filles de marbre